HISTOIRE
CRITIQUE
DE LA
PHILOSOPHIE,
TOME PREMIER.

1. Philosophy — Hist.

HISTOIRE CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE,

OU L'ON TRAITE DE SON Origine, de ses Progrès, & des diverses Révolutions qui lui sont arrivées jusqu'à notre tems.

NOUVELLE EDITION.

Par M. DESLANDES.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS CHANGUION.

M. DCC. LVI.

1. Philosophy — Hist.

HISTOIRE CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE,

OU L'ON TRAITE DE SON Origine, de ses Progrès, & des diverses Révolutions qui lui sont arrivées jusqu'à notre tems.

NOUVELLE EDITION.

Par M. DESLANDES.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS CHANGUION.

M. DCC. LVI.

Opinionum commenta delet dies,
Naturæ judicia confirmat.
Cic. Lib. 2. de Nat. Deor.

PREFACE.

LA Philosophie est la science de la signification la plus noble, & en même-tems la plus étendue. Tout est presque assujetti à ses judicieuses loix dans la République des Lettres : tout releve de son empire, ce qui paroît même devoir le moins en relever. *Exercet Philosophia regnum suum : dat tempus, non accipit : non est res subcisiva, ordinaria est, domina est, adest & jubet.* Chez les Anciens, elle embrassoit leur Théologie, leur Religion, les origines de leur Histoire, une partie de leur Jurisprudence & de leur Morale. Chez les Modernes, elle tient à toutes les Sciences exactes & naturelles, qui ont pour objet, non de flatter l'imagination par des traits agréables, mais de nourrir l'esprit, de le fortifier par des connoissances solides. J'ajoute que

Sex. e 53.

dans tous les tems, la Philosophie s'est élevée aux plus hautes spéculations où il lui étoit permis d'atteindre; qu'elle n'a rien négligé de ce qui pouvoit les ennoblir. Mais ces spéculations n'ont point toujours été les mêmes, & ne devoient point l'être en effet, tant parce que les premieres vérités une fois trouvées ont servi comme de points fixes pour en trouver de nouvelles, que parce que la révélation a donné pour constans & pour invariables, beaucoup de dogmes, sur lesquels on hésitoit auparavant. Qu'on ne s'attende donc pas ici à voir définir la Philosophie: toute définition seroit au-dessous des idées générales qu'elle inspire. Je me contenterai de partager en plusieurs Ages son Histoire, & de marquer successivement dans chaque Age, quelles Sciences étoient comprises sous son nom, quels efforts de génie ont fait les Grands-hommes qui les ont embrassées dignement, quels obstacles ils rencontroient sur leur route, de quelle adresse enfin ils se sont servis, de quel courage il se sont armés pour vaincre ces obstacles.

Tout cela, si je ne me trompe, formera un tableau aussi utile que varié,

digne par conséquent d'une double attention. En effet, si l'Histoire des Arts & de quelques sciences particulieres intéresse si fort ceux qui aiment à considérer les origines des choses, & à suivre le fil précieux des découvertes ajoutées les unes aux autres, souvent par hazard, toujours avec fruit & utilité : quel agrément, quelle instruction ne doit pas offrir l'Histoire de la Philosophie, qui renferme tant de richesses, & des richesses si différentes, qui développe en quelque sorte les secrets impénétrables, & l'intelligence même du souverain Arbitre de la nature, qui nous apprend par des observations sûres, à n'être point éblouïs de l'éloignement prodigieux & de la grandeur des corps célestes; qui nous multiplie, pour ainsi dire, en mettant sous nos yeux toutes les merveilles & toutes les singularités qui se trouvent dans les diverses parties de l'Univers, qui nous fait connoître enfin quel est le caractere des principaux objets qui nous environnent, & en quelle proportion ils se trouvent avec nos sens, afin que nous puissions rechercher les uns comme par une espece d'instinct, & éviter les autres ?

Voilà en gros l'idée que je me suis formée de la Philosophie. Son Histoire, à la regarder d'un certain œil, peut passer pour l'Histoire même de l'esprit humain, ou du moins pour l'Histoire, où l'esprit humain semble monté au plus haut point de vûe possible. Jamais à mon avis il n'a été tant tourné ni tant exercé : jamais il n'a paru plus inventif ni plus fécond, que dans les matieres de Philosophie. Les caracteres différens & un peu portés à la contradiction, qui dans les autres Sciences se gênent presque malgré eux, s'incommodent à pure perte, font en Philosophie un assortiment complet & heureux. Les uns commencent à se faire jour par une certaine vigueur d'idées, par une fougue de raison : ils défrichent une terre encore neuve. Les autres par une analyse subtile, par une sage & ingénieuse lenteur, discutent ce qui a été dit, & le ramenent à la derniere précision.

On peut conclure de-là, que les Modernes sont en général les plus propres à enfoncer dans l'étude des choses naturelles, qu'ils philosophent avec plus de netteté & de bonheur. Mais ils doivent encore à leurs Ancêtres, non point tant

ce qu'ils ont trouvé de neuf & d'utile, que l'art même & l'espérance de le trouver. Les premiers pas qu'on fait dans la carriere épineuse des Sciences, sont toujours les plus difficiles : & c'est aussi parce qu'on les fait très-lentement, qu'on doit avoir une reconnoissance extrême pour ceux qui nous ont précédés, & qui d'une main hardie ont osé dévoiler les secrets, les énigmes de la Nature. *Illis invenienda fuerunt, nobis cognoscendo sunt. Tot nos præceptis, tot exemplis instruxit, Antiquitas, ut non possit videri ullâ sorte ætas felicior quam nostra, cui docende priores elaboraverunt.* Plus on ira en avant, & plus ce passage aura son application.

§ Qu[illegible] Inst. [illegible] l. 12.

En effet, tant de systêmes qui sont tombés, & tombent encore tous les jours; tant d'hypotheses précipitées, & qui n'ont pû éclaircir les nouveaux phénomenes ; tant de raisonnemens que les expériences ont démentis ; tant d'expériences même qu'on croyoit vrayes, & qu'on a trouvé fausses après un plus mûr examen ; en un mot, tant de doutes & d'incertitudes, qu'un beau jour s'efforce de dissiper, me font croire qu'à la fin on pourra parvenir à quelque chose d'exact & de régulier, ou du

moins, qu'on sçaura déterminément qu'on n'y peut point parvenir sur certaines matieres : ce qui revient à peu près au même pour l'esprit humain, si étendu dans un sens & si borné dans l'autre. Heureux, qui connoît bien les limites que la nature lui a assignées! plus heureux encore qui, les connoissant, ne cherche point à les passer par un orgueil mal entendu!

C'est déja l'ouvrage d'une main sçavante, que de recueillir séparément les divers systèmes des Philosophes anciens & modernes, d'entrer dans le détail de leurs actions, de faire des analyses exactes de leurs Ouvrages, de ramasser leurs sentences, leurs apophthegmes, & même leurs bons mots. Mais c'est-là précisément ce que l'Histoire de la Philosophie contient de moins instructif. Le principal & l'essentiel à mon avis, c'est de remonter à la source des principales pensées des hommes, d'examiner leur variété infinie, & en même-tems le rapport imperceptible, les liaisons délicates qu'elles ont entr'elles; c'est de faire voir comment ces pensées ont pris naissance les unes après les autres, & souvent les unes des autres; c'est de rappeller les opinions des

Phi

Philoſophes anciens, & de montrer qu'ils ne pouvoient rien dire que ce qu'ils ont dit effectivement; c'eſt en un mot de ſuivre & de démêler ce prodigieux amas de vérités & d'erreurs, qui ſont parvenues juſqu'à nous, & qui jettent encore les plus éclairés dans une ſorte de Pyrrhoniſme, ou du moins dans l'embarras de choiſir.

J'avoue que tout ce détail où je m'engage, eſt environné de difficultés aſſez grandes, aſſez impoſantes, pour ne pouvoir être levées que par la meilleure main. J'oſe même lui appliquer ce que diſoit Pline de ſon vaſte Recueil d'Hiſtoire Naturelle : car il ſied bien à un Auteur de ſentir tout le poids de ſon entrepriſe. „ C'eſt un travail épineux & „ extrêmement hardi, de vouloir rajeu„ nir les choſes anciennes, & accrédi„ ter celles qui ſont encore trop neu„ ves; de vouloir donner de l'éclat à „ ce qui eſt uſé, de la clarté à ce qui „ eſt obſcur, de la grace à ce qui eſt „ ennuyeux, de l'autorité à ce qui eſt „ incertain; de vouloir en un mot re„ mettre toute la nature dans ſes juſtes „ bornes, & empêcher qu'elle ne s'en „ écarte. Mais cela même m'oblige heureuſement, & à me ſaiſir de tout ce

qui a été remarqué avant moi, & à renouveller de courage, de force, d'attention, pour ne point rester au-dessous de mon idée. J'ajoute encore, que s'il est nécessaire, afin de bien écrire l'Histoire de la Philosophie, d'être soi-même un peu Philosophe, j'oserois presque m'approprier ce titre; non en me supposant des connoissances supérieures, que je reconnois naïvement me manquer, mais par l'envie que j'ai toujours eûe de faire le meilleur usage qu'il m'a été possible, & des lumieres de mon esprit, & des sentimens de mon cœur: le tout suivant les bornes étroites qui m'ont été prescrites.

Après avoir ainsi donné le plan général de mon Ouvrage, qu'il me soit permmis de faire quelques observations préliminaires, que je renfermerai en trois éclaircissemens très-courts & très-serrés, pour me hâter de venir à l'Ouvrage même.

Premier Eclaircissement.

Il y a deux sortes de gens qui attaquent la Philosophie, & qui cherchent à la décréditer, tantôt par de vaines déclamations, tantôt par des bruits sourds

& injurieux. Les uns disent qu'elle est inutile, ou du moins toute problématique; qu'elle ne s'occupe que de bagatelles & d'expériences plus pénibles encore que curieuses; qu'elle s'arrête trop long-tems à l'examen d'un insecte ou de quelque coquillage, à l'observation d'un météore extraordinaire; qu'enfin toutes ses recherches bien appréciées, sont ou peu considérables, ou indifférentes à la Société.

De pareils reproches partent communément de deux causes: ou d'une passion imprudente de blâmer ce qu'on n'entend point, ou de ce fonds de paresse & de négligence qui dégoute l'homme peu attentif de la plûpart des choses sérieuses & abstraites. Si l'on vouloit examiner quel jour répand la Philosophie sur toutes les autres Sciences, même sur celles qui paroissent s'en éloigner davantage; quel enchaînement de vérités elle présente à l'esprit, & de vérités qu'on devroit avoir honte d'ignorer; quelle idée sublime elle donne des deux plus grands caractères du souverain Etre, de son immensité par l'étendue des espaces célestes, & de son intelligence infinie par la méchanique des animaux: on conviendroit sans pei-

ne.

ne qu'il n'y a que le Philoſophe qui ait des yeux, ou du moins qui ſçache s'en ſervir de la maniere la plus avantageuſe; qu'il eſt preſque le ſeul & qui ne perde point les penſées, & qui les arrange dans le meilleur ordre; que plus il travaille, plus il s'ouvre de nouvelles routes, & en même-tems plus il ſe penetre de connoiſſances ſolides, rares, inſtructives.

D'ailleurs la Philoſophie n'eſt point une doctrine de pure ſpéculation, & ſeulement à l'uſage de Lycée, ou de l'Académie. Elle influe peu à peu ſur les mœurs, & par conſéquent ſur toute la conduite de la vie: elle entre dans le cabinet des Grands-hommes, les rend plus propres aux affaires, leur inſpire le noble amour du bien public, devient la baſe & le fond même de leurs ſentimens: elle ſe mele encore parmi les plaiſirs & n'en rougit point, parce qu'elle fait reprendre ſa ſévérité naturelle quand il le faut, & au moment précis qu'il le faut. A quoi ſerviroit donc la ſageſſe, ſi elle n'étoit une compagne, une amie fidele, & de toutes les heures?

Je ne parle ici que d'après les plus grands Maîtres de l'antiquité: je ne

fils que me conformer à leurs sentimens magnanimes. Ils recommandent sans cesse, qu'en s'éclairant l'esprit, le Philosophe songe à se former le cœur; qu'en apprenant à bien penser, il apprenne encore à bien vivre; qu'en étudiant ce qu'il y a de plus relevé dans la nature, ce que c'est que l'espace, le tems, l'éternité, cet ordre qui amene chaque chose à sa place, il ne se dégrade point par une conduite abjette & honteuse. *C'est peu de connoître*, disoit l'Empereur Marc-Antonin, *il faut encore agir; il faut joindre la pratique à la theorie, si l'on veut exactement remplir son devoir*. Je souscris volontiers à de si sages réfléxions, & je reconnois sans peine que l'étude de la Philosophie seroit tout-à-fait inutile, si en la cultivant on ne cherchoit à devenir plus vertueux, plus raisonnable, & par-là même aussi heureux qu'on peut l'être pendant cette vie. *Nulla homini causa est philosophandi, nisi ut beatus sit.*

Aug. Civit. D L. 19.

Les autres Adversaires de la Philosophie, & qui sont en bien plus grand nombre, l'accusent malignement de conduire à des caprices & des singularités, à un genre de vie qui sort trop des regles communes. Je tombe d'ac-

cord qu'il y a eu des Philosophes qui ont voulu se distinguer des autres hommes, ou par des airs concertés, ou par des habits extraordinaires, ou par leurs gestes, leur ton de voix, ou par un goût continué de disputes & de crieries. Mais les défauts de ceux qui professent une science, & qui ne la professent que pour l'avilir, doivent-ils retomber sur la science même? Non, je le déclarerai hautement & sans peur d'être contredit, la Philosophie n'est point responsable de tous les hors-d'œuvres qu'on lui attribue, elle n'approuve ni ceux qui par indolence, refusent d'atteindre au but, ni ceux qui par orgueil vont au-delà: elle sçait que plusieurs se vantent de porter le Thyrse suivant l'expression de Pythagore, mais que peu sont animés de l'esprit du Dieu à qui le Thyrse est consacré. On ne

. Plat. in [illegible]ædi.

bitraire & l'essentiel, le vrai & le faux, & ce qui demande plus de discernement, le vrai & le vrai-semblable. Je dis bien ce qui demande plus de discernement, parce que le vrai-semblable augmente ou diminue, à mesure que les raisons qui portent à croire, sont plus fortes que les raisons qui portent à douter.

Si le court Panégyrique que je viens de faire de la Philosophie, ne contente point encore assez, j'y joindrai quelques réflexions tirées en partie de Séneque, & qu'il adresse à Lucilius, ou sous ce nom, à un jeune-homme qu'il s'efforce de conduire au grand, au *sérieux*, en l'éloignant de ce goût de bagatelles & de petites choses dont le monde est si touché.

Ce que je vous conseille, lui écrit-il tendrement, c'est d'éviter tous ceux qui songent plûtôt à être admirés, qu'à s'avancer dans le chemin de la vertu. N'affectez point de changemens éclatans, ni dans vos habits, ni dans votre maniere de vivre; craignez d'avoir un front sévere & un abord glacé; ne négligez ni votre barbe ni vos cheveux; ne vous faites pas un vain mérite de

Epist. & passim aliis.

mépriser

méprifer les biens de la fortune, & de coucher fur la dure: ce font-là des marques d'une ambition folle & dereglée. La Philofophie, quoique traitée avec modeftie & retenue, eft déja affez odieufe aux hommes qui ne penfent point: que feroit-ce, s'ils la croyoient capable de nous tirer du commerce de la vie, & des occupations ordinaires que fournit la fociété? Ayons grand foin de cultiver notre efprit, & de calmer les tempêtes qui s'élevent dans notre cœur. Pour notre extérieur, tâchons de le conformer à ce qui eft d'ufage dans le Pays où nous vivons. On ne doit pas fe piquer d'avoir une robe magnique; il faut cependanr fe guérir de la folie de croire que ce foit une marque de tempérance, de n'avoir ni or ni argent. Notre but eft de mener une vie plus réglée, & non point contraire à celles des autres hommes, de peur que notre conduite n'effarouche ceux que nous voulons corriger & conduire infenfiblement à la vertu. La principale utilité qu'on tire de la Philofophie, c'eft le bon fens, c'eft l'humanité, c'eft la politeffe des mœurs, c'eft l'amour de la fociété. Elle nous invite, cette Philofophie folide, noble, épurée,

épurée, & nous exhorte en même-tems à vivre selon la nature. Or il est contre la nature d'affliger le corps, de maniere que l'esprit en soit abbattu & gêné, de fuir la propreté & la décence, de ne choisir que des mets vils & des viandes mal apprêtées, d'avoir enfin une tristesse d'habitude & fatigante pour tous les autres. Notre amour propre souffre bien qu'on nous reprenne, mais non qu'on nous humilie, qu'on nous instruise, mais non qu'on nous fasse sentir cette supériorité qui donne à l'instruction je ne sçai quel air d'insulte (*).

Tel est la conduite de ceux qui se piquent d'être sincérement Philosophes; de ces Héros paisibles, comme les appelloit Ciceron, qui connoissant la valeur réelle & précise des choses, n'embrassent point le vain fantôme du bonheur, pour le bonheur même. C'est bien aux autres hommes, toujours inquiets, toujours déchirés par les passions

(*) Possidius Evêque de Calame en Afrique, qui a écrit la vie de Saint Augustin, fait à son sujet une remarque importante. *Vestis ejus*, dit-il, *& calceamenta, & lectualia ex moderato & competenti habitui erant, nec nitida nimium, nec abjecta plurimum.* C'est ainsi qu'agissent les honnêtes-gens, qui fuyent par grandeur d'ame les deux extrêmités, d'une épargne sordide & d'une vaine magnificence.

sions les plus vives, que je pourrois appliquer ici ce que disoit un ancien Poëte des peuples nés pour la basse servitude : *que Dieu leur ôtoit la moitié de l'intelligence, afin qu'ils sentissent moins & les rigueurs & les desagremens de leur condition.*

V. Plat. de Rep. l. 3.

SECOND ECLAIRCISSEMENT.

Une infinité d'Auteurs, les uns distingués par les talens de l'esprit, les autres par une érudition consommée, ont écrit l'Histoire de la Philosophie; & même, des noms de ces Auteurs, de la liste seule de leurs Ouvrages, *Jean Jonsius* du Duché de Holstein, a composé un Recueil considérable, qui a été encore augmenté depuis par un autre Allemand, & imprimé à Jène en 1616. Le Recueil a pour titre : *Des Ecrivains de l'Histoire Philosophique.* Cela supposé, on me demandera sans doute de quel fruit, de quelle utilité peut-être le présent que je fais aujourd'hui au Public? Rappeller ce que les autres ont dit, dût-on le redire avec plus d'ordre & d'élégance, est une affectation vaine, imprudente, je le confesserai encore, peu digne d'un homme d'honneur.

l'honneur. La parole à ses périls: ou elle sert, en réveillant l'esprit par quelque chose de neuf, ou elle nuit en le fatigant par un dégoût continuel.

Je vais donc marquer en peu de mots ce que je trouve à redire dans les différens Auteurs qui m'ont précédé. Leurs défauts & leurs négligences, suites inévitables des premiers efforts, m'ont presque autant instruit que mes propres réflexions. Au reste, si je fais ici le personnage de Critique, c'est malgré moi, & par la seule nécessité de mon sujet. L'extrême indulgence dont j'ai besoin pour mes Ouvrages, encore si éloignés de la perfection, m'avertit sans cesse d'en avoir une pareille pour ceux des autres.

Parmi les Ecrivains de l'Histoire Philosophique, les uns ont ttavaillé sans choix, sans discernement, plus en compilateurs qui ramassent, qu'en censeurs qui jugent. Ils ont rapporté les pensées des autres, & n'ont point assez songé à penser eux-mêmes: ils se sont jettés dans cet étang merveilleux dont parle Saint Grégoire de Nazianze, & qui sembloit s'aggrandir à mesure qu'on vouloit le traverser d'un bord à l'autre. Tel qui n'est point Philosophe, ni de goût,

goût, ni d'inclination, peut sçavoir tout ce que les Philosophes ont proposé : & alors cette connoissance stérile, infructueuse, de simple lecture, accable plus l'esprit qu'elle ne l'éclaire, le porte même à une sorte de découragement. Polybe souhaitoit qu'il n'y eut que des hommes d'Etat, rompus, perfectionnés par un long usage des affaires, qui eussent le droit d'écrire l'Histoire. En effet, que sert-il d'étaler aux yeux du public les dogmes de Pythagore, de Platon, d'Aristote & d'Epicure, si on ne lui découvre en même-tems ce qu'il y a de louable ou de repréhensible dans ces dogmes; si on ne pénetre les motifs qui leur ont donné naissance, & les illusions qu'ils sçavent faire à l'esprit, & les surprises qu'ils font au cœur, si on ne tire enfin de cette comparaison toute l'utilité qu'elle peut fournir ?

Il est à propos, disoit Hippocrate, de contempler quelquefois d'un œil critique le progrès des Arts & des Sciences, & de chercher curieusement pourquoi certaines vûes, certaines expériences n'ont point réussi, quoiqu'elles dûssent réussir; & pourquoi d'autres ont été accompagnées d'un éclat favorable, quoiqu'elles ne dûssent point l'être. Si le ha-

zard en a décidé, ce hazard mérite qu'on le connoiſſe à fond.

Les autres ſe ſont trop plûs à ſuivre les événemens de la vie particuliere des Philoſophes, & à recueillir tout ce qui leur eſt arrivé, même dans ces momens naïfs où l'on n'a d'autre parure que ſon deshabillé. Je blâme un zele ſi exceſſif, & je conviens que des grands-hommes, tout n'eſt pas également propre à inſtruire. Et pour me renfermer ici dans l'Hiſtoire des Philoſophes, je dirai que c'eſt moins au détail de leurs actions qu'on doit s'arrêter, qu'à ce je ne ſçai quoi qui caractériſe leur maniere de penſer, de s'exprimer, de ſaiſir juſqu'aux plus petits objets. Les ames foibles, remarque un Pere de l'Egliſe, ſont inutiles & le ſont preſqu'au même degré, tant pour le bien que pour le mal. Leur foibleſſe les gêne & les rétrécit en quelque maniere. Il faut peur s'élever, que les eſprits ſoient ardens, impétueux, qu'ils prennent les choſes du biais qui leur convient: & tels ont toujours paru les Philoſophes.

Greg. zianz. rat. 26.

J'avoue que cette diſpoſition entraîne quelquefois à de certains égaremens de penſées, dont même les mœurs ſe reſſentent; mais ces égaremens ſont une partie

tie considérable de l'Histoire de la Philosophie, puisqu'ils nous donnent une idée bien humiliante de notre sort, & qu'ils nous mettent en une défiance continuelle de nos lumieres. D'ailleurs, il est avantageux que chacun sçache, 1°. qu'il n'y a gueres de génies supérieurs à qui on ne puisse reprocher quelque opinion extraordinaire; 2°. qu'il n'y a gueres d'opinion, pour folle & extravagante qu'elle soit, qui n'ait été proposée par quelque Philosophe respectable. Hélas, tout est marqué au sceau de l'humanité: rien ne peut s'en garantir.

Les autres enfin ont tenté avec adresse de concilier l'ancienne & la nouvelle Philosophie, & de les ajuster l'une à l'autre par des ménagemens ingénieux. Cette méthode qui sembloit promettre un succès favorable, n'a jamais été ap-

là, on ne fait qu'une conciliation apparente, & de peu de durée. Je n'en citerai pour exemple que les trois Ouvrages les plus distingués, qui me sont tombés entre les mains ; l'un de *Jean Christ. Sturmius*, Professeur de Mathématiques dans l'Université d'Altorf, qui a pour titre, *Physicæ conciliatricis tentamina* ; le second de M. *du Hamel* de l'Académie Royale des Sciences, intitulé, *De consensu veteris & novæ Philosophiæ* ; le troisieme enfin de l'illustre M. *Leibnitz*, mais moins chargé que les autres, *De Aristotele recentioribus reconciliabili*. Ces trois Auteurs, pour parvenir à leur but, employent je ne *sçai* combien d'adoucissemens, & estropient à dessein toutes leurs figures. Cependant ils auroient bien dû se mettre dans l'esprit, que tel est le caractere des Philosophes anciens & modernes, que ce qu'ils ont entre eux de différent, change & détruit sans retour ce qu'ils peuvent avoir de semblables.

En général, tous les Conciliateurs sont malheureux, & encore plus à plaindre. Car en voulant accorder deux avis contraires, ils ne font souvent que les attirer à un avis moyen qui n'est ni l'un ni l'autre, & ils confirment les Antagonistes,

tous les faits, toutes les particularités; qui ne vont pas à découvrir le fond du caractere: 3°. en laissant l'ancienne & la nouvelle Philosophie, chacune dans les limites qui lui appartiennent, & sur-tout en ne les mêlant point l'une avec l'autre. Ce dernier trait me conduit à la plus fameuse question, qui de nos jours ait été agitée dans la République des Lettres, & m'y conduit d'autant plus sûrement que je reconnois sans peine qu'il y a par rapport aux vérités, une succession digne d'elles. Les unes ont été d'abord découvertes, la preuve des autres étoit réservée aux siecles postérieurs: les autres enfin ne seront jamais connues, car il faut bien toujours ignorer quelque chose, & les bornes si serrées de notre esprit, ne permettent point d'aspirer à tout voir, ni à tout approfondir.

Troisieme Eclaircissement.

Il me semble que dans les paralleles trop souvent répetés, qu'on a faits jusqu'ici des Anciens & des Modernes, on n'a gardé ni la modération qui leur étoit dûe, ni les bienséances qu'on se devoit à soi-même. Les Panégyristes & les Cri-

Critiques ont également exagéré, & peu soigneux de s'accommoder aux véritables intérêts du Public, ils n'ont suivi que leur goût, que leurs préjugés. Pour moi sans entrer dans les raisons des uns & des autres, je dirai hardiment que nous avons aux Anciens les plus grandes obligations; qu'ils ont ouvert une infinité de routes, qu'il ne restoit plus qu'à applanir; qu'ils nous ont transmis les premieres idées, & pour ainsi dire, les graines de tous les Arts & de toutes les Sciences; que par d'heureuses tentatives, ils en ont beaucoup perfectionné; qu'enfin il n'y a gueres de leurs Ouvrages où l'on ne trouve des traces de bon sens, de lumiere, de netteté d'esprit. Voilà ce me semble ce qu'on doit penser en général des anciens. Je n'ai garde pour cela de les croire exemts de toute faute, & au-dessus d'une critique sensée & raisonnable. Mais où les beautés surpassent les défauts, ou les agrémens rachetent les négligences, là est la perfection, du moins celle que nous pouvons nous flatter d'atteindre. *Summi enim sunt, homines tamen.*

Ces préliminaires supposés, je viens à ce qui nous touche de plus près, & j'a-

tagonistes, chacun dans le leur. Cela s'est vû de tous les tems, & sur toute sortes de matieres. Le fameux *Interim*, par lequel Charles-Quint voulut pourvoir aux disputes si échauffées des Catholiques & des Protestans, jusqu'à la décision du Concile de Trente, ne plut ni aux Protestans ni aux Catholiques, & tourna tout à sa confusion. L'Empereur, devenu Théologien & Controversiste, se fit par-tout des ennemis d'autant plus implacables, qu'il affectoit un pouvoir qui ne lui étoit point dû, celui de l'Eglise. Sa vanité fut autant moquée, que son ignorance fut plainte.

Pour moi qui ne porte les livrées d'aucun Philosophe, & qui n'ai par conséquent aucun intérêt de trahir la vérité, je me contenterai de recueillir distinctement ce qu'ont avancé les An-

frent des mésalliances, des changemens considérables. Il paroît même qu'il n'y a point, & qu'il ne peut y avoir d'autre maniere, pour s'élever à la sublime perfection. A force d'être de sentimens différens, on regarde tous les biais, tous les recoins d'un objet: on le pénetre intimément, & sans que rien en échappe. La Philosophie, remarque Thémiste, dont les commencemens ont été si foibles, si incultes, n'est parvenue à l'état de santé, où nous la voyons aujourd'hui, que par les guerres & les disputes qu'elle a fait naître, par les dissentions où elle a jetté les esprits. Il n'y auroit plus même aujourd'hui de Philosophie, si tous avoient été d'accord; & si le désir de se surpasser les uns les autres, n'avoit fait faire sans cesse de nouveaux efforts.

Voilà une partie des écueils où ont donné les principaux Ecrivains de l'Histoire Philosophique, & que j'ai tâché d'éviter: 1°. en ne laissant passer aucun systême, sans en porter mon jugement, non à la vérité sur les connoissances qu'on a acquises dans notre siecle; mais sur les connoissances qu'on pouvoit acquérir dans celui où le systême a été proposé: 2°. en supprimant tous

vouerai d'abord que les Anciens eux-mêmes ont parlé avec beaucoup de retenue, de ce qu'ils ont hasardé en matiere de Philosophie. Il faut reconnoître ingénûment, dit Seneque, que les opinions de nos Ancêtres sont peu exactes, & souvent même peu probables, ils étoient encore bien éloignés de la vérité. Cela n'est point difficile à croire, tout étonne, tout rebute ceux qui commencent; on ne se perfectionne qu'avec beaucoup de peine, & par un long détail. Cependant ces premiers doivent être encore applaudis de tout ce qu'on invente d'après eux. Leur courage à entrer dans la carriere, vaut presque la gloire d'y être couronné; C'est contribuer aux découvertes, que de faire sentir qu'on peut découvrir les miracles de la nature, & se mettre en partage de ses secrets.

Quæst. Natur. l. 6.

Il suit de-là, qu'on doit lire les anciens Philosophes & les Naturalistes avec des yeux d'indulgence & de bonté. « S'ils ont failli, observe Cicéron, ils « ont acheté le droit de faillir par une « infinité de choses excellentes qu'ils « nous ont transmises. On ne pardonne « point certaines fautes aux hommes or- « dinaires, on les pardonne aux grands hom-

Offic. l. 1.

« hommes, à qui il eſt impoſſible dans
« le cours de leurs profondes médita-
« tions, qu'il n'en échappe quelques-
« unes.

Séneque répete à peu près la même choſe, ce qui convient non-ſeulement à la Philoſophie, mais encore aux autres Sciences; puis il ajoute ces paroles remarquable. « Nous ne devons
« pas être étonnés de l'ignorance où
« nous ſommes aujourd'hui ſur le ſiſ-
« tême des cometes: ces Aſtres ſe mon-
« trent trop rarement, pour avoir été
« juſqu'ici bien obſervées. A peine y
« a-t-il quinze ſiécles que les Aſtro-
« nomes de la Grece ont trouvé le
« nombre des Etoiles fixes, & qu'ils
« ont oſé leur aſſigner des noms. Com-
« bien de Peuples encore ſont là-deſ-
« ſus dans un aveuglement fatal, & ne
« connoiſſent, pour ainſi dire, le Ciel
« que de vûe! Avouons-le de bonne
« foi; nous ne ſçavons toutes ces cho-
« ſes que depuis fort peu de tems: il en
« viendra un autre auſſi, où à force
« de ſoins & d'expériences, l'on ap-
« profondira ce que nous ignorons ab-
« ſolument. Un ſiécle quoique fertile
« en génies ſublimes, ne ſuffit point
« pour dévoiler tout le ſpectacle de

 » l'U-

« l'Univers. Nous vivons peu d'an-
« nées ; & encore les partageons-nous,
« ces années si courtes & si prompte-
« ment écoulées, entre l'étude & les
« affaires. Cela est cause qu'il faut beau-
« coup de réflexions enchaînées les
« unes aux autres, pour parvenir à
« quelque chose de fixe & de certain.
« Sans doute que nos neveux seront
« surpris que nous ayons ignoré tant de
« choses, qui leur paroîtront très-clai-
« res & très-aisées. On doit croire
« que ceux qui viendront après eux,
« leur feront les mêmes reproches.
« Ainsi tout sera égal, & justement
« compensé.

Je voudrois que ces passages fussent toujours présens au Lecteur judicieux. Il en deviendroit plus attentif, plus modéré, plus propre à juger de toute la suite de cet Ouvrage. En excusant les

« Souvenez-vous bien que moi qui « vous parle, & que vous qui m'écou- « tez, nous sommes des hommes, & « des hommes sujets à nous tromper. « Ne me demandez donc que du vrai- « semblable : la vérité n'est point notre « partage.

In Timæ

A ces motifs d'autant plus justes de ménager les Anciens, que nous serons nous-mêmes Anciens à notre tour, je joindrai un extrait succint de l'Histoire de la Philosophie, naturellement partagée en quatre Ages. Cet extrait tiendra lieu de définition générale : car c'est définir en quelque sorte, que de préparer au détail, que de le renfermer en peu de mots. Avant que de voir les diverses parties qui concourent, qui se prêtent à la composition d'un tout, il est à propos de voir le tout lui-même, de le voir du lieu le plus élevé, & par-là aussi en grand qu'il est possible.

Le premier Age de la Philosophie se compte depuis le déluge, jusqu'au tems que les Grecs passerent en Egypte & à Babylone, pour y puiser le goût des Sciences, & les talens supérieurs qui leur manquoient. Dans tout cet Age, ceux qui vouloient s'instruire, étoient abandonnés à eux-mêmes, &

n'avoient point de guide surnaturel qui les conduisît, ni de flambeau divin qui les éclairât. Ils marchoient, comme dit l'Ecriture, après leurs pensées, & faisoient la volonté, toujours incertaine, de leurs pensées. Dieu, par les décrets inexplicables de sa providence, ne s'étoit fait connoître expressément qu'aux seuls Hébreux, & avoit condamné tous les autres peuples à des ombres fugitives, & souvent humilantes. Leurs yeux suffisoient pour connoître tant d'ouvrages admirables, dont l'Univers est rempli, dont il brille; mais ces yeux ne suffisoient point pour en connoître le but, l'harmonie, le tout ensemble. *Philosophia veritatem quærit, Theologia invenit, sola Religio possidet.* Cependant tous ces Peuples n'étoient point aussi dédaignés, aussi malheureux qu'on le pourroit croire. Depuis leur origine, ils conservoient plusieurs traditions distinguées, qui leur étoient venus de main en main, & dont ils ignoroient par le changement de noms ou faisoient semblant d'ignorer les premiers Auteurs par je ne sçai qu'elle vanité. Sans doute que ces Auteurs touchoient à Noé de fort près: c'étoient ou ses enfans, ou ses petits enfans; postérité

Joan Pic. Mir. epist. ad Bap. Mantuan.

tûté respectable, & qui n'avoit encore pû oublier les insignes bienfaits d'en-haut.

Il est vrai que ces traditions s'altererent peu-à-peu ; & l'on ne voit que trop de raisons, les unes suggérées par l'esprit, les autres inspirées par le cœur, qui dûrent les altérer. Dès-lors l'homme ne pensa plus à la dignité de son être, & cet être même, il osa le tourner contre celui de qui il l'avoit reçû. Dès-lors l'homme oublia quelques-uns des points qu'il lui importoit le plus de ne point oublier : par exemple, que dans l'idée de l'existence de Dieu l'unité est comprise ; qu'il y aura des récompenses & des peines sans bornes après cette vie, les unes destinées à la vertu, les autres préparées pour le vice : que la liberté de l'homme se peut concilier avec la prescience de Dieu : enfin, que la question si embarrassante de l'origine du bien & du mal suppose la dégradation de tout le genre-humain.

Malgré de tels désordres pourtant, il se maintînt toujours dans les grandes Nations un corps de Philosophie, qui pouvoit encore passer pour une sorte d'Histoire, pour une compilation Théologique ; & qui par conséquent

 ne

ne laissoit gueres de lieu à des disputes ; ni à des querelles suivies. Ce corps se soutenoit par lui-même ; & toutes les preuves dont on s'efforçoit de l'appuyer, c'est que les choses étoient ainsi, & que les plus anciennes avoient la vérité de leur côté, & l'avoient sans replique, sans retour.

Le second Age de la Philosophie regarde entierement les Grecs. Enrichis de tout ce que l'Orient offroit alors de plus précieux, ils ne songerent qu'à donner un tour fleuri & un air systématique aux connoissances qu'ils avoient empruntées. Ils firent voir beaucoup d'esprit : mais à mon sentiment, beaucoup plus de cet esprit agréable qui brille, que de cet esprit profond qui pénetre. Trois points principaux avoient jusques-là occupé les Philosophes : 1°. ils examinoient comme tou-

d'une maniere simple & nue les dogmes, qu'ils se faisoient gloire d'avoir embrassé par une ancienne tradition. A l'égard des Grecs, ils firent peu de cas de cette tradition, qui malheureusement étoit déja fort affoiblie & fort dégradée, quand elle vint jusqu'à eux. Ces Grecs envisagerent toute la Philosophie, comme un fonds abandonné à leurs recherches, comme un champ livré à leurs caprices. De-là nâquirent tant d'hypothèses & tant de systèmes, qui n'avoient aucune réalité, & qui cependant demandoient beaucoup de finesse d'esprit dans leur origine. De-là, tant de Sectes formées par jalousie, soutenues avec hauteur, s'animerent réciproquement les unes contre les autre, comme si quelque assurance leur étoit donnée, qu'elles avoient en effet trouvé la vérité. Ainsi une Philosophie de détail & de système succéda à la Philosophie historique, qu'on avoit connue jusqu'alors.

J'ajouterai ici deux réfléxions, que je dois à Tertullien, du moins en gros. La premiere, c'est que les Grecs étant plus environnés qu'aucun autre Peuple, d'objets propres à faire impression sur les sens ne pouvoient manquer de se

In Apoget.

prêter au détail de la Physique ; & donner l'essor à leur imagination, sc vent trop hardie & trop ambitieuse. . étoient nourris dans la pensée, q quand le vrai manque, on doit se s voir gré du vrai-semblable qu'on sut titue à sa place : ce qui me paroît u maxime périlleuse, pour ne rien dire plus. La seconde, c'est que les mêm Grecs ayant eu quelques opinions co formes à celles des Juifs & ensuite c Chrétiens, on ne doit pas juger po cela qu'ils ayent puisé dans la mêr source. Il y a des rapports & des lia sons de génie, de mœurs, de langag qui ne doivent pas conclure pour l sentimens, sur tout si ces sentimer sont d'un ordre où la raison n'ait poi de prise.

Je passe au troisieme Age de la Philo sophie, qui certainement est le plu marqué de tous. Jesus-Christ par s naissance ayant généreusement adopt tous les hommes, & les ayant mis e communauté des biens, dont les Juif seuls étoient partagés, répandit un foule de vérités qui fixoient pour jamais toutes nos inquiétudes. On ne pouvoit plus douter après cela, ni de l'existence de Dieu, existence dont toutes les

tes découlent, ni de l'origine récente du Monde, ni de la [illegible] de la matiere, ni de cette tache [illegible] & primitive qui a perdu [illegible]me & l'a avili sans ressource, ni [illegible]mortalité de l'ame, ni de la doc-[illegible] si consolante & si terrible en mê-[illegible]ems de l'autre vie, &c.

[illegible]ous ces articles sur lesquels on [illegible] permis jusques-là de soutenir le [illegible] le contre, devinrent incontes-[illegible] Mais on n'en tira pas encore [illegible] fruit qu'on se flattoit d'en tirer. [illegible]ns voulurent ajuster la révéla-[illegible] avec les sentimens fabuleux des [illegible], le vrai commandé par la Foi [illegible] incertain orné par des supposi-[illegible]pparentes; & il arriva souvent [illegible]e furent ni Philosophes, ni [illegible]ens. Les autres, respectueux In-[illegible]es, ne firent qu'admirer, & pré-[illegible]t au solide plaisir de penser, le [illegible] laborieux de traduire & de com-[illegible]. On ne vit plus que Livres faits [illegible]tres Livres: on se para de l'es-[illegible] Anciens, comme si la Nature [illegible] s'étoit lassée d'en fournir aux [illegible]s. Les autres enfin, aussi obs-[illegible]ns la maniere de saisir les choses, [illegible]bares dans la maniere de les ex-

 pri-

primer, & par-là doublement inintelligibles, acheverent d'altérer & de corrompre ce qui restoit de bon sens dans le monde. Les plus heureux talens, la plus grande vivacité d'esprit, ne purent percer à travers la rudesse & la barbarie qui triomphoient de tout. Une nuit sombre déroboit entierement les rayons du soleil.

Cicéron avoit juste raison de dire, que chaque siecle a des vertus & des vices qui lui sont particuliers, & qui n'appartiennent qu'aux hommes qui vivent dans ce siécle. De la même maniere il y a des goûts & des formes de science qui appartiennent à chaque siecle, & dont les meilleurs esprits ne se sauvent point. L'air contagieux les gagne.

De Oratore.

Enfin s'ouvrit une nouvelle carriere; & les traits lumineux dont l'Italie fut d'abord frappée, & qui y ranimerent presque tout-à-coup les beaux-Arts éteints depuis si long-tems, ces traits, dis-je, se répandirent de proche en proche dans tout le reste de l'Europe. Le genre humain se trouva comme renouvellé, & il le fut d'une maniere encore plus distinguée, plus intime, puisqu'il s'agissoit de la renaissance des esprits, qu'il

qu'il ne l'avoit été après le déluge.

Ici commence le quatrieme Âge de la Philosophie : cet Âge favorable, & dont toutes les époques sont marquées, ou par quelque invention brillante, ou par la découverte de quelque erreur ancienne, ou par des projets de systême qui serviront un jour à former le systême général de l'Univers, ou du moins à faire voir qu'il ne peut point se former. Tout parut alors se revêtir d'un nouvel éclat : le monde philosophique sortit, pour ainsi dire, de son cahos ; & la Nature si admirable en tous lieux ; mais qu'on n'admire jamais autant qu'elle le mérite, paya avec usure les soins & les travaux de ceux qui, par un courage d'esprit auquel cédent toutes les difficultés, s'étudierent à découvrir ce qu'elle avoit de plus obscur & de plus caché.

Je ne dissimulerai point que les Philosophes modernes ont été fort appuyés, fort enhardis, par la certitude constante de la révélation, elle qui est venue au secours de la raison pour la remettre dans ses voies & l'empêcher de s'égarer de plus en plus. Sans ce bienfait salutaire, sans la confiance qu'inspire le vrai une fois trouvé, au-roient-

roient-ils pû donner de la consistance & de la réalité à la Métaphysique ? Auroient-ils pû rendre la Théologie naturelle aussi touchante & aussi persuasive, qu'elle l'est devenue en ces derniers tems ? Sûrs des principes, ils ont acquis sans peine le génie d'observation & de détail : ils ont tiré une infinité de conséquences, qui par leur fécondité & par leur étroite liaison, fortifioient ces principes mêmes, & les étendoient infiniment. Tel est aujourd'hui l'état de la Philosophie, bien différent de celui où elle se trouvoit parmi les Orientaux & chez les Grecs. Le but qu'elle se propose, les preuves qu'elle employe, ses allures, ses manieres, tout cela a entierement changé. Il y a apparence qu'à notre place les Anciens perfectionneroient avec

tous les autres : & s'il m'étoit permis d'employer ici une comparaison que je trouve moi même trop brillante, je dirois que, semblables à ces Guerriers, qui entreprenoient autrefois de se signaler à un *pas d'armes*, & de le défendre contre tout venant, ou seul à seul, ou seul contre plusieurs, les grands Philosophes d'aujourd'hui peuvent tenir tête, ou à ceux de chaque siecle pris séparément, ou à ceux de tous les siecles pris ensemble. Je ne crois point exagérer en faisant ce parallele : du moins les fins connoisseurs ne m'en soupçonneront pas.

Il ne me reste plus qu'à parler de l'ordonnance & de la composition de mon Ouvrage. J'en ai retranché tous les ornemens inutiles, toutes les parures étrangeres, tout ce qui flatte la vanité de celui qui écrit, sans contribuer à l'éclaircissement & à l'utilité de ce qu'il écrit. J'ai tâché que mon style fût net, rapide, soutenu, tel en un mot que le demande Séneque dans les Traités de Philosophie. Je n'ai pas jugé que ce fût un merite de plaire, quand on ne plaisoit que par des choses déplacées, par des hors-d'œuvres. L'Auteur modeste qui dit tout ce qu'il faut

Epist. 7.

dire qui parle pour être entendu & non pour être admiré, cet Auteur ne doit point passer pour prodigue : mais il est assez riche, il l'est de son propre fond. Au reste, je ne donne ici que l'Histoire des trois premiers Ages de la Philosophie. Si le Public daigne m'encourager par son approbation, on n'attendra pas long-tems celle du quatriéme qui déja est toute disposée à recevoir le jour. J'y paroîtrai presque inventeur: ici je suis moins original, j'emprunte des autres beaucoup de choses.

Puissé-je, en publiant cet Ouvrage, exciter tout le monde à rechercher la sagesse, à se nourrir de ses préceptes, à suivre généreusement ce qu'elle enseigne! Puissé-je rappeller à l'amour de Pénélope, ceux qui ont trop de goût & trop d'attachement pour ses femmes & ses suivantes : c'est ainsi que les Anciens parloient des hommes de Lettres, qui préféroient à la Philosophie les autres Sciences, moins solides sans comparaison & moins fructueuses. Puissé-je enfin être aussi heureux que Cicéron, dont l'exhortation à la Philosophie toucha si vivement Saint-Augustin, & le mit peu-à-peu en état de reconnoître cette vérité ancienne & nou-

V. Diog. Laërt. in Aristippe.

Aug. Conf. l. 3. V. etiam

nouvelle, toujours présente à tous les yeux, qui jamais ne change, jamais ne s'altere. *Scientiam discamus in terris, quæ nobiscum perseveret in cœlis.*

Plut. in Cicer.

Hieron. epist. ad Paul.

Fin de la Préface.

TABLE DES LIVRES CONTENUS

en cette Histoire.

[illegible] Philosophie [illegible] Grecs. [illegible] fabuleuse, [illegible]

[illegible] II. [illegible] principales Sectes [illegible] qui ont illustré la [illegible] Fondateurs, [illegible]

Fin de la Table des Livres.

TABLE DES CHAPITRES

DU TOME I.

LIVRE PREMIER.

De l'état de la Philosophie avant les les Grecs.

III.

CHAPITRE II. 3

CHA-

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII. 2

RE SECOND.

ilosophie fabuleuse, & des
pt Sages de la Grece.

CHAPITRE X.

Fin de la Table des Chapitres du Tome I.

[I]ISTOIRE CRITIQUE DE LA [P]HILOSOPHIE.

LIVRE PREMIER.

[D]E L'ÉTAT DE LA PHILOSOPHIE AVANT LES GRECS.

CHAPITRE I.

[D]e l'origine de la Philosophie. II. *Que [p]resque toutes les Nations du monde [o]nt eu des Philosophes.* III. *De l'ex[t]rême considération où ils étoient.* [I]V. *De ce qu'il y avoit de particulier*

dans leur maniere de vivre & d'e dier. V. Des Colonnes sçavantes. Du tems où le titre de Philosophe introduit.

I.

De l'origine de la Philosophie.

ON doit remonter à l'Antiq té la plus reculée, pour couvrir l'origine & les co mencemens de la Philo phie: Elle est née, si je l'ose di avec le monde ; & contre l'ordin re des productions humaines, berceau n'a rien qui la dépare ni l'avilisse. Au travers des foiblesses des bégayemens de l'enfance, on trouve des traits forts & hardis, sorte de perfection. En effet, les ho mes ont de tout tems pensé, réfléc médité : de tout tems aussi ce specta pompeux & magnifique que prése l'Univers, spectacle d'autant plus int ressant qu'il est étudié avec plus de soi a frappé leur curiosité. Ils ne pouvoi ouvrir les yeux sans appercevoir beautés & des merveilles, sans se toute la hauteur, & pour ainsi parl tout le poids de la Divinité La Na re jeune encore & dans sa premiere ce, leur offroit sans cesse mille ob fraîchement éclos, & variés d'une inf té de manieres, dignes par là de to

dmiration stérile & passagere qui ntente d'avoir vû; mais cette ad- on vive & agissante, qui cherche à tre & à expliquer ce qu'on a vû laisir. Voilà l'origine de la Phi- ie: du moins on ne pouvoit lui gner une plus honorable, une plus de l'excellence où elle est parve- ans la suite. *Aussi les Dieux tou- prodigues dans leurs présens*, dit ron, *n'ont-ils pû en faire aux hom- n plus utile ni plus capable de les solidement heureux.*

Aristot. l. 2. Metaph.

Quæst. Tuscul. l. 5.

I I.

'on fait attention à cette origine Philosophie, on conviendra sans que toutes les Nations du monde en avoir quelque teinture & quel- nnoissance. Mais selon la diver-

Que presque toutes les Nations du monde ont eu des Philoso-

pourtant se ressouvenir que chaque P[illegible]
ple est là-dessus en droit de prend[illegible]
revenche, & que le plus dédaigné [illegible]
fez d'amour propre pour se rac[illegible]
avec usure. Anacharsis étant ve[illegible]
Scythie à Athenes pour s'instruir[illegible]
les loix & les maximes de Solo[illegible]
traité de Barbare par un jeune [illegible]
Hé dequoi t'enorgueillis-tu, repliq[illegible]
dement Anacharsis? *Ce que je te* [illegible]
en ton pays, tu le paroîtrois sans [illegible]
au mien.

Quoiqu'il en soit de ces sortes de [illegible]
proches, trop injustes d'ordinaire & [illegible]
passionnés pour être crus, je dirai [illegible]
deux choses contribuoient princip[illegible]
ment à donner une extrême confi[illegible]
tion aux Philosophes Barbares: [illegible]
parle ainsi que pour abréger.

1. Ils étoient les seuls Prêtres, [illegible]
seuls Théologiens, les Dépositair[illegible]
tous les secrets de la Religion: té[illegible]
les Druïdes parmi les Gaulois, les [illegible]
phetes en Egypte, les Gymnosoph[illegible]
dans les Indes & dans l'Ethiopie, [illegible]
Mages en Perse, & les Chaldéens [illegible]
Assyrie. On les croyoit sans aucune [illegible]
pugnance, & presque sur leur pa[illegible]
Ce qu'ils avoient une fois prononcé [illegible]
venoit juridique & incontestable: p[illegible]
sonne n'osoit en appeller, personne [illegible]
se défioit de leurs lumieres ni de l[illegible]

pr[illegible]

té. Il paroît que les Saints Peres
ont conçu une très-haute idée de
anciens Philosophes. Ils les louent
out d'avoir suivi constamment les
eres de la raison, & cette Loi na-
le qui est gravée au fond de tous
. Clément d'Alexandrie va en-
plus loin, & il avoue que les Phi-
hes ont été donnés aux Gentils,
e les Prophetes aux Juifs. Ce qui
t les conduire insensiblement les
les autres à recevoir l'Evangile,
e réunir sous la même Loi.
Comme on ne connoissoit alors
la noblesse qui vient de la vertu
& la sublimité du génie, que mê-
n ne s'imaginoit pas qu'il pût y
oir d'autre, les Philosophes étoient
tion choisie & frappante, les hom-
élite, ce qu'il y avoit de plus dis-
dans chaque Nation. Chez les
iens, dit Diodore de Sicile, tout
ple est divisé en trois classes; &
miere contient les Philosophes,
ns un loisir intéressant & à l'abri
arges publiques, passent toute
à étudier. C'étoit même de leur
qu'on tiroit les Rois, & à plus
ison les Ministres & les Conseil-
s Rois, ceux qui devoient les
r dans les fonctions laborieuses
ne. On pensoit alors (& il est

L. 1.

V. Strab. Georg: l. 18. & Xe-noph. Cyr. l. 8.

pourtant se ressouvenir que chaque
ple est là-dessus en droit de prenc
revenche, & que le plus dédaigné
sez d'amour propre pour se racqu
avec usure. Anacharsis étant vei
Scythie à Athenes pour s'instruire
les loix & les maximes de Solon
traité de Barbare par un jeune (
Hé dequoi t'enorgueillis-tu, repliqu
dement Anacharsis? *Ce que je te j*
en ton pays, tu le paroîtrois sans
au mien.

Quoiqu'il en soit de ces sortes c
proches, trop injustes d'ordinaire &
passionnés pour être crus, je dira
deux choses contribuoient princi
ment à donner une extrême consi
tion aux Philosophes Barbares:
parle ainsi que pour abréger.

1. Ils étoient les seuls Prêtres
seuls Théologiens, les Dépositai
tous les secrets de la Religion: té
les Druïdes parmi les Gaulois, les
phetes en Egypte, les Gymnosop
dans les Indes & dans l'Ethiopie
Mages en Perse, & les Chaldée
Assyrie. On les croyoit sans aucu
pugnance, & presque sur leur pa
Ce qu'ils avoient une fois pronon
venoit juridique & incontestable
sonne n'osoit en appeller, person
se défioit de leurs lumieres ni de

probité. Il paroît que les Saints Peres avoient conçu une très-haute idée de ces anciens Philosophes. Ils les louent sur-tout d'avoir suivi constamment les lumieres de la raison, & cette Loi naturelle qui est gravée au fond de tous les cœurs. Clément d'Alexandrie va encore plus loin, & il avoue que les Philosophes ont été donnés aux Gentils, comme les Prophetes aux Juifs. Ce qui devoit les conduire insensiblement les uns & les autres à recevoir l'Evangile, & à se réunir sous la même Loi.

2. Comme on ne connoissoit alors que la noblesse qui vient de la vertu ou de la sublimité du génie, que même on ne s'imaginoit pas qu'il pût y en avoir d'autre, les Philosophes étoient la portion choisie & frappante, les hommes d'élite, ce qu'il y avoit de plus distingué dans chaque Nation. Chez les Egyptiens, dit Diodore de Sicile, tout le Peuple est divisé en trois classes; & la premiere contient les Philosophes, qui dans un loisir intéressant & à l'abri des Charges publiques, passent toute leur vie à étudier. C'étoit même de leur Corps qu'on tiroit les Rois, & à plus forte raison les Ministres & les Conseillers des Rois, ceux qui devoient les soulager dans les fonctions laborieuses du Trône. On pensoit alors (& il est

L. 1.

V. Strab. Georg. l. 18. & Xenoph. Cyr. l. 8.

honteux qu'on ait cessé de le pe
que le plus honnête homme & l
habile étoit le plus propre à com
der. Heureux les Royaumes,
Sceptre est remis entre les mains
Philosophie, où la force obéit tra
lement à la raison, où la valeur n
git point de se soumettre à l'in
gence !

La Mothe le Vayer, de la Vert. des Pay. 2. partie.

On voyoit quelque chose de se
ble dans la Perse, dans l'Ethio
dans les Indes. Non-seulement le
losophes y surpassoient tous les
en éclat & en dignité, ils y jouis
encore d'une sorte d'indépendance
jours flateuse pour qui sçait penser
tres d'eux-mêmes, exemts de ce
gues & douloureuses inquiétude
agitent les autres hommes, ils ne d
roient point dans les grandes V
mais au milieu des forêts où reg
profond silence, où l'esprit jouit d
te sa force & de toute sa liberté.
la Perse, les Philosophes étoient
gés de l'éducation des jeunes Pr
& ils s'acquittoient religieusemen
devoir qui en renferme tant d'
Une suite de cette éducation, c'est
avoient seuls le Privilege de cou
les Rois, & pendant tout l'éclat
Cérémonie si grande & si august
ne cessoient de leur répéter, qu'i

ité légitime que celle qui sert à
les hommes heureux. Parmi les
iens, les Philosophes entroient
ns les Conseils & dans toutes les
lées publiques. Ils veilloient sur
uite des Rois, ils osoient même
endre ouvertement: & ce qu'on
e la peine à croire, les Rois
ent leurs avis, & daignoient
fois se corriger. On lit sur la fin
an d'Heliodore, que Chariclée
té prise avec Théagene par un
'Ethiopiens, fut conduite aussi-
s la Ville Capitale. Le Roi les
ma l'un & l'autre à être brûlés
Autel, en présence de tout le
. Chariclée, plus courageuse que
nant, en appella aux Gymnoso-
, & promit de leur révéler le se-
sa naissance. Comme le Roi
zèle aveugle persistoit toujours
nder sa mort, elle lui dit d'une
urée: *Suivant les usages de votre*
te, vous n'avez plus sur moi au-
voir, je suis entre les mains des
hes qui sont vos Juges & les

ymnosophistes regardoient sur-
nensonge comme la plus gran-
plus indécente des lâchetés &
oient sans retour de leur Corps
'on en pouvoit convaincre. La

 Société

Société, disoient-ils, ne subsiste q
la foi du langage. Si l'on se pern
fois de dire tout ce qu'on ne
point, ce sera un brigandage
une tromperie autorisée. En
les Anciens avoient beaucoup d'h
pour le mensonge. Ils peignoien
jours Saturne avec la vérité; ils l
crifioient en commun. Le but
symbole mystérieux étoit de fai
qu'on a beau altérer & déguiser
rité, tôt ou tard le tems la rével
honte des fourbes & des impo
Dans les Indes les Philosophes
toient de leur retraite qu'au com
ment de l'année, & ils se rendoie
au Palais du Roi avec un air de
& de modestie qui prévenoit
faveur. Là chacun d'eux app
pour ainsi dire, le suc & l'ext
études qu'il avoit faites pendant l
de l'année précédente. Là chacun
roit à haute voix ce qu'il avoit
d'utile au gouvernement de l'E
de curieux par rapport à l'Histo
turelle. Ceux dont les remarq
toient jugées trois fois de suite
ses ou peu importantes, perdoie
mais le droit de parler : on ne le
mettoit plus de quitter leur solit
de se trouver à la Cour. Encore
d'hui les Philosophes tiennent
consi

te de trois cordons, l'un d'or, l'au-
de soye bleue, & le troisiéme de co-
Cette écharpe les fait extrême-
t respecter du Peuple, & les trois
lons signifient dans leur idée un Dieu
rois personnes qu'ils appellent *Bra-*
, *Visson* & *Mayelson*. Les autres
s receuillis s'attachent à l'étude de
Nature, & on leur fait l'honneur
les croire inspirés d'en-haut, on
pour toutes leurs décisions un respect
ini.

À l'égard des Druïdes, personne n'i-
re dans quelle estime ils étoient
z les Celtes où les Gaulois, Peuple
plus généreux & le plus ennemi de
ervitude qui fut jamais. Outre l'ap-
ation que ces Druïdes donnoient à
ide de la Philosophie, outre le soin
choses de la Religion dont ils

Coll. de Poli. Gall.

St. Fereat. de Imp. & Phil. vet. Gallorum.

assure que ce Tribunal ressembloit assez aux Parlemens tenus sous la seconde race de nos Rois, Assemblées si célébres & si respectables, qui en conservant la majesté du Trône, empêchoient l'oppression & la ruine des Peuples.

Les Philosophes avoient encore parmi les Celtes un autre emploi ; c'étoit celui d'écrire les Annales de la Patrie, de rapporter fidellement les principales choses qui s'y passoient, de transmettre à la postérité tous les Actes publics, tous les Monumens où le génie de la Nation paroissoit empreint. Ces Mémoires se gardoient précieusement. On alloit y puiser l'Histoire comme dans sa véritable source, & on pouvoit se flatter de l'avoir de la premiere main, & par conséquent aussi sincere & aussi exacte qu'elle peut l'être. La même coutume s'observoit en Egypte ; & quelques Auteurs modernes ont osé dire que Moïse la trouva si avantageuse, si propre à préserver un grand Peuple de la langueur & de l'attiédissement, qu'il la fit passer chez les Juifs. Il chargea les Prêtres & les Prophetes de mettre par écrit tout ce qui regardoit la Religion & l'Etat ; & ce fut de ces différens Mémoires recueillis avec soin, qu'on composa dans la suite les Livres Historiques & Prophétiques que renferme l'Ancien Testament.

Simon, Hist. Crit. du Vieux Testament

Testament. Un Législateur éclairé s'approprie tout ce que les autres Peuples ont d'utile & de judicieux.

Voilà quelle étoit la condition des Sages & des Philosophes qui ont précédé les Grecs. On remarque comme une chose singuliere, qu'ils sont tous parvenus à une extrême vieillesse, & cela sans ressentir la pesanteur & les autres incommodités qu'elle traîne à sa suite. Ce que Porphyre & Lucien attribuent à la vie réglée & paisible qu'ils menoient en commun, plus soigneux d'éclairer leur esprit que de satisfaire aux besoins du corps.

Il reste encore à la Chine beaucoup de vestiges de cet ancien éclat de la Philosophie. On n'y reconnoît pour *Nobles* que les Gens de Lettres; & ceux qui abandonnent cette profession, retombent bien-tôt dans la roture & dans l'ignominie. Ce sont ces Gens de Lettres seulement qu'on éleve aux Magistratures & à toutes les Charges civiles, qu'on revêt des principaux Gouvernemens. Ils portent sur leurs habits des oiseaux brodés en or ou en soye. C'est la marque qui les distingue, & que leur donna autrefois Xao Hao IV, Empereur de la Chine. Charmé de trouver des gens d'esprit, & lui-même homme de beaucoup d'esprit, cet Empereur ne récompensoit

récompensoit que le mérite personnel;
il ne vouloit point qu'on s'enorgueillît
de celui de ses Ancêtres, ni qu'on courût après la chimere des Généalogies.

Il est aisé de voir, par ce que je viens de dire, que la Philosophie dans les premiers tems étoit toute différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Elle tenoit d'un côté à la Religion, & de l'autre à la Politique: elle s'élevoit au Gouvernement des Etats, & à ce qui devroit occuper les plus grands Génies, au bonheur des Peuples; elle formoit des Professions graves, importantes, pleines de ressources, dignes d'occuper toute la vie d'un homme raisonnable. Ceux qui s'y dévouoient n'étoient point des ames mercenaires, des Sçavans querelleux & d'une imagination rembrunie, plus propres à avilir, suivant l'expression des Anciens, qu'à faire aimer cette divine Pallas, qui par un don singulier des Dieux est venue habiter sur la terre. De-là naissoient plusieurs avantages, qui doivent à nos yeux accréditer les Philosophes Barbares. Nés, pour ainsi dire, au milieu des connoissances, ils n'étudioient point suivant leur goût & leur caprice, mais par autorité de l'Etat. Le soin importun de pourvoir à leur subsistance, & plus importun encore dans les commencemens, ne leur causoit au-

Diod. Sic. l. 2.

V. Xenoph Cyr. l. 2.

cune

tune distraction. Assez riches des bienfaits publics, ils ne pouvoient exercer ni la Banque ni le Commerce, ni aucune de ces Professions lucratives que Platon appelloit agréablement l'Art de voler le bien d'autrui suivant les Loix. Le privilege d'étudier étoit même réservé à certaines Familles choisies, & très-jalouses d'un si grand avantage. Le fils docile recevoit avec respect les instructions de son pere, & les transmettoit sans aucun changement à sa postérité. Ainsi les Dogmes ne se corrompoient point, ne souffroient aucune altération; & l'on disoit qu'après Dieu, la mémoire étoit la chose du monde la plus sacrée & la plus respectable, parce qu'elle perpétue & conserve le souvenir des premieres instructions qu'on a reçues.

Je ne puis ici mieux comparer les Droits & les Prérogatives des Philosophes Barbares, qu'à ce qui se pratiquoit dans la Nation sainte. Les Prêtres y composoient une Famille particuliere; ils étudioient constamment, ils faisoient observer les Loix & les diverses coutumes, qui sont plus utiles souvent que les Loix mêmes. *Sur leurs levres*, dit Malachie, *doit toujours résider la science, & il faut qu'ils révélent au Peuple les Mystéres d'en haut.* Le Temple étoit leur

Ecole,

Ecole, leur Académie, leur Salle
semblée. Les uns y haranguoie
parloient fortement contre les défc
de l'Idolâtrie où le peuple avoit ta
penchant; les autres y vuidoient la
part des procès & des querelles
ternisent la haine & la jalousie. Cl
pouvoit les interroger & leur pro
ses doutes sur le sens de la Loi, sur
blissement des Fêtes, sur l'ordre de
rémonies. Ils répondoient égalem
tous avec un air de douceur mê
dignité. On ne pouvoit les entret
remarque Philon, qu'on ne fût
tré de l'amour de la vertu, qu'o
s'essayât à devenir plus juste, plu
déré, plus attentif à tous ses de
Digne tableau du Sacerdoce, que
inspirez d'amour & de respect!

IV.

De ce qu'il y avoit de particulier dans leur maniere de vivre&d'étudier.

Plut. de Is. & Osir. Strab. Geogr. l. 1. Macrob. in Somn. Scip. l. 1. Isid. Hisp. Orig. l. 2.

Ce grand crédit, cette répu
qu'avoit la Philosophie chez les E
res, furent cause qu'on l'enve
d'une infinité de symboles, d'al
ries, d'énigmes & de métaphores
Prêtres & ceux de la Famille Roya
avoient seuls la clé; & de peur qu
s'oubliassent quelquefois, il leur
défendu de boire du vin, de se
à cette liqueur enchanteresse qui

tous les secrets, & met les convives de niveau les uns avec les autres. Si par hazard s'offroit quelque Etranger d'un grand nom, on le recevoit d'abord poliment: mais on ne l'initioit aux mysteres de la Philosophie qu'après beaucoup d'épreuves, après beaucoup de soumissions & de respects. La chose même arrivoit très-rarement, & passoit au-dehors pour une faveur signalée. Ainsi les Grecs qui vont en Egypte & à Babylone, dit Origene, n'en rapportent aucune connoissance ni aucune découverte, à moins qu'ils n'ayent conversé avec les Prêtres, & qu'ils n'ayent été instruits dans leurs secrets. Tous les autres sont condamnés à une ignorance humiliante & générale. Si Moyse fut élevé avec tant de soin en Egypte, les Juifs convenoient eux-mêmes qu'il en étoit redevable à la fille de Pharaon, qui l'avoit tiré du Nil & ensuite adopté. On ne cachoit rien aux enfans des Rois, & malheureusement pour les Peuples qui leur étoient soumis, ils dédaignoient le plus souvent, ils négligeoient de s'instruire.

L. 1. contra Cels.

Rien n'étoit plus répandu dans l'Antiquité que ce goût de Philosophie énigmatique. Chaque Peuple avoit deux sortes de Doctrines, l'une de parade & à portée de tout le monde, l'autre de réserve & à l'usage particulier des Rois & des Prêtres,

S. Just. de Diis & mundo. Clem. Alex Strom. l. 5.

Prêtres. Eux ſeuls pouvoient perce[r] dans l'intérieur de la Philoſophie : eux ſeuls pouvoient ſe familiariſer avec ſe[s] myſteres. Un voile impénétrable la d[é]roboit aux yeux du plus grand nomb[re] qui ſans ceſſe occupé de voluptés baſ[ſes] & groſſieres, ne paroiſſoit pas propre [à] regarder fixement la vérité. L'Hiſtoi[re] du Bœuf Apis, par exemple, ſervoit [à] jetter le Peuple dans l'idolâtrie : les Sa[]vans au contraire y découvroient un R[oi] juſte, appliqué, bienfaiſant, & qui pe[n]dant ſa vie avoit fait fleurir l'Agricul[tu]re & les Arts qui en dépendent. Peu[t-]être même étoit-ce le ſymbole de Jo[]ſeph, qui avoit expliqué ſi nettement l[e] ſonge du Roi d'Egypte, & préſervé ſe[s] Etats d'une diſette affreuſe & prochain[e.] Sans doute que la mémoire de ce bien[]fait ſe perpétua parmi le Peuple : & l'hom[]me habile qui avoit développé avec tan[t] d'adreſſe ce que ſignifioient les ſept va[]ches graſſes & les ſept vaches maigres que Pharaon vit en ſonge, fut lui-même ador[é] dans la ſuite ſous la figure d'un bœuf.

V. J. Braunii Selecta Sacra, & Voſſ. de Idol. l. 1.

On a encore des exemples de cett[e] eſpece de ſuperſtition, en pluſieurs en[]droits de l'Empire du Mogol. Les grand[s] chemins, les portes des principaux Pa[]godes, y ſont ornés de bœufs de pierre qu'on a travaillés avec beaucoup d'in[]duſtrie. Le Peuple y court en foule,

&

&c croit honorer le Dieu *Ram* ou *Rama*, qu'il regarde comme son Bienfaiteur, comme celui qui a retiré les premiers hommes de la vie dure & laborieuse qu'ils menoient au milieu des forêts & parmi les bêtes farouches. Ainsi dans l'Antiquité, les uns prenoient au pied de la lettre les Fables Assyriennes dont parle Lucien, ou les Traditions mystiques d'Orphée & d'Hésiode sur l'origine & la généalogie des Dieux : pendant que les autres en devinoient le sens caché, & pénétroient au travers des fictions, dont il étoit obscurci. C'est ce que les Egyptiens toujours mystérieux dans leur conduite, avoient voulu faire entendre, en mettant des figures de Sphinx à l'entrée de leurs Temples & de leurs Ecoles. *Tout s'y passe*, disoient-ils, *tout s'y enseigne d'une maniere énigmatique: peu de gens saisissent & ce qu'ils voyent & ce qu'ils entendent.* En effet, plus on parle au Peuple avec obscurité, plus le Peuple soumis & incapable d'examen se prête à l'admiration : & de l'admiration au respect, le chemin est très court & très-facile. J'ajoûterai ici d'après Plutarque, que le nom de Jupiter en langue Egyptienne est *Amoun*, qui signifie obscur, caché, inconnu : & comme Jupiter ou le Pere des Dieux ne differe point de la Nature Universelle, les Egyptiens

De Deâ Syrâ.

Plutarch. de nat. Deor. c. 17.

Egyptiens concluoient sans peine qu'i faloit cacher adroitement & les mystere des Dieux & les secrets de la Nature.

V. l'Apol. des nomin. c. 1. & Longob. apud Navar. tom. 1.

Je ne sçache aujourd'hui que les Chinois, parmi lesquels se soit conservé l'usage ancien d'avoir une doctrine secrett pour les Lettres, & une doctrine apparente pour le Peuple. Ils se servent tou du même langage, ils employent le mêmes termes: mais les idées qu'ils attachent à ces termes, sont différentes, sont plus ou moins justes & précises. Le Peuple ne passe jamais les bornes qui lui sont assignées: il s'égare, il se trompe sans retour.

On ne doute point qu'à l'exemple des Chinois les autres Peuples d'Asie n'ayent eu deux sortes de langage & d'écriture. Il se trouve en plusieurs endroits de la Perse, de l'Indostan, des Royaumes que possedent les Princes Indiens, même des Isles qui s'étendent depuis le 120e jusqu'au 156e degré de longitude, des

...s'est détruite, & qu'il n'y a plus ...nne en état de l'entendre ni de la ...r : ils se plaignent amérement de ...rance où ils sont tombés, & de ...lle ils conviennent avec douleur ...cun effort ne peut les faire sortir. ...d on demande aux Persans ce que ...ient les figures hiéroglyphiques & ...gue Inscription qui paroissent en... dans les ruines de Persépolis, ils ...dent simplement, que tout cela ...st inconnu, que l'ancienne langue ...ages est anéantie, que les Sçavans ...ernes n'approchent point de ceux ...refois ; enfin qu'après tant de guer... ...t de malheurs, après avoir si sou... changé de Souverains, on ne doit ...t être étonné qu'il ne leur reste plus ...ne mémoire de leurs premiers ha... ...mens, de leurs coutumes, de leur ...iere d'écrire.

V.

Des Colonnes Sçavantes.

...e autre chose concouroit encore à ...uer le nombre des Philosophes : ...it la rareté, le défaut des monu... ...s littéraires. Les Sçavans se com... ...quoient peu, ils n'entroient point ...s travaux ni dans les projets les ...s autres. Aujourd'hui l'étude est ...ercice sédentaire, qui pour réussir

demande

demande de la mémoire, des ye
ne se trompent point, & un di
ment exquis. Il falloit autrefois
à ces qualités la force & le cou
parcourir une infinité de régions
loit se composer une science de
celles que divers Peuples avoi
couvertes & cultivées. Depuis qu
primerie a rendu les Livres plu
muns, & qu'elle les a mis entre le
de tout le monde, on étudie à m
frais : mais on a aussi beaucoup
choses à apprendre, les conno
se sont multipliées & se multipl
core chaque jour. La nature,
& si jalouse de ses droits, sçait c
ser les faveurs & les obstacles, l
modités & les désavantages qu'e
tribue aux hommes. Ils sont t
peu près également dans chaque
quoiqu'ils se refusent la satisfact
jours consolante d'en tomber d

Plat. in Timaeo.

Dans ces premiers tems on
écrire sur des Colonnes tout c
vouloit transmettre à la postéri
Colonnes répandues en divers
& qu'on pouvoit regarder com

Diod. Sic. l. 1. Strab. l. 17. Phil. l. 3. & 4.

Archives des Nations, servoie
faire connoître les hommes Il
ou à marquer les bornes d'un Ro
ou à donner plus de poids aux
de paix & d'alliance, ou enfin à

es voyageurs & les curieux qui ve-
nt de toutes parts les étudier.
uivant les témoignages des Auteurs
lus anciens, cette coûtume com-
ça d'avoir cours en Egypte. Les
onnes de Mercure surnommé Tris-
giste y étoient très-fameuses, & ren-
noient des leçons importantes. Jam-
ue en parle avec beaucoup d'éloges,
ajoûte qu'elles attirerent du fond
Grece Pythagore & Platon, de qui
ente soif de sçavoir ne pouvoit se
lier. Platon même, au rapport de
lus de Lycie, en avoit emprunté
ce qu'il raconte de l'Isle Atlantide,
nsidérable autrefois par sa grandeur
ar ses richesses; mais aujourd'hui
erement inconnue. D'habiles Géo-
hes croyent pourtant, sur des con-
nces qui me paroissent assez légé-
que ce pourroit être l'Amérique:
uillaume Sanson a dressé une Carte
ingénieuse, où il divise d'après Pla-
cette partie du monde entre les dix
ns de Neptune, & où il leur assigne
acun son domaine. Démocrite s'at-
a de la même maniere à la Colonne

Jambl. de Myst. & in vitâ Pyth. l. 1.

Clem. Alex. Strom. l. 1.

tions sacrées & les figures hiérogliphi-
ques qu'on voyoit dans les Temples
Dieux, pour composer leur Histoire,
avoit surtout dans celui de Jupiter
phylien si connu par sa belle Archite-
re, une Colonne d'or que Jupiter
même avoit fait élever, & où éte
décrites ses principales actions.

Si l'on s'informe maintenant que
crets, quelles connoissances renferm
ces divers monumens de l'Antiqu
c'est à quoi il est impossible de ré-
dre avec quelque justesse. Suivant S
chоniaton on y voyoit les Devises &
Armoiries des Dieux, leur esprit &
caractere, les maladies ausquelles
présidoient. Suivant Martien Cap
on y trouvoit un précis de toute la
ligion, avec le Calendrier de l'année
crée qui différoit en plusieurs point
l'année civile. Suivant le Chevalier Je
Marsham, on y lisoit surtout un gr
nombre de préceptes utiles à l'éducati
des enfans & au bonheur des mariag
préceptes qui étoient communément
tribués à Isis & à son fils Horus-Apol

Apud Eus. L. 1. Præp. Evang.

Quelques Modernes conjecturent q
les Colonnes d'Egypte renfermoient
secret de faire de l'or; secret qu'on avo
tant de raisons de cacher, & qu'on n
confioit qu'aux Prêtres & aux Philoso-
phes. Ce qui peut appuyer cette con-

jecture

eûre, c'est la relation de Jean-Michel Vansleb, qui a deux fois parcouru l'Egypte en Voyageur exact & curieux. Il assure qu'on y est encore persuadé que le secret de faire de l'or se trouve en lettres hiéroglyphiques, sur les anciens Obélisques. Cette pensée engage même un grand nombre d'Arabes & de Juifs à les étudier toute leur vie. Vansleb ajoûte qu'on lui montra les ruines d'un ancien Château bâti d'une forme singuliere, où, suivant la tradition du Pays, il y avoit des gens entretenus avec beaucoup de soins & de dépenses pour travailler au grand-œuvre. Ces gens n'avoient aucun rapport, ni aucune communication avec ceux du dehors, & on les examinoit de près, on veilloit à toutes leurs actions, afin qu'ils ne pussent s'échapper de leur demeure où se trouvoient l'utile & l'agréable.

Il est certain que le secret de faire de l'or, s'il a jamais existé, & qu'il puisse s'accorder avec les principes d'une saine Physique, demande à être enseveli en un profond silence. Quels abus, quels désordres ne s'ensuivroient-ils point, si trop de personnes en avoient connoissance? Cependant à l'entrée du dernier siécle, une fameuse Prophétesse d'Angleterre, (car l'excessive liberté de penser, loin d'exclure en ce Pays-là, ajoute encore

V. J. Langii Præf. ad opus Anon. Phil.

encore au fanatisme) prédit qu'à l
de 1661. le secret du grand-œuvr
roit universellement répandu. Cett
diction, comme tant d'autres qu
échoué, marque assez & l'extrême
blesse de l'homme, & la folle a
qu'il a d'accumuler trésors sur trés

Tout ce qu'on peut dire ici de
positif au sujet des Colonnes d'Eg
c'est que les Rois, dans la juste a
hension que le tems ne vint à les dé
re, ordonnerent aux Prêtres d'en
ce qu'ils y trouveroient de plus
Ce travail fut exécuté avec tout l
possible, & il produisit enfin les L
Sacrés, qu'on cacha dans les Arc
publiques. Peu de gens avoient la
mission de les lire, & on leur f
promettre auparavant, qu'ils ne
roient jamais des choses qui y é
renfermées. Une mort prompte p
soit les parjures & les infracteurs
cret si recommandé de la Religio
le commerce c

iens, on trouve dans toute la
navie plusieurs montagnes d'une
cendrée, infiniment dure, & as-
blable à du machefer. Ces mon-
ont souffert de terribles secous-
par une longue suite de tremble-
e terre, d'inondations & d'autres
es semblables, elles se sont méta-
osées, pour ainsi dire, en diffé-
especes de Colonnes & de Pyra-
. L'art n'a presque rien eu à y
r. Le célebre Olaüs Wormius qui
lá à déchiffrer les Antiquités Da-
, assûre naïvement qu'il en a tiré
grande partie, des rochers mê-
le Dannemark, où elles étoient
es en caracteres Runes ou Gothi-
Ces rochers formoient une suite
oire & de Chronologie assez bien

confusément ; on donnoit aux
quelque ordre & quelque symmé
reste encore de ces sortes d'ou
en Basse-Bretagne, & on les y r
Lichaven ou *Leck-a-ven*. Les Ha
non moins crédules que grossie
regardent avec ce respect qu'ins
superstition, & ils s'imaginent q
allant à des jours marqués, & y r
leurs troupeaux, ils éviteront h
sement toutes sortes de maléfice
sortileges.

Les Anglois ne parlent jamais q
la derniere surprise, de certaines
qui se trouvent dans la plaine de
bury, & dont la plupart ont vin
pieds de haut, sur sept de large,
fectivement ces pierres frappe
leur singularité. Elles sont rangée
à trois en forme de couronnes,
dessus celles qui s'élevent perpend
rement, il y en a d'autres posées
vers. Ces premieres ont en ha
gonds, & les secondes des mortoi
s'emboîtent dedans, de maniere
diroit qu'elles sont suspendues c
de véritables portes. C'est une qu
parmi les Antiquaires & les Natu
Anglois, de sçavoir quelle est l'o
de ces pierres, & par quel art, pa
le méchanique elles ont été app
dans la Province de Salisbury. L
prété

:nt qu'elles y sont depuis le
ıcement du monde, ou plutôt
ıne de ces grandes révolutions
:rre a souffertes, & qui ont cau-
le désordres, tant de bouleversdans toute sa surface extérieure.
ui appuye cette idée, c'est qu'il
mpossible qu'on ait pû faire ve-
lleurs, ni par charrois ni à bras
ıes, des masses si prodigieuses.
res, à la suite du sçavant Guillau-
nbden, croyent que ces pierres
ficielles, & qu'elles ont été com-
ur le lieu même avec du sable, de
:, du vitriol, & enfin quelque
onctueuse, pour lier ensemble
porer les autres ingrédiens. Mais
pinion n'a rien qui parle en sa
, quoiqu'il soit assez vraisembla-
toutes les pierres ont commencé
: fluides, ou du moins une pâte
qui s'est durcie & desséchée dans
:. Pour moi, en remontant aux
' usages des Celtes & des Bre-
oserai hardiment assûrer que la
le Salisbury a elle-même fourni
'es monstrueuses dont j'ai déja
nais que c'est à l'art qu'on en

qui périssoient généreusement d
combats : ce qui se vérifie enco
les jours par le grand nombre
mens & d'armures qu'on en reti
y a apparence que pour honorer
tage ces Guerriers, on mettoit s
tombeaux des pierres en forme
tes, afin de marquer qu'ils s
d'une vie glorieuse, & entroi
une autre plus glorieuse encore.

Ce que j'avance ici est fond
des principaux points de la Reli
Celtes & des Bretons. Ils c
que l'ame n'est immortelle que
bienfait des Dieux, par une e
récompense des actions passée
ceux, ajoutoient-ils, qui me
vie molle & oisive à l'ombre
domestiques, meurent sans res
tout entiers : ceux au contrair
distinguent par leurs talens, q
rent les armes à la main, doiven
dre qu'ils jouiront après le trép
félicité sans bornes. Cette esp

rité. L'une de ces Colonnes
rique, l'autre de pierre: & on
ien épargné pour les bâtir soli-
afin qu'elles pussent résister aux
ons & aux incendies dont l'U-
oit menacé. Josephe ajoute que
brique subsistoit encore de son
ne sçai si l'on doit faire beau-
fonds sur un tel passage. Les
ions & les hyperboles ne coû-
oint à Josephe, quand il s'agis-
onner aux Juifs du lustre & du
vouloit sur tout faire voir leur
té sur les Gentils, en matiere
de Sciences. C'est-là proba-
ce qui a donné lieu à la fiction
Colonnes élevées par les en-
Seth. Quelle apparence qu'un
onument eut pû subsister, après
ges affreux que fit le Déluge!
en souffrit des élancemens qui la
ent, des renversemens qui la
, des secousses qui l'ébranlerent.
agitée violemment. & elle chan-
me un homme yvre. Aussi peut-
ller, d'après Saint Pierre, le

VI.

Du tems où le titre de Philosophe s'eſt introduit.

On demandera ſans doute ici de quelle maniere, & en quel tems le titre de Philoſophe s'eſt introduit dans le monde. Je répondrai qu'on en doit l'établiſſement à Pythagore, dont l'air miſtérieux & le tour d'eſprit, ſont aſſez connus. Avant lui & dans l'enfance du monde, on qualifioit de Sages tous ceux qui s'appliquoient à l'étude de la Théologie & des choſes naturelles. Dans la ſuite: ce nom parut trop rempli d'orgueil, & de cette oſtentation qui ne ſe ſoutient qu'à l'oreille. On en choiſit un plus modeſte & plus digne de ceux qui aiment la vérité pour elle-même, & non pour les avantages qu'elle peut procurer. Voici comme Ciceron raconte la choſe. Pythagore ſe trouva par haſard à la Cour d'un Roi d'Aſie, & quoiqu'il n'eut ni habits ſuperbes ni équipa-

Quæſt. Tuſcul. l. 5.

compte, repliqua Pythagore, & je me flatte que vous ferez satisfait de ma réponse. Figurez vous ces jeux si éclatans & si magnifiques, où semble fondre toute la Grece. Les uns s'y rendent en foule pour montrer leur force & leurs talens : les autres pour vendre, ou pour acheter les marchandises les plus précieuses. Il y vient encore une troisiéme espece de gens, que n'attirent ni l'amour du gain, ni l'amour encore plus puissant des louanges. Les Philosophes leur ressemblent assez. Simples Spectateurs de tout ce qui se passe dans le monde, pliez sans effort & dociles au joug de la raison, ils ne se passionnent, ils ne s'emportent jamais : ils plaignent encore plus ceux qui s'égarent, qui se courbent sous le poids de leurs passions, qu'ils ne les blâment : ils sont les seuls en un mot qui puissent se féliciter d'être véritablement hommes.

Plat. de Rep. l. 5. Sen. passim in Epist. Descartes, let. 6. t. I.

A cette repartie de Pythagore je joindrai un trait d'un autre Philosophe, qui me paroît y avoir beaucoup de rapport. Alexandre, dans le tems de sa plus grande yvresse, alla voir Diogene par maniere de délassement : & comme il ne lui trouva pour tout bien & pour toute maison qu'un tonneau, il parut touché de son indigence & de sa pauvre-

té. Diogene sourit, & lui répliqua de ce ton que les Princes n'aiment gueres: *Pourquoi me plaignez-vous? Je suis Maître de vos Maîtres. Vous obéissez à une foule de passions, qui m'obéissent à leur tour. Vous êtes leur Esclave, & moi : je suis leur Souverain.* En effet, comme l'insinuoit dans le dernier siecle le Duc de Rohan, si les Rois commandent aux Peuples, les passions plus impérieuses commandent aux Rois.

V. ses M. Paris 1661.

CHAPITRE II.

I. *Division de tous les Peuples du monde en quatre principaux.* II. *Des Scythes.* III. *Des merveilles d'Abaris,* IV. *Des Scythes Hyperboréens.* V. *Des Ethiopiens.* VI. *Des Hiéroglyphes.* VII. *Explication de la Fable d'Atlas.* VIII. *Du cas que les Anciens ont fait de la*

la méthode d'Ephore cité par Strabon, qui partageoit tous les Peuples du monde en quatre principaux. Il donnoit le nom de Scythes à ceux qui habitoient vers le Septentrion; le nom d'Ethiopiens à ceux qui habitoient vers le Midi; le nom de Celtes à ceux qui habitoient vers l'Occident; enfin il nommoit Indiens les Peuples qui s'étoient étendus vers l'Orient, & qui occupoient la plus grande partie de l'Asie & de l'Afrique.

principaux. Geogr. l. 1.

C'est à cette division, fameuse dans l'ancienne Géographie, que je rappellerai tous les Philosophes qui ont fleuri parmi les Barbares. Il est vrai que les Scythes & les Ethiopiens dont il ne reste plus aucune richesse littéraire, ne nous arrêteront pas long-tems. Ces Peuples ont à peine effleuré la Philosophie, & suivant l'opinion de Pythagore, les uns étoient nés dans un pays trop froid, & les autres dans un Pays trop chaud, pour avoir de la disposition & de l'attachement aux Sciences. Il semble qu'au-delà de certaines bornes tout est stérile, tout est inanimé, & que le Nature devenue plus lente & plus paresseuse, n'y acheve point ce qu'elle a commencé. La différence des Climats, de l'air, de la nourriture, cause des différences infi-

In ipsius vitâ apud Phot.

« Thrace, je converſai avec Eumolpe
« & Orphée, & les envoyai devant moi
« en Grece, avec ordre au premier
« d'inſtruire les Grecs dans mes myſte-
« res, & à l'autre de leur apprendre la
« Muſique. Je ne tardai point à les ſui-
« vre. « Ainſi la Philoſophie a éclairé
ſucceſſivement les principales parties du
monde, & les Peuples qui paroiſſent
aujourd'hui les plus abandonnés à
l'ignorance & aux déſordres qu'elle
traîne à ſa ſuite, n'en ont pas été les
moins favoriſés. Commençons par les
Scythes.

I I.

Des Scythes.

Juſt. Hiſt. 1.

Strab. l. 7.

Ils tiroient autrefois toute leur réputation & de l'extrême ſévérité de leurs mœurs, & de leur déſintéreſſement que rien ne pouvoit corrompre, & du mépris qu'ils avoient pour les vains plaiſirs qui dégradent les hommes en les amolliſſant. Lorſqu'ils ſe raſſembloient pour

une ſorte d'indépendance, & ils
éiſſoient à leurs Supérieurs qu'au-
que leurs Supérieurs obéiſſoient aux
. Ils avoient banni d'entr'eux ce
merce d'adulations & d'éloges, dont
paye réciproquement, & ils cro-
nt que la meilleure récompenſe
bonne action étoit de l'avoir faite.
ore aujourd'hui dans toute l'Amé-
ſeptentrionale, on loue peu; mais
n avis, qu'on y loue noblement!
nd quelqu'un a remporté une vic-
ou manié adroitement une Négo-
on, on ſe contente de lui dire en
nce de tout le Peuple: *Vous êtes*
mme.

uoique les Scythes fuſſent naturel- Herod. L. 4.
nt hardis & belliqueux, qu'aucun
ne les effrayât, ils ne faiſoient ce-
ant la guerre qu'à l'extrêmité, &
onnoient à leurs ennemis le tems
reconnoître. Mais auſſi quand la
ne les favoriſoit, enflés de leurs
s, ils immoloient les vaincus &
ôtoient la vie ſans diſtinction. Coû-
Barbare, & qui fait honte à l'hu-
té! Avant le combat les Scythes

vestiges d'une coûtume si extraordinaire, plus capable cependant d'encourager toute une Armée que les plus fortes Harangues. A la décadence de l'Empire Romain, où contribuerent tant de Peuples venus de la Scythie, les uns encore livrés aux ténebres du Paganisme, & les autres trop vicieux pour mériter le nom de Chrétiens, on voyoit leurs Chefs & leurs principaux Capitaines se vanter d'avoir trouvé le poignard de Mars, & le faire briller dans les occasions périlleuses. Sur cela, on les croyoit invulnérables & au-dessus des revers de la fortune : les Soldats se lioient à leur sort, & bravoient tout ce que la guerre a de pénible & d'affreux. N'y auroit-il point encore quelque chose de Scythe, un air brut & non assez adouci, dans certains Conquérans Modernes qui se vantoient de tenir tout de Dieu & de leur épée ? Il semble que par-là ils vouloient partager leur reconnoissance, & mettre

V. Jornand. Procop. Agath. Paulum Diac.

que les Barbares gagnent à se
riser avec nos mœurs & avec nos
'est par malheur tout le contrai-
acquérant plus de connoissances
de politesse, ils deviennent plus
es, plus ambitieux, plus adonnés
atiable avarice. Nous avons un
gnage récent qui confirme cette
de Strabon. Depuis que l'Euro-
approprié l'Amérique à titre de
te, & par des barbaries ausquel-
ne peut songer sans horreur;
rices, quels crimes, quels déré-
ns n'y avons-nous pas introduits?
euples du nouveau Monde se re-
ent sur leur ignorance, sur un cer-
nstinct de la Nature, plus utile
nt que la raison même; & nous,
lace de ces biens dont ils étoient
ns, nous en avons substitué de
& de dangereux, nous avons accru
miseres en leur faisant connoître
uveaux besoins.

V. l'Hist. morale des Antilles, c. 22.

fut vers le tems des sept Sages,
s Scythes commencerent à s'in-
ire dans la Grece, & à quitter leur
ité naturelle; qu'ils s'apperçurent
es agrémens, les plaisirs même

les, mais pour y trouver les secours qui lui manquoient en son Pays, fut généralement admiré par un Peuple jaloux de ses droits, & qui ne prodiguoit point son estime. Je croirois pourtant que ce fut moins à cause de sa science qui devoit être peu étendue, qu'à cause de sa droiture & de son désintéressement. Il y joignoit ce qui donne le prix à toutes les vertus, ce qui les releve par son contraste; un grand air de modestie & de simplicité.

Diog. Laërt. in Anach.

III.

Des merveilles d'Abaris.

Un autre Philosophe Scythe, plus merveilleux & plus extraordinaire, c'étoit Abaris. Doué de l'esprit prophétique, il prenoit hautement la qualité de Prêtre d'Apollon l'Hyperboréen, qualité qui donnoit alors la plus grande vogue. Un jour il se trouva avec Pythagore, & croyant l'étonner : il lui montra cette fléche miraculeuse dont il se servoit pour naviger dans l'air, & atteindre aux régions les plus reculées. En revanche Pythagore levant un des pans de sa robe, découvrit sa cuisse d'or, & fit ainsi céder le Philosophe Scythe. Le reste de l'entretien fut sur le même ton.

Clem. Alex. Strom. l. 1.

V. le Diction. de Bayle.

Voilà les puérilités que Porphyre & Jambliqu[e]

Jamblique rapportent en termes couverts & mystérieux ; & c'est les réfuter, ce me semble, que de les exposer brievement aux yeux du Public. Il n'y a point de folie plus grande, remarque un Ancien, que de vouloir triompher en détail des opinions folles : la peine qu'on se donne pour cela n'est jamais assez payée. On raconte beaucoup d'autres merveilles d'Abaris Ce fut lui qui fabriqua le *Palladium*, ce gage fatal de la conservation & du bonheur des Villes qui pouvoient le posséder : il guérissoit les maladies les plus aigues & les plus compliquées en prononçant de simples paroles ; enfin, il passa la plus grande partie de sa vie sans prendre aucune nourriture. Ce dernier trait me rapelle un Livre assez curieux que *Fortunius Licetus*, Médecin de Padoue, a intitulé, *De Feriis altricis animæ*, des Vacances de l'estomac. Abaris y méritoit sans doute la premiere place.

Utergu in vitâ Py thag.

Scal. in notis ad Eusèb.

Parlons plus sérieusement, & disons avec Origene que rien n'est plus chimérique ni plus ridicule que toutes ces merveilles attribuées à Aristée, à Abaris, à Hermotime de Clazomene, & à Cleomede. En effet, continue-t-il, à quel dessein Dieu leur auroit-il donné le privilege de faire tant de choses surprenantes, & au-dessus de l'effort humain?

L. 3. contra Cels.

aucune connoissance de la Philoso[...]
des Scythes, ni de celle des Ge[...]
des Thraces qui étoient leurs plus [...]
ches voisins Origene avoue, mais [...]
trop s'expliquer, qu'ils avoient plu[...]
dogmes conformes à ceux des Héb[...]
hazard favorable & dont on doit f[...]
ter les Scythes, puisque ces Do[...]
ne pouvoient être qu'un effet de [...]
recherches & de leur pénétration.

Ubi suprà l. 1.

Je remarque qu'à l'égard de cert[...]
vérités qu'on doit nommer primi[...]
& fondamentales, tous les Peuple[...]
monde semblent mutuellement se [...]
la main; soit que ces vérités fussent [...]
bord très-faciles à découvrir, & qu'[...]
se présentassent d'elles-mêmes à l'e[...]
soit qu'il y ait un point fixe par où [...]
vent commencer nos pensées, & qu[...]
point soit quelque chose d'indépend[...]
de nos caprices & de nos incertitu[...]
C'est-là une remarque qu'il est à pro[...]
de ne pas perdre de vûe, surtout qu[...]
on veut comparer des Peuples tr[...]
éloignés les uns des autres. Quoiqu'il [...]
rencontre de la ressemblance & de [...]
conformité entre leur langage, leur ph[...]
sionomie, leurs coutumes, on ne d[...]
pas pour cela les confondre & les mêl[...]
ensemble. L'esprit humain est de la m[...]
me trempe; par conséquent il peut avo[...]
les mêmes sentimens sur les choses q[...]

les

le touchent de plus près, comme sur les principaux attributs de Dieu, sur le culte extérieur, sur certaines cérémonies d'éclat, sur le respect qui est dû aux morts. Des Nations entieres peuvent s'accorder en tous ces points, & avoir cependant une origine très différente. La Circoncision, par exemple, a été le signe spécial de l'Alliance que Dieu contractoit avec les Hébreux. Elle étoit pourtant d'usage en Egypte & en Ethiopie; on vient encore d'en trouver des vestiges dans plusieurs Provinces de l'Amérique. Croira-t-on pour cela que les Sauvages du nouveau Monde soient Juifs d'origine, & ne doit-on pas se moquer du fameux Chevalier Guillaume Pen de la Secte des Trembleurs, qui l'a assuré sérieusement dans son Mémoire de l'état présent des Isles & Terres que possedent les Anglois en Amérique?

Au reste les Scythes, si peu vantés dans le tems où l'on devoit le mieux les connoître, ont trouvé parmi nous des Sçavans qui se sont interessés en leur faveur. Tout occupés de conjectures éblouissantes, & par-là même incapables de distinguer le vrai du faux, ces Sçavans prétendent que toute Doctrine, toute vertu, que les Arts les plus utiles & les plus ingénieux viennent du Septentrion. Ils lui attribuent ce que les

V. Olai Rudbeckii Atlant.

Poëtes

Poëtes ont dit si agréablement de l'Isle Atlantide, des Isles Fortunées, du Jardin des Hespérides, des Champs Elisées. Ils ajoutent que malgré l'Hiver formidable qui désole les plages du Septentrion, son séjour est encore préférable à celui de ces terres heureuses qu'embellit un Printems continuel, où la Nature paroît si vive & si animée.

Ces conjectures auroient toujours passé pour des jeux d'imagination, sans la peine qu'a pris un célebre Anglois de leur donner un air philosophique. Cet Anglois est Thomas Burnet, qui a eu long-tems la direction de la Chartreuse de Londres, & dont tous les Ouvrages offrent quelque chose d'original. « Avant le Déluge, dit-il dans le [illegible] « important, la terre étoit d'une égalité « parfaite, sans mers, sans montagnes, « sans isles, sans précipices. L'Ecliptique « que se rencontroit dans le plan de l'E« quateur, & l'axe de la Terre étoit pa« rallele à l'axe du Soleil. Il n'y avoit « alors ni pluyes, ni vents orageux, ni « grêle, ni neige, ni Arc-en-Ciel. Les « jours étoient égaux aux nuits, & à peu « de changemens près, la même saison « duroit toute l'année. L'alternative « du froid & du chaud, du sec & de « l'humide, de la pesanteur & de la « légéreté de l'air, ne causoit aucun

V. ejus Telluris Theor. sacram l. 1 & 2.

„maladie : & la Nature toute chaude
„encore & pleine de sa premiere vi-
„gueur, trouvoit en elle-même de quoi
„se réparer & se renouveller sans cesse.
„Comme un sang pur, un suc non en-
„core altéré par des parties arsénicales
„& vitrioliques, couloit dans les vei-
„nes de la terre ; tous les fruits, tous
„les légumes étoient sains ; & les hom-
„mes passoient de la jeunesse à un âge
„plus avancé, sans presque s'en apper-
„cevoir. Ce qui faisoit dire à Orphée,
„que Saturne ne vieillissoit point, &
„que ses cheveux étoient toujours noirs.
„Les fleuves couloient des Pôles vers
„l'Equateur, & venoient se perdre dans
„les sables brûlans de la Zone tor-
„ride. Dans cette situation, les deux
„extrémités de la terre en devoient
„être les parties les plus agréables, &
„le milieu, comme un mur de feu, em-
„pêchoit qu'on ne pût passer de l'une
„à l'autre.» Aussi Burnet place-t-il sous
le *Pôle Arctique* le Paradis Terrestre,
ce jardin délicieux, où nos premiers Pe-
res furent créés, & où à force d'être
heureux ils cesserent bien-tôt de l'être.
Leur curiosité & leur indiscrétion ré-
pandirent toutes sortes de maux, une
corruption générale sur la terre, & il
fallut, pour ainsi dire, que Dieu la net-
toyât par les eaux du Déluge. Les se-
 cousses

Poëtes ont dit si agréablement de l'Isle Atlantide, des Isles Fortunées, du Jardin des Hespérides, des Champs Elisées. Ils ajoutent que malgré l'Hiver formidable qui désole les plages du Septentrion, son séjour est encore préférable à celui de ces terres heureuses qu'embellit un Printems continuel, où la Nature paroît si vive & si animée.

Ces conjectures auroient toujours passé pour des jeux d'imagination, sans la peine qu'a pris un célebre Anglois de leur donner un air philosophique. Cet Anglois est Thomas Burnet, qui a eu si long-tems la direction de la Chartreuse de Londres, & dont tous les Ouvrages offrent quelque chose d'original. « Avant le Déluge, dit-il dans le plus « important, la terre étoit d'une égalité « parfaite, sans mers, sans montagnes, « sans isles, sans précipices. L'Eclipti- « que se rencontroit dans le plan de l'E- « quateur, & l'axe de la Terre étoit pa-

V. ejus Telluris Theor. sacram l. 1 & 2.

:remieres ne sont point difficiles
ıbler, & elles en persuadent da-
:. En effet, peut-on considérer
s yeux de Physicien la surface de
, la croute épaisse qui l'envelop-
ıs être surpris du spectacle qu'el-
ente, sans reconnoître les blessu-
ombrables qu'elle a reçues? Nous
chons, pour ainsi dire, nous ne
;, nous ne nous agitons que sur
ıes. Ici s'élevent des montagnes
s, arrangées sans ordre & sans
:rie, qui traversent des Royau-
iers, & y causent des vents cons-
réguliers; les unes toutes cou-
le neiges & perdant leurs têtes
s nues, les autres vomissant des
de flâmes, & inondant les cam-
ɾoisines de cendres sulphureuses.
ıissent des rochers escarpés & en-
s uns sur les autres, la plupart
à angles droits; des pierres &
ıcs d'arbres élevés dans des en-
ınaccessibles; des lacs ou des
ıaux rassemblés au sommet des
.tes montagnes, & qui ont leurs
particuliers. Plus loin on voit
:ipices, des ouvertures à tra-
ıuelles la mer s'est répandue avec
e; des crevasses qui exhalent
ırs mortelles; des cavernes qui
:nt à des mines profondes, &
C 2 que

couffes terribles & réitérées qu'elle fouffrit alors, firent changer fon centre de gravité. Un des hémifpheres fe trouva fpécifiquement plus compacte & plus pefant que l'autre, un des Pôles s'abbaiffa. L'Ecliptique fortit du plan de l'Equateur, & s'en éloigna de 23 degrés 30 minutes. De-là l'inégalité des jours & des nuits, le changement & la viciffitude des faifons, un défordre général qui s'empara de la Nature, & pour tout dire, une nouvelle Terre. Comme fes parties intérieures furent bouleverfées jufqu'à un certain point, elles fe mélerent réciproquement, ne garderent plus dans leur arrangement les loix de la pefanteur, & s'impregnerent de qualités étrangeres. Auffi ne voit-on plus rien de pur ni de fimple dans l'Univers: tout ce qui s'y préfente à nos yeux eft altéré & défiguré, a perdu fon premier goût & fa premiere beauté : la vie de l'homme s'eft rétrécie, & le peu de jours qui lui font accordés, il les paffe encore dans les douleurs & dans l'amertume.

Ce fyftême de Thomas Burnet qu'ont adopté d'excellens Philofophes, du moins jufqu'à une certaine mefure, fe démontre de deux manieres, ou par des preuves phyfiques, ou par des preuves tirées de l'Hiftoire ancienne.

Les

: semblable à celui des bords
r. Ici on découvre des corps
mais assez bien conservés, &
dans d'autres corps qui ont
la consistance & de la dureté:
rencontre que des matieres
les moules ayant été détruits
yés par le tems, & ce sont les
urées, comme les cornes d'Am-
ielemnite, l'Entrochus, l'Af-
ıs loin on remarque avec plai-
ıpreintes & des délinéations
ıs, d'insectes, de plantes, de
oiseaux tracées légérement sur
s: & ce qu'il y a de plus sur-
c'est que ces empreintes &
ations se trouvent ou dans des
très-distantes de la mer, ou
lieux qui ne produisent plus
mes oiseaux, ni les mêmes
ni les mêmes insectes; leur
est aujourd'hui très-reculée.
ı, à quelque profondeur qu'on
ici fouillé la terre, on n'y a
ıe des débris, que des corps
: pêle-mêle, que différens lits
es incorporées les unes dans
, la plupart de ces lits rom-
placés, presque tous faisant
:s inégaux avec l'Horison.
aces plus visibles, quels té-
s plus authentiques, peut-

V. les Mém. de l'Acad. Roy. des Sciences, an. 1706. 1708. 1710. 1715. 1718. 1720. 1721.

que jamais n'éclaire le soleil ; des vestiges encore récens de montagnes qui se sont écroulées, & dont la chute a causé des désordres infinis.

Que dirai-je de plus ? D'un côté, ce sont de vastes mers dont en plusieurs lieux on ne peut sonder la profondeur, où l'on trouve des Isles semées confusément & de figure irreguliere, les unes fertiles & habitées, les autres d'un accès très-rude & propres seulement à servir de retraite aux animaux les plus féroces ; les unes connues de tems immémorial, d'autres détruites & absolument [illegible], d'autres formées à leur place ; où l'on rencontre des bancs de sable, des îles de rochers à fleur d'eau, des écueils qui ne paroissent jamais, où les côtes courent sans ordre, s'avancent dans un lieu, se rétrécissent dans un autre, sont tantôt saines & tantôt dangereuses, servent tantôt d'abri, & tantôt

te, convenoient unanimement que notre Globe avoit beaucoup souffert depuis son origine, & que ses parties s'étoient détachées les unes des autres, & en quelque maniere déboitées. Sur cela, ils rapportoient plusieurs traits & plusieurs exemples, qui marquoient en détail les changemens les plus considérables.

Lorsque les Grecs commencerent à étudier la Physique & l'Astronomie, ils établirent deux principes qu'ils avoient reçus par tradition des Phéniciens & des Chaldéens. Le premier étoit, que peu après la formation de la terre un de ses Pôles s'éleva, & l'autre s'abbaissa d'une maniere prodigieuse: ce qui enhardit les hommes à se disperser & à se choisir de nouvelles demeures. Le second, que les parties les plus voisines du Pôle septentrional furent cultivées & habitées avant toutes les autres: d'où les Scythes prenoient occasion de vanter leur antiquité, & de se préférer hautement aux Egyptiens. On sçait quelles étoient là-dessus leurs disputes, & à combien d'excès les porta l'envie ridicule de se faire passer pour le premier Peuple du monde. Sans doute qu'Homere voulut bien avoir égard à ces disputes si fameuses de son tems, lorsqu'il plaça les Champs Elysées à une des extrémités de la terre.

Odyss. l. 5.

Pour ce qui regarde les Docteurs de

la primitive Eglise, ils distinguoient le monde en trois états; l'ancien, le présent, le futur : dont chacun, à leur avis, offroit un caractere particulier. L'ancien étoit celui qui avoit précédé le Déluge, & où tout paroissoit d'un arrangement, d'une symmétrie admirable. Le présent ne doit passer que pour le squelette de l'ancien, & encore pour un squelette tout défiguré. Le futur enfin sera le monde purifié par le feu, & qui pour ainsi dire, renaîtra de ses propres cendres. Les choses alors reprendront le même éclat & la même parure qu'elles avoient avant le Déluge, elles ne pourront plus ni s'altérer ni se corrompre, elles ne seront sujettes à aucun dépérissement. Cet échantillon suffit pour développer la pensée de ceux d'entre les Peres de l'Eglise, qui ont cru que le Paradis Terrestre étoit placé dans un autre monde, tout différent de celui-ci. *Quelques efforts qu'on fasse*, ajoûtoient-ils, *on n'en retrouvera jamais aucune trace, on ne pourra jamais désigner quelle étoit sa véritable situation.*

V. le Pere Calmet, Differt. sur la fin du monde.

V.

Des Ethiopiens.

Je passe maintenant aux Ethiopiens qu'on regardoit comme une espece d'hommes à part, tant ils vivoient long-tems

ce, convenoient unanimement que notre Globe avoit beaucoup souffert depuis son origine, & que ses parties s'étoient détachées les unes des autres, & en quelque maniere déboitées. Sur cela, ils rapportoient plusieurs traits & plusieurs exemples, qui marquoient en détail les changemens les plus considérables.

Lorsque les Grecs commencerent à étudier la Physique & l'Astronomie, ils établirent deux principes qu'ils avoient reçus par tradition des Phéniciens & des Chaldéens. Le premier étoit, que peu après la formation de la terre un de ses Pôles s'éleva, & l'autre s'abbaissa d'une maniere prodigieuse: ce qui enhardit les hommes à se disperser & à se choisir de nouvelles demeures. Le second, que les parties les plus voisines du Pôle septentrional furent cultivées & habitées avant toutes les autres: d'où les Scythes prenoient occasion de vanter leur antiquité, & de se préférer hautement aux Egyptiens. On sçait quelles étoient là-dessus leurs disputes, & à combien d'excès les porta l'envie ridicule de se faire passer pour le premier Peuple du monde. Sans doute qu'Homere voulut bien avoir égard à ces disputes si fameuses de son tems, lorsqu'il plaça les Champs Elysées à une des extrémités de la terre.

Odyss. l. 5

Pour ce qui regarde les Docteurs de

la primitive Eglise, ils distinguoient le monde en trois états ; l'ancien, le présent, le futur : dont chacun, à leur avis, offroit un caractere particulier. L'ancien étoit celui qui avoit précédé le Déluge, & où tout paroissoit d'un arrangement, d'une symmétrie admirable. Le présent ne doit passer que pour le squelette de l'ancien, & encore pour un squelette tout défiguré. Le futur enfin sera le monde purifié par le feu, & qui pour ainsi dire, renaîtra de ses propres cendres. Les choses alors reprendront le même éclat & la même parure qu'elles avoient avant le Déluge, elles ne pourront plus ni s'altérer ni se corrompre, elles ne seront sujettes à aucun dépérissement. Cet échantillon suffit pour développer la pensée de ceux d'entre les Peres de l'Eglise, qui ont cru que le Paradis Terrestre étoit placé dans un autre monde, tout différent de celui-ci. *Quelques efforts qu'on fasse*, ajoûtoient-ils, *on n'en retrouvera jamais aucune trace, on ne pourra jamais désigner quelle étoit sa véritable situation.*

V. le Pere Calmet, Differt. sur la fin du monde.

V.

DesEthiopiens.

Je passe maintenant aux Ethiopiens qu'on regardoit comme une espece d'hommes à part, tant ils vivoient longtems ;

tems : ce qu'ils attribuoient eux-mêmes, dit Hérodote, à l'eau de certaines fontaines où ils avoient coutume de se baigner, & qui faisoit sur eux le même effet que s'ils s'étoient frottés de quelque huile éthérée. On penseroit volontiers qu'en atténuant & brisant les humeurs, en excitant une plus forte transpiration, cette eau spiritueuse servoit à les préserver d'une infinité de maladies, & à les entretenir dans une santé parfaite. Les Philosophes qui fleurissoient parmi les Ethiopiens, se nommoient comme ceux des Indes, Gymnosophistes : & ils vivoient loin du tumulte & de l'embarras des affaires, habitoient les montagnes escarpées, ne voyoient les hommes que pour les instruire de leurs devoirs, fuyoient la voix enchanteresse des plaisirs que les hommes aiment tant, & s'exerçoient de concert à l'étude du Ciel. Lucien assure qu'en combinant les différentes phases de la Lune, ils furent les premiers de tous les Astronomes qui trouverent qu'elle n'est point de son propre fond lumineuse, & qu'elle emprunte son éclat du Soleil, suivant les aspects où elle se trouve à son égard.

Lib. 3.

Philost. l.

In Aristo

VI.

Des Hiéroglyphes.

Mais l'invention la plus considérable qu'on rapporte à ces Gymnosophistes, & dont on leur fait le plus d'honneur, c'est l'écriture Hiéroglyphique. Malgré les sçavantes conjectures de Brian Walton dans ses Prolégomenes sur la Bible, malgré toute l'autorité que peuvent avoir en cette matiere les Docteurs Juifs, je suis persuadé que les Lettres ne furent découvertes qu'après le Déluge : & ce qui est rapporté des Colonnes de Seth, des Livres attribués à Adam & à Hénoch, des Alphabets qu'on a fait courir sous leurs noms, tout cela ne détruit point un sentiment si autorisé.

V. etiam Suid.

Pendant que les hommes vivoient plusieurs siécles, on n'avoit pas besoin de rien conserver par écrit. La mémoire des choses étoit toujours récente, & passoit sans peine d'une génération à l'autre : il ne falloit que se rappeller quatre ou cinq hommes, pour atteindre aux premiers instans de la naissance du monde. Mais la vie commençant à s'abréger, & ses bornes devenant très-étroites, on n'osa plus se fier à sa mémoire : en moins d'un siécle, les choses se perdoient dans l'abî-

me

mens du passé, & s'y seroient tout-à-fait anéanties sans la vivifiante Ecriture. Elle vint donc au secours des hommes, & quoique d'abord elle ne fût ni aussi utile ni aussi parfaite qu'elle l'a été dans la suite, on doit toujours louer ceux qui ont présidé à son berceau.

Cette Ecriture dans son origine consistoit en figures hiéroglyphiques; c'est-à-dire, que pour exprimer ses pensées on peignoit des animaux, des plantes, des pierres précieuses, quelquefois les instrumens & les outils qui servent aux détails des Arts, plus souvent encore diverses parties du corps humain. C'est là sur tout qu'on trouvoit une abondante moisson d'Hiéroglyphes, & par le grand nombre de pieces dont est composée cette machine admirable, & par les attitudes différentes où ces piéces peuvent se trouver les unes envers les autres : ce qui fournissoit des manieres toujours nouvelles de parler aux yeux, & de peindre ses pensées.

Pour montrer, par exemple, que rien n'échappe au Tout-puissant, à celui qui écoute & qui voit tout, on représentoit des yeux & des oreilles sur les murs des Temples, & principalement au frontispice. Pour écarter la foule des importuns de la maison d'un Ministre ou d'un Ambassadeur, on peignoit sur

V. Pier. Valerian. de Hierogl.

la porte un vieillard les yeux baissés ; & un doigt dans la bouche. Pour marquer un homme qui a beaucoup voyagé, & que ses voyages ont rendu plus sçavant & plus vertueux, on représentoit un pêcher chargé de fruits. Le secret de l'Hiéroglyphe est fondé sur le caractere particulier de cet arbre, qui réussit moins dans la Perse qu'on peut regarder comme son pays natal, que dans les autres où il est transplanté.

Au reste, ce n'étoit pas seulement à de pareilles inscriptions que se bornoient les figures hiéroglyphiques : on s'en servoit encore, pour composer des discours suivis & détaillés, pour les mieux graver dans la mémoire. Clément d'Alexandrie en rapporte un, qu'on voyoit au portail d'un des Temples de Diospolis en Egypte. *D'un côté*, dit-il, *paroissoit un enfant symbole de la naissance, un vieillard symbole de la mort, un vautour, symbole de la Divinité, un poisson symbole de la haine : & de l'autre côté s'élançoit un affreux crocodile symbole de l'effronterie & de l'impudence ; parce que cet animal étant amphibie, vit également sur terre & dans l'eau.* Qu'on rapproche maintenant toutes ces figures l'une de l'autre, on verra qu'elles signifient : „O vous, qui naissez & qui mourrez, „songez

Strom. l. 5.

Songez que Dieu hait ceux dont le front large ne rougit jamais.

Les caracteres qu'on employe aujourd'hui à la Chine, ont assez de rapport avec cette ancienne Ecriture. Car au lieu que les Hébreux, & ensuite les Grecs & les Latins, exprimoient un nombre infini de mots avec vingt-deux ou trente figures au plus, les Chinois, par une espece de profusion, ont multiplié ces figures jusqu'à 80000; de maniere que la vie de l'homme suffit à peine pour les connoître toutes. Chaque mot a son caractere symbolique. Ainsi il y a autant de lettres que de mots: & comme le son en est ordinairement le même, quoique la forme & la signification soient tout-à-fait différentes, il arrive de là qu'on ne peut ni écrire ce qu'un autre prononce, ni entendre un livre dont on ne fait pas la lecture soi-même.

A l'égard des figures qu'employent les Mexicains, elles ne doivent être comptées ni parmi les caracteres hiéroglyphiques, ni parmi les lettres alphabétiques. La raison en est, comme l'observe judicieusement Walton, que ces figures, quoique tracées de différentes manieres ne renferment aucune signification cachée & énigmatique, ne supposent aucuns sons articulés. Tout leur usage

usage est de mettre sous les yeux, à la maniere de la Peinture, la suite des faits comme ils se sont passés. Ainsi les Mexicains représentoient un homme vêtu de rouge, les cheveux épars, la barbe hérissée, un couteau à la main, pour se ressouvenir de l'arrivée des cruels Européens dans leur pays. On dit même que de tems immémorial ils avoient eu des especes de pressentimens de cette arrivée; qui devoit être tout ensemble & si funeste pour eux, & si deshonorante pour le nom Chrétien.

Alex. ab Alex. Genial. Dier. l. 2.

Voss. de arte Grammat. l. 1.

R. Volater. de Litteris.

In Phædro.

Aux Hiéroglyphes succéderent les Lettres, qui par leur nombre, par leur valeur, par leur force, par leurs diverses combinaisons, servent à découvrir le fond inépuisable & toujours nouveau de nos pensées. Plusieurs Peuples s'approprioient la découverte de ces Lettres, tant elle paroissoit capable de les annoblir, & de leur procurer une réputation immortelle. *En effet*, dit Platon, *celui qui les a inventées, étoit un Dieu, ou un homme divinement inspiré. Tel fut parmi les Egyptiens Theuth. Quoiqu'on lui doive beaucoup de connoissances, toutes utiles au bonheur & à l'accroissement de la Société, on ne lui doit rien de si estimable que l'usage des Lettres qu'il répandit par le moyen de Thamus.* C'est sans doute celui qu'on nomma

ma dans la suite le jeune Mercure, & qu'on croit avoir été neveu de Theuth. Malgré ce passage de Platon, il ne paroît pas facile de déterminer, & qui a été l'Inventeur des Lettres, & où a pris naissance cet art ingénieux, qui fait que les siécles les plus obscurs perdent pour nous leur antiquité, & que les Pays les plus reculés oublient leur éloignement.

Luc. Pharf. l.

Tout ce qu'on sçait de plus certain sur cette matiere, c'est que Cadmus communiqua aux Grecs l'usage des Lettres, qui furent depuis appellées Ioniques, & qu'Herodote nomme Cadméennes ou Phéniciennes. Or Cadmus étoit Egyptien, & de la fameuse ville de Thébes : & comme l'a prouvé le docte Chevalier Jean Marsham, il passa en Grece un peu avant que les Juifs, à force de prodiges & de miracles, abandonnerent l'Egypte. De-là peut-on conclure que les caracteres Samaritains, ou les Lettres dont se servoit Moïse, étoient les mêmes au fond que les Lettres que Cadmus fit connoître aux Phéniciens, & ensuite aux Grecs. Ces anciens caracteres sont très-différens des caracteres Hébreux dont les Juifs se servent aujourd'hui, & dont il y a apparence qu'Esdras, ou ceux qui ont fait le Recueil des Ecritures sous ses ordres, n'introduisirent l'usage qu'après la Cap-

In Canon Chron. Hebraïc. Ægypt. Græco.

tivité

tivité de Babylone. Ainſi les premiers caracteres qu'employerent les Juifs, venoient originairement d'Egypte, & ſervent encore aux Samaritains de la Paleſtine: & ceux qu'on appelle de nos jours Lettres Hébraïques, viennent des Aſſyriens ou Chaldéens. Ces conjectures ſont avouées du plus grand nombre

I. 7. des Sçavans, même des Juifs. A l'égard de Pline, il aſſuroit ſans aucun ménagement, que l'Ecriture a toujours été connue parmi les hommes, & il fondoit cette éternité ſur celle du monde: penſée qui lui étoit particuliere & qu'il concilioit, je ne ſçai comment, avec la Phyſique & l'Hiſtoire Naturelle. Ne devoit-il point en avoir appris que l'origine du monde n'eſt pas fort ancienne?

L'uſage des lettres apportoit trop de facilités dans le commerce que les hommes ont les uns avec les autres, pour ne point détruire celui des Hiéroglyphes, qui n'eut plus de cours que parmi les Prophetes & les Prêtres d'Egypte. Ils s'en ſervoient particulierement pour envelopper les myſteres de leur Philoſophie & de leur Théologie, pour les dérober aux yeux du Peuple. Ce deſſein a parfaitement réuſſi; car quoique le nombre des Hiéroglyphes que le tems a épargnés, ſoit très-conſidérable, on

on n'y peut aujourd'hui rien entendre ni rien démêler : ce ſont des énigmes inacceſſibles à toutes les recherches des Curieux. Le Pere Kircher Jéſuite, qui a voulu s'eſſayer ſur cette matiere, y a toujours échoué. Malgré ſa pénétration naturelle, & ſon habileté à déchiffrer les monumens antiques, il n'a pû ſeulement rien avancer de probable.

V. ejus Oedip. Ægyptiac. Obeliſc. Pamphylium.

VII.

Explication de Fable d'Atlas.

Outre les Gymnoſophiſtes, l'Afrique avoit encore des Philoſophes dans la Libye qui reconnoiſſoient Atlas, un des premiers Rois du monde, pour leur Chef & leur Inſtituteur. Cet Atlas étoit fort appliqué à l'Aſtronomie. Quand il pouvoit ſe ſouſtraire à ſa Cour avec bienſéance, il ſe retiroit ſur une haute montagne pour obſerver le Ciel avec moins de diſtraction, & il y employoit ces heures tranquilles, ces nuits éclairées par une lumiere ſombre & douce, que les Aſtronomes préferent aux plus beaux jours.

Aug. l. 8 de Civit Dei.

A cauſe de cette étude, & ſuivant le génie de la Fable, les Poëtes feignirent qu'il portoit le Ciel ſur ſes épaules : fardeau dont il ſe déchargea une fois en faveur d'Hercule, qui étoit auſſi Aſtronome, Philoſophe & Médecin. Il ne falloit

falloit pas de moindres qualités, dit agréablement Grotius, pour remplacer Atlas. Cette triple connoissance que possédoit Hercule, fit aussi dire aux Poëtes qu'il avoit arraché des sombres cavernes de l'Achéron le chien Cerbere, ce monstre aux trois têtes qui marquoient les trois Regnes où s'exécute tout le jeu de la Nature, le végétal, le minéral & l'animal. Tant il est vrai que les Fables dépouillées de leur écorce, offrent presque toujours quelque vérité historique : *Vera sunt quæ loquuntur Poetæ, sed obtentu aliquo specieque velata.*

Lact. l. 1.

VIII.

Du cas que les Anciens ont fait de la Musique.

Æneïd. l. 1.

Virgile en parlant du repas que la tendre & malheureuse Didon donna à Enée après son naufrage, remarque qu'il y eut de la Musique, & qu'elle roula sur la Philosophie d'Atlas, sur les Eclipses de Soleil & de Lune qu'il avoit prédites. A juger des choses anciennes selon nos mœurs & nos coutumes, nous serions très-surpris qu'on osât chanter aujourd'hui des Traités de Physique & d'Astronomie à table : ils y paroîtroient déplacés & infiniment ennuyeux. Mais tel étoit l'usage des Anciens. Ils ne regardoient point la Musique comme un simple

[illegible] délassement d'esprit, qui sert [illegible] à orner les Théâtres & à jetter un [nou]vel agrément dans les Spectacles, [tan]tôt à flatter les oreilles des gens po[lis], & à leur rendre le plaisir plus vif & [plus] piquant : ils la regardoient, ce qui [mé]rite une attention singuliere, comme [un] remede presque universel, capable [de] guérir la plupart des maux du corps [&] ceux de l'esprit. Ils tiroient de la Musique un secours infaillible & sans cesse présent, pour élever dans l'ame de nobles accords, pour fortifier le courage & la vertu, pour gouverner & conduire les passions à leur gré, pour les exciter & les appaiser au besoin. Agamemnon, par exemple, s'en allant à la Guerre de Troye, laissa un Musicien auprès de sa femme, à dessein de la préserver d'un déréglement honteux, & que la honte ne punit pas encore assez ; & ce ne fut qu'en tuant ce Musicien, qu'Egysthe acheva de séduire la déplorable Clytemnestre. Dans l'école de Pythagore tous les Exercices Philosophiques étoient précédés d'une symphonie agréable & touchante, qui dénouoit l'ame en quelque maniere, & la rendoit plus attentive à la vérité. Après le travail du jour, & lorsque la nuit invitoit au repos, tous les Pythagoriciens se retrouvoient ensemble, & appelloient le sommeil

Sext. pir. ad Mathe Plut. tract. Music. Macro in Son Scip. Qui Inst. l. & 9.

Jambl. 10.

fommeil par une nouvelle fymphonie. Alexandre le Grand étoit toujours accompagné d'un homme fidele, qui par les fons d'une Mufique forte & guerriere, le difpofoit infenfiblement au combat, & perfectionnoit en lui cette ame intrépide, qui le rendoit fi fupérieur dans toutes les occafions périlleufes. Croiroit-on que par cette efpece de méchanique, il préludât à une victoire affurée?

Au refte, ce n'eft pas feulement dans les Livres des Payens, mais encore en divers endroits de l'Ecriture Sainte, qu'on apperçoit des traits fuprenans de la Mufique des Anciens. Les Prophetes ne pouvoient annoncer l'avenir qu'au fon des inftrumens. A mefure que leur douce harmonie les pénétroit, ils fe trouvoient comme tranfportés d'une fureur furnaturelle, ils chantoient, ils levoient leurs bras au Ciel, ils paroiffoient tout hors d'eux-mêmes: l'Efprit de Dieu fe faifoit entendre par leur bouche. Il arrivoit même quelquefois que des Etrangers fe rencontrant au milieu de ces Prophetes, qui avoient leurs inftrumens de Mufique, & qui dévoiloient en danfant l'avenir, ne fe reconnoiffoient plus eux-mêmes, fe fentoient tout à coup une force, une fublimité de penfées, qui ne pouvoit venir

venir de leur propre fonds. C'eſt ce que Saül éprouva lui-même, c'eſt ce qu'éprouverent une autre fois des Soldats, qu'il avoit envoyés pour ſe ſaiſir de David, qui s'étoit retiré auprès de Samuel à Najoth de Ramatha. Tout le monde ſçait que ce Roi Prophete tiroit de ſa Harpe des accords ſi puiſſans, qu'ils adouciſſoient peu à peu, qu'ils calmoient la noire mélancholie dont Saül étoit pénétré. Effet ſans doute remarquable, & qui fait voir que des ſons appropriés pourroient être utiles en beaucoup de maladies où l'eſprit & le corps ſouffrent également, & l'un à raiſon de l'autre.

On dira peut-être ici que les Anciens ont ſurfait le mérite de leur Muſique, & qu'elle étoit encore trop ſimple, trop peu avancée, pour produire d'auſſi grands effets qu'ils le rapportent. A ces réflexions que Mr. Perrault a ſurtout fait valoir dans ſes Eſſais de Phiſique, j'oppoſerai deux réponſes.

La premiere, c'eſt que nous n'avons aucun principe fixe & invariable, pour décider en quoi conſiſte la véritable perfection de la Muſique. Si la plus eſtimable eſt celle qui ne ſe contente point d'être un amuſement paſſager, mais qui s'éleve à la gloire d'allumer les paſſions & de maîtriſer les hommes;

les

Orientaux que nous dédaignons, ont
[illegible]ore aujourd'hui de ce côté-là les plus
[illegible]ds avantages.

[illegible]a seconde, c'est que comme il ne
[illegible]s est venu aucun morceau original
[illegible]a Musique des Anciens, la raison
[illegible]t, ce me semble, que nous nous en
[illegible]portions à ceux qui pouvoient en dé-
[illegible]er l'artifice, qui en ressentoient tout
[illegible]athétique. Nos grands Maîtres ont
sans doute poussé la Peinture très-loin :
cependant il ne paroît pas qu'aucun de
[illegible]s tableaux ait produit les mêmes ef-
[illegible] que produisoient certaines compo-
[illegible]s dont il est parlé dans l'Antiquité,
& qui faisoient sortir toute l'ame hors de
son assiette. En général nous n'avons
cherché dans la culture des Arts que
l'agréable, que le frappant : les Anciens
y cherchoient quelque chose de plus,
l'utile. Ils aimoient mieux être remués
par des beautés fortes & qui résultent
du tout ensemble, que d'être amusés par
les beautés de détail.

IX.

Des Celtes

Il me reste encore à parler des Celtes, dont la réputation doit plus nous
intéresser que celle d'aucun autre Peuple. Parmi cette Nation également généreuse dans la guerre & dans la paix,

quatre

... sortes de personnes avoient un ...d crédit, les Bardes, les Sarroni-..., les Vates & les Druïdes. Les pre-...rs, au rapport de Strabon, célé-...nt en Vers les actions immortelles ...Grands Hommes, & les chantoient ...lquefois sur des Instrumens de Musi-...: Les Sarronides instruisoient la Jeu-...sse, & la portoient à la vertu. Les ...tes ou les Eubages avoient le soin des ...crifices, & s'appliquoient à la contem-...tion des choses de la Nature. Les ...ruïdes enfin outre cette étude labo-...euse, traitoient de la Morale, & l'en-...seignoient aux autres par devoir & par ...clination. Ces Druïdes étoient pro-...rement les Philosophes, & presque les ...aîtres des Celtes. La vie obscure & ...chée qu'ils menoient entr'eux, ordi-...nairement dans de vastes forêts, fut ...dmirée par Cesar, qui sembloit en cet-...e occasion sortir de son caractere, lui ...ui ne sçavoit admirer que les vertus ...d'éclat & de parade. Tous les Temples ...des Druïdes étoient bâtis dans les en-...foncemens les plus sombres de ces fo-...rêts, où les Peuples s'imaginoient quel-...que chose de terrible, & où, frappés ...d'une sainte horreur, ils appelloient ...Dieu ce qu'ils ne voyoient point, ce ...qu'ils ne pouvoient voir.

Strab. l. 4.
Pomp. Mela l. 3.
Ant. Marcel. l. 15.
Cic. de Divin. l. 1.
De bell. Gal. l. 6.
Mezerai, Hist. de France avant Clovis.

Malgré le goût qui les tenoit assujet-

tis

tis à leurs retraites, les Druïdes en ſortoient tous les ans pour conférer enſemble & ſe communiquer leurs penſées : & alors ils exerçoient une ſorte de juriſdiction d'autant plus redoutable, qu'elle étoit autoriſée du ſceau de la Religion.

Paſquier Rech. de la France, l. 1.

Le tems qui détruit toutes choſes, nous a ravi preſque tous les monumens élevés par les Celtes. Ce que nous connoiſſons de leur doctrine, c'eſt que premierement ils adoroient Jupiter comme le Souverain des Dieux, ſous le nom de *Tharamis*; Apollon comme le Médecin univerſel ſous le nom de *Belenus*; Mars comme l'Arbitre de la guerre ſous le nom de *Heus* ou *Heſus*; Mercure comme l'inventeur des Arts ſous le nom de *Theutates*; la Terre comme la Nourrice commune des hommes ſous le nom d'*Iſis* ou de *Herta*.

En ſecond lieu ils croyoient une eſpece de Palingénéſie : ils diſoient qu'après un certain nombre de révolutions l'Univers ſeroit diſſous par l'eau & par le feu, & qu'il renaîtroit de ſes cendres; que rien ne meurt, rien ne ſe détruit; mais que ce qui paroît mort & détruit en un endroit, ſe ranime & ſe raſſemble en un autre; que le trépas n'eſt qu'une eſpece de repos, après lequel la vie interrompue & non ceſſée tout-à-fait,

recommence ſous une nouvelle ...e ; que par conſéquent la mort ... point à craindre, puiſqu'elle ſert ... paſſage d'une vie à l'autre, & qu'on ... doit point regretter ce qu'on ne ... point perdre. Il y a apparence que ... cette Doctrine eſt venue de ce ... les hommes n'ont oſé regarder fixe-... ce trajet inſenſible qui mene de ... vie à la mort, de ce qui exiſte à ... qui paroît anéanti. C'eſt pourquoi ... ont fait paſſer les mêmes corps par ... formes ſucceſſives, & ils ont ... tâché d'adoucir la choſe du mon-de qui effrayoit le plus leur amour pro-...re.

Quelques-uns veulent que Pythagore ... inſpiré aux Gaulois le premier goût ... la Philoſophie ; mais tout s'oppoſe, ...t répugne à ce ſentiment. Il y a ... de raiſon de croire que les Celtes ... emprunté beaucoup de Dogmes des Orientaux, témoin le nom de Mithra ...'ils donnoient comme eux à Apollon ... au Soleil, & qu'ils y en ont ajouté ...aucoup d'autres, tant ſur la théorie ... le mouvement des Aſtres, que ſur ... connoiſſance des diverſes parties qui ...ment l'Univers : ce qui ſe prouve ai-...ment par beaucoup de repréſentations ...ymboliques & de Cé émonies Myſté-...uſes, qui leur ét ient communes.

D'ailleurs, Pline nous assure qu'on donnoit aux Druïdes le nom de Mages, nom particulierement affecté aux Sçavans d'Asie, aux Disciples de Zoroastre, & qui marque leur liaison intime avec les Celtes. Si l'on ajoute à cela ce que rapporte l'Orateur Romain, on verra que les Druïdes ont en partie inventé la Philosophie Mythologique, & qu'ils sont par conséquent les précurseurs de tout ce qu'il y a eu de Philosophes parmi les Grecs. Car c'est à la Mythologie que ces derniers sont redevables de la plus grande partie de leurs connoissances, ou du moins de ce qui a rendu leurs connoissances si brillantes.

L. 15. V. Porph. de abst. l. 4. Dion. Chrysost. in Boryst. Apul. in apol. Cic. l. 1. de Nat. Deor.

Quoiqu'il en soit, on n'a rien de positif ni de certain sur l'origine & l'antiquité des Druïdes. On sçait seulement qu'ils conserverent leur réputation, tant que les Celtes conserverent eux mêmes leurs Privileges, & cette précieuse liberté qui faisoit la force de leurs Etats. Mais les Gaules ayant été subjuguées par les Romains, qui vouloient tout envahir, & qui opprimoient au lieu de vaincre, les Druïdes perdirent insensiblement & leur crédit, & le loisir d'étudier. Ils furent enfin tous abbattus sous les Regnes de Tibere & de Claude. Il y eut même un Decret du Sénat,

Tacit. Annal. 2. Suet. in Claud.

nat, qui ordonnoit leur entiere abolition : sans doute, parce quils ne cessoient de conspirer contre les nouveaux Tyrans, d'exciter les Peuples à rentrer dans leurs Privileges injustement perdus, & à se choisir des Rois de leur Nation. Car il devoit être bien dur à des hommes si courageux, de plier sous des Maîtres Etrangers, & encore sous des Maîtres perdus de débauches. Car, comme le remarque Trebellius Pollion, telle étoit l'humeur des Celtes & des Germains, qu'ils ne pouvoient obéir à des Princes dissolus, & qui dégénéroient de l'austere probité de la Nation.

On doit rapporter à cet article tous les Philosophes qui ont anciennement fleuri en Europe, soit dans les Isles Britanniques, soit parmi les Germains & les Iberes, soit dans la vaste Italie. Il y a grande apparence, dit Thomas Burnet dans ses Origines Philosophiques, que les Germains & les Bretons Insulaires ont eu des Eubages & des Druïdes, moins sçavans peut-être & moins respectés que ceux des Gaulois; mais au fond remplis de la même Doctrine, & se servant des mêmes preuves pour la faire connoître. En effet, les Celtes avoient poussé leurs Conquêtes fort loin, & il paroît par un grand nombre d'Auteurs que cite Philippe Cluvier dans sa Ger-

In Archœo. Philosoph. c 2.

V. etiam Guill. Cambdenum.

manie Antique, qu'on a long-tems appellé de leur nom la plupart des Peuples de l'Europe. Le même amour de la gloire, qui engageoit les Celtes à se répandre dans les Pays Etrangers, les engageoit sans doute à y laisser des semences de leur Philosophie & de leur Religion confondues ensemble. Ce ne seroit pas la peine de vaincre, si on ne cherchoit à dominer sur les esprits.

Pour les Iberes ou Espagnols, on ignore s'ils avoient quelque teinture des Sciences, avant que les Romains eussent pénétré dans leur pays, & qu'ils l'eussent réduit en forme de Province, ce qui arriva sous le Regne d'Auguste, Pacificateur du monde. Strabon rapporte, à la vérité, que les Peuples de la Bœtique avoient un recueil d'Histoires & de Loix écrit depuis plus de 6000 ans; mais un pareil récit ne mérite aucune créance, il a paru fabuleux à Mariana même, quoique si promt à relever les moindres avantages de ses Compatriotes. Ces sortes de faits exagérés n'insinuent que trop le Phyrrhonisme. A voir tant d'Histoires ou fausses ou suspectes, que peut-on faire de mieux que de se refuser à celles mêmes qui paroissent offrir le plus de vraisemblance?

L. 3.

De rebus Hisp. l. 1.

Les Italiens mettoient au rang de leurs Sages & de leurs Philosophes, les Augures,

tés, ou les Devins de l'Hétrurie. Rien n'étoit plus concerté ni plus capable d'éblouir, que le détail immense de leurs moralités, de leurs cérémonies, de leurs pratiques secrettes. La superstition y paroissoit dans tout son jour, elle qui s'étayant de la Religion, nuit encore plus à la Religion que l'incrédulité même.

Cic. de Orat. l. 3.

Idem contra Catil.

Ces Devins d'Hétrurie étoient consultés par les Peuples dans toutes les disgraces publiques, dans ces occasions où la prudence humaine n'ose plus se fier à elle-même, & recherche un secours surnaturel pour rallumer les courages attiédis. On ne sçauroit croire quel respect on avoit à Rome pour ces Devins, quel cas on faisoit de leurs décisions: & ce ne fut pas seulement lorsqu'elle étoit livrée à toute sorte de mensonges & d'idolâtries; mais encore long-tems après que le Christianisme l'eut rendu plus circonspecte & plus délicate à se laisser séduire. A peine fut-elle menacée d'un siége par Alaric Roi des Goths, qu'on appella, selon l'ancienne coutume, des Devins Toscans; mais tout leur Art se trouva infructueux, ils ne purent empêcher le pillage d'une Ville arrivé au moment fatal de sa ruine.

V. Paul. Oros. l. 7. & Comitem Zozimum. l. 5.

Quoique la Physique fût l'objet des recherches de ces Devins, la partie cependant qu'ils en affectionnoient le plus,

Sen. Natur. Quæst. l. 5.

V. etiam Arnob. l. 5. est celle qui regarde les Météores, sur tout les éclairs & les tonnerres, & qui leur servoit à prédire l'avenir. La maladie la plus ancienne, la plus invétérée, la plus incurable du Genre-Humain, c'est l'envie de connoître ce qui doit arriver. Ni le voile obscur qui nous cache notre destinée, ni l'expérience journaliere, ni une infinité de tentatives malheureuses, n'ont encore pû guérir les hommes. Hé ! se corrigent-ils jamais, se dépréviennent-ils d'une erreur agréablement reçûe ? Nous sommes presque aussi crédules que nos Ancêtres; nous prêtons comme eux l'oreille à la fraude & à l'imposture : ce qui a trompé cent fois, n'a point perdu pour cela le droit funeste de tromper encore.

Cic. de Divinat. l. 2.

Cette Divination par les éclairs & les tonnerres passa des Toscans aux Romains, sans rien perdre de ce qu'elle avoit de frivole. Séneque nous apprend que deux Auteurs graves & qui avoient passé par les Magistratures, écrivirent à Rome sur cette matiere : il semble même que l'un d'eux l'épuisa entierement. Car il donnoit une liste exacte des différentes especes de tonnerres : il circonstancioit & leurs noms & les pronostics qui s'en pouvoient tirer, le tout avec un air de confiance plus surprenant encore que les choses qu'il rapportoit.

Ubi suprà.

On

On eût dit, tant cette matiere Météorologique lui étoit familiere, qu'il comptoit les tableaux de sa gallerie, ou qu'il faisoit la description des fleurs de son jardin.

CHAPITRE III.

I. *Des Indiens.* II. *Des Séres.* III. *Des étoffes qu'ils faisoient anciennement.* IV. *Des Phéniciens.* V. *Qu'ils ont été les Inventeurs de la Navigation.* VI. *Des Indiens proprement dits.* VII. *Des Perses.* VIII. *De l'adoration des Astres.* IX. *De l'adoration du Feu.* X. *Des Arabes.*

I.

Des Indiens.

NOUS avons jusqu'ici parcouru beaucoup de terres ingrates & stériles, où la Philosophie n'avoit fait que couler légerement. Tâchons un peu de nous dédommager, en parlant des Indiens, & en rapportant avec de justes précautions, ce qui s'est dit autrefois à leur avantage. L'ancienne érudition Orientale est plus estimable qu'on ne se l'imagine d'ordinaire, soit par rapport à un certain fil d'idées, précieux même

lorſque ces idées ſont défectueuſes; ſoit par rapport à l'étude de l'Ecriture Sainte, qu'on ne peut entreprendre ni ſuivre heureuſement, à moins qu'on ne connoiſſe le ſtile des Auteurs Sacrés, les figures & les métaphores dont ils ſe ſervent, les monumens Hiſtoriques & Littéraires des Peuples contemporains, les diverſes correſpondances que les Juifs ont entretenues avec eux. Et qu'on ne croye pas que je cherche ici à exagérer cette Science Orientale : je ne fais que rapporter ſimplement & ſans aucun commentaire, ce qui ſe trouve en deux endroits de l'Ecriture-Sainte. Le premier regarde l'éducation de Moïſe, qui *fut inſtruit dans toute la ſageſſe des Egyptiens, & qui devint puiſſant en œuvres & en paroles*. L'avantage qu'il retira de cette étude préliminaire, dit Philon, ce fut d'être le conducteur du Peuple Hebreu, ou plutôt l'organe de Dieu même qui vouloit bien le conduire. Le ſecond regarde le caractere de Salomon, de ce Roi honnête-homme, dont la ſageſſe avoit quelque choſe de ſi grand & de ſi merveilleux; & cependant pour nous en donner une juſte idée, l'Eſprit Saint ſe contente de la mettre au-deſſus de celle de Orientaux & des Egyptiens. Il me ſemble qu'on ne pouvoit rien avancer de plus honorable, rien de plus fort

In vitâ Moſis l. 1.

en leur faveur. Comparer ainsi des richesses immédiatement reçûes de Dieu, avec des dons naturels & perfectionnés par la seule attention d'esprit, c'est relever ces dons, c'est en faire sentir toute l'excellence.

Je ne répéterai point ici, que sous le nom d'Indiens, je comprends un grand nombre de Peuples. Tels sont les Séres, les Phéniciens, les Indiens proprement dits, les Perses, les Chaldéens, & les Egyptiens. Je parlerai de leur Philosophie & de leurs connoissances naturelles, suivant l'ordre où je viens de les nommer. Cet ordre n'est point arbitraire ni de caprice, comme on pourroit le croire; j'ai tâché de le conformer aux différentes liaisons de pensées & de découvertes que ces Peuples ont eues les uns avec les autres, & qui devoient les unir encore plus que le besoin des choses nécessaires à la vie. Mais je dois avertir que les Langues des Orientaux étant extrêmement chargées de figures, d'hyperboles, & d'autres expressions hardies, que leurs coutumes d'ailleurs n'ayant aucun rapport avec les nôtres, la raison demande qu'on n'interprête point à la rigueur plusieurs choses qui leur sont échappées, & qui semblent choquer les attributs & les perfections de Dieu. Chaque Peuple a ses manieres

de parler, & elles décident du tour qu'il donne à ses idées, des nuances plus ou moins fortes, plus ou moins délicates, dont il les accompagne.

II.

Des Séres.

Plin. l. 6.

Sen. de Benefic. l. 7.

Les Séres, (on doit comprendre sous ce nom, tant les Chinois que la plus grande partie des Tartares Orientaux) étoient anciennement très-peu connus. Soit orgueil, soit crainte de se commettre, ils ne voyageoient point, ils ne recevoient chez eux aucun Etranger: tout leur commerce, ils le faisoient par signes & sans presque parler. Jaloux de ces manieres reservées & circonspectes, les autres Peuples les accusoient publiquement d'Athéisme. Le prétexte de cette accusation toûjours ouverte à qui veut nuire, c'est que les Séres n'avoient ni Temples ni Sacrifices, qu'ils étoient les moins crédules & les moins superstitieux de tous les habitans de l'Asie. Il y a apparence, suivant la réfléxion de Saint Justin Martir, qu'on appelloit de la même maniere les premiers Chrétiens Athées, parce qu'ils se moquoient & des Oracles, & des Augures, & des Idoles. Ils disoient que le Temple intérieur est le seul où se plaise le Très-Haut, & l'amour son véritable culte.

De-

Depuis un siécle & demi, les Séres sont mieux connus, & on doit cette connoissance à deux motifs bien différens, au zele de l'Apostolat d'un côté ; & de l'autre, à l'avidité insatiable des Négocians Européens. Il n'y a point de difficultés, point d'obstacles que ne surmontent ces deux motifs, l'un si noble, & l'autre si mercenaire.

Nous avons appris par leur moyen, que les Chinois sont partagés depuis long-tems en trois Sectes. La premiere fondée par Li-Lao-Kiun, adore un Dieu Souverain, mais corporel, & ayant à ses gages beaucoup de Divinités subalternes qu'il gouverne impérieusement. La seconde, infectée de pratiques folles & absurdes, met toute sa confiance en une Idole nommée Fo ou Foë. La troisiéme enfin, plus répandue que les deux autres, & même la seule autorisée par les Loix de l'Etat, tient lieu de Politique, de Réligion & surtout de Philosophie. Cette derniere Secte que professent tous les Nobles & tous les Sçavans, ne reconnoît d'autre Divinité que la Matiere, ou plutôt la nature ; & sous ce nom, source de beaucoup d'erreurs & d'équivoques, elle entend je ne sçai quelle Ame invisible du monde, je ne sçai quelle force ou vertu surnaturelle, qui produit, qui ar-

V. les nouveaux Mém. de la Chine, t. 1.

Apol. des Dominic. c. 1.

V. la fameuse Lettre de M. l'Evêque de Conon à M. Charmot du 11 Janvier 1699.

range, qui conserve les parties de l'Univers. Dans le Ciel cette force, cette vertu opere les plus grands Miracles: elle décroît à mesure qu'elle s'en éloigne. De-là vient que plusieurs Chinois adorent effectivement le Ciel matériel; mais c'est une erreur dans laquelle tous les autres ne tombent point. Ils distinguent comme deux volontés ou deux déterminations dans la Nature, dont l'une se propose le bien, & l'autre le mal. Au milieu de ces mouvemens & de ces agitations, il y a une espece d'équilibre qui fait que tout se balance, tout est dans une proportion assez égale. Doit-on croire, ajoutent-ils, qu'un Etre plein de bonté ait créé le monde, & que le pouvant remplir de toute sorte de perfections, il ait précisément fait le contraire?

Comme rien n'est plus vague que le terme de Nature, rien n'est aussi plus obscur ni plus choquant que le détail des principales explications qu'on en a données. Aristote disoit que c'est un principe actif, un Etre œconome qui regle toutes choses avec tant d'art, que les maux ne surpassent point les biens, que les uns se trouvent contrepesés par les autres. Seneque en faisoit une Divinité superbe & pleine de faste, puissante par elle-même, & qui tâche surtout de cacher

L. 2. de Cœlo, & de part. Anim. c. 23.

Quæst. Nat. l. 7.

cacher les secrets, de n'être point démêlée. Pline insinuoit que Dieu, la Nature, le Sort, le Hazard ne sont qu'une même chose, & il s'appuyoit apparemment sur la décision d'Hyppocrate, qui pour sauver ce qu'il y a d'irrégulier & de difforme dans l'Univers, pour expliquer la génération des monstres, assuroit que la Nature est tantôt sçavante & tantôt ignorante, tantôt sage & tantôt indiscrete; qu'elle agit & se gouverne tantôt avec dessein & suivant un plan arrêté, tantôt au hazard & par une nécessité aveugle. Le plus grand nombre des anciens Médecins a suivi à peu près les mêmes idées. Pour les Poëtes, comme Lucrece, Virgile, Ovide, Manilius, ils ne parlent que du pouvoir souverain de la Nature, & ils lui attribuent une infinité d'opérations merveilleuses. On en peut voir le détail dans le Livre de Gunth. Christ. Schelhamerus intitulé, *Naturæ vindicatæ vindicatio*, & dans celui du fameux Robert Boyle, *De ipsâ Naturâ*.

L. 27

Pour moi, je corrigerai ces erreurs frivoles, & je dirai que sous le nom de la Nature on doit comprendre tout ce que Dieu fait à chaque instant, & pour la conservation de l'Univers, & pour le meilleur arrangement des diverses parties de la matiere: tout cela confor-

mément

mément aux Loix générales du mouvement qu'il a une fois établies, & à l'ordre qu'il a imprimé sur la face de son Ouvrage. En effet, comme l'avoue Saint Augustin, dans tout le Physique & le métaphysique la volonté de Dieu est la nature même des choses. Ce qui arrive incessamment, n'arrive qu'en conséquence de cette volonté toute-puissante, & qui ne peut jamais se manquer à elle-même. Les effets les plus ordinaires, les choses les plus miraculeuses, partent également de sa main : & en ce sens on peut dire avec le même Saint Augustin, que tout est naturel; c'est-à-dire, que tout provient de la puissance supérieure & vivifiante de Dieu, & que le surnaturel n'est autre chose que les merveilles qu'il produit de tems en tems contre ce qui nous est connu des Loix de la Nature, & qu'il a jugé à propos de nous découvrir. Ainsi il ne peut y avoir de surnaturel à l'égard de Dieu, puisqu'il est le Créateur & le Conservateur de toutes choses, & que son Empire immuable embrasse le métaphysique, le physique & le moral. Ses doigts se jouent, pour ainsi dire, sur un fond si riche & si immense.

De Civ. Dei l. 21.

Au reste il n'y a point de Sciences ni d'Arts que les Séres ou Chinois n'ayent cultivées, & qu'ils ne cultivent encore, même

Voss. in Libro Variat. Observ.

même de ces Arts destinés au plaisir & de ces Sciences purement curieuses. Ils ont des Livres de Philosophie, de Morale & d'Histoire, qui sont d'une très-grande antiquité. Tels qu'ils les ont reçûs des mains de leurs Ancêtres, tels ils les conservent, sans aucun changement ni aucune altération. Le fol amour de la nouveauté ne les passionne point. Ils ont encore les même mœurs, les mêmes coutumes, les mêmes usages, la même maniere de penser, qu'ils avoient autrefois. Les anciens établissemens qui regardent le bien public, y subsistent toûjours: on les entretient, on les répare, & ce n'est point une raison pour eux de les abandonner, parce qu'ils sont anciens.

Mais ce qui distingue la Chine des autres Pays de l'Europe, c'est que la même langue s'y parle depuis le commencement de la Monarchie, & qu'on n'y a jamais été curieux d'en apprendre d'étrangeres. Cette espece d'immobilité de la langue à mis les Chinois en état de repasser leurs origines, d'entendre leurs plus anciens Auteurs, de perpétuer, pour ainsi dire, leurs pensées & leurs sentimens, de n'en point avoir qui ne fussent à eux: au lieu que les autres Nations en moins de trois siécles ont vû changer tout leur langage, sans pouvoir

y apporter de remede. Il sembloit qu'un nouveau peuple venoit s'établir sur les ruines de celui qui disparoissoit. Ainsi, faute d'entendre le langage de ses Ancêtres, on laissoit périr tous leurs titres & tous leurs monumens : on croyoit inventer bien des choses qui avoient été dites, & on annonçoit au Public des découvertes qui ne l'étoient que de nom. Ce fut peut-être sur un pareil fondement que les Egyptiens reprocherent aux Grecs qu'ils seroient toûjours enfans, & qu'on ne verroit chez eux mûrir aucune Science.

III.

Des étoffes qu'ils faisoient anciennement.

Je remarquerai en passant, que les Sères, dont l'industrie n'avoit point de bornes, réussissoient autrefois à faire des étoffes d'un goût particulier. Ils se servoient pour cela de certains arbres qui croissoient dans leurs forêts, & dont les feuilles étoient hérissées d'un duvet blanc assez semblable à de la laine. Ces feuilles ayant trempé quelque tems dans l'eau, ils les en ôtoient pour les peigner, & il en tiroient un fil souple, & propre à être mis en œuvre par des mains intelligentes. La fabrique de ces étoffes ne subsiste plus : on trouve cependant en Egypte des arbres fort épais, &

& qui portent une espece de laine dont les Arabes font de la toile assez fine. C'est ainsi que la Nature, qui sçait se reproduire de tant de façons différentes, dédommage ces mêmes Arabes du lin & du chanvre qu'elle leur a refusés.

J'ajouterai encore ici, qu'il paroît que les Anciens avoient une double espece de soye, & qu'ils sçavoient également l'employer, soit pour l'ornement des Temples, soit pour les usages domestiques. L'une venoit des vers à soye, dont le travail ingénieux fut d'abord connu des Séres, qui en profitoient sans bruit & sans éclat pour fabriquer des étoffes agréables à la vûe, & qu'ils vendoient dans les commencemens au poids de l'or. Cette heureuse méchanique demeura long-tems parmi eux sous le sceau du secret, & elle ne parvint que de proche en proche aux autres Nations de l'Orient, trop avides de nouvelles parures pour n'avoir point enfin réussi à se l'approprier. L'autre espece étoit produite par des Insectes assez semblables aux Araignées que nous ne connoissons que trop. L'Eté, ces Insectes filoient leur soye à l'ombre de quelques grands arbres; & l'Hyver, dit Pausanias, on les renferme dans de petites cellules, & on les y nourrit avec de la mie de pain.

In Elia poster.

Si

Si les Anciens n'ont point surfait en cette matiere, on doit les louer infiniment d'avoir sçû tirer un pareil secours des araignées : secours qui devoit sans doute relever à leurs yeux des Insectes, qui d'ailleurs paroissent si vils & si méprisables. Des Physiciens modernes ont voulu renouveller cet usage, & leurs premieres tentatives méritent de grossir la Liste curieuse qu'on pourroit dresser sous ce titre : *Inventa Nova-Antiqua.* Les Nouveautés Anciennes. Mais cette Liste demanderoit une main plus habile & moins passionnée que celle de Gui Pancirole, de Theod. Jansson ab Almeloveen, de George Paschius. Ces trois Auteurs n'ont point assez résisté à l'aveugle admiration qu'ils se sentoient pour l'Antiquité. On tirera plus de profit de l'ouvrage d'Olaüs Borrichius, Professeur tout ensemble en Poesie, Botanique & Chimie dans l'Université de Coppenhague. Il a fait voir que tout ce qui a été découvert d'utile dans les siecles passés, se trouve dans le nôtre, & que ce qu'on a négligé méritoit de l'être, ou a été remplacé par des inventions plus brillantes.

V. les Mém. de l'Acad. des Scienc. année 1710.

IV.

Des Phéniciens.

Autant que les Séres dont je viens de

parler,

parler, étoient fermés & inacceſſibles aux Etrangers, autant les Phéniciens étoient généreux & communicatifs. Ce furent eux qui ſe répandant dans la Grece à la ſuite de Cadmus, la tirerent de l'affreuſe barbarie où elle languiſſoit, & qui lui inſpirerent le premier goût de la Philoſophie. Souvent on eſt plus eſtimable par le ſoin qu'on prend de former des éleves & de ſe faire des concurrens, que par l'avantage de réuſſir ſoi-même.

V.

Qu'ils ont été les inventeurs de la Navigation.

Les principales découvertes qu'on attribue aux Phéniciens, ſont l'Arithmétique, le Ciel mieux obſervé & mieux connu, le Commerce aſſujetti à des Loix exactes, & ces Loix appuyées ſur l'utilité publique enfin, l'Art de naviger & de combattre par mer. De tout tems les hommes ont ſenti qu'ils avoient mutuellement beſoin les uns des autres, & qu'aucun Pays, quelque fertile & quelque cultivé qu'il fût, ne pouvoit ſe paſſer de tous les autres. Sans doute que la Nature a pris cette précaution, & pour conſerver dans le monde une eſpece d'égalité, qui pourtant ne paroît égalité qu'à de certains yeux, & pour animer l'induſtrie qui ſe méconnoîtroit elle-

...s Egyptiens, pour exprimer les mê-
...es idées, se servoient d'un cercle peint de bleu & parsemé de flâmes, au milieu duquel se voyoit un serpent avec une tête d'épervier. Les flâmes, ajoutoient-ils, signifient les attributs de la divinité, & le cercle, la Divinité elle-même: c'est pourquoi il est si souvent répété dans la Table d'Isis, qui contient une espece de Cours de Théologie figurée & hiéroglyphyque.

En examinant les avantages mystérieux que les Anciens attribuoient aux serpens, j'en ai quelquefois recherché la cause. Il me semble en gros, que tout cela n'a été imaginé que d'après celui qui tenta Eve dans le Paradis Terrestre, & fit tomber Adam: sans quoi le mystere de la Rédemption n'auroit pû s'accomplir. Ainsi les Histoires Sacrées, prises à contre-sens, ont donné cours aux superstitions les plus folles & les plus étendues. On peut se ressouvenir ici de quelques Bibles anciennes, où le serpent séducteur est représenté avec un visage de femme, un air persuasif & insinuant, pour marquer toute son éloquence.

V I.

Des Indiens proprement dits.

Vers le milieu de l'Asie & dans les Indes

parler, étoient fermés & inaccessibles aux Etrangers, autant les Phéniciens étoient généreux & communicatifs. Ce fureut eux qui se répandant dans la Grece à la suite de Cadmus, la tirerent de l'affreuse barbarie où elle languissoit, & qui lui inspirerent le premier goût de la Philosophie. Souvent on est plus estimable par le soin qu'on prend de former des éleves & de se faire des concurrens, que par l'avantage de réussir soi-même.

V.

Qu'ils ont été les inventeurs de la Navigation.

Les principales découvertes qu'on attribue aux Phéniciens, sont l'Arithmétique, le Ciel mieux observé & mieux connu, le Commerce assujetti à des Loix exactes, & ces Loix appuyées sur l'utilité publique enfin, l'Art de naviger & de combattre par mer. De tout [illegible] les hommes ont senti qu'ils avoient [illegible]tuellement besoin les uns des autres, [illegible] qu'aucun Pays, quelque fertile & [illegible]elque cultivé qu'il fût, ne pouvoit se [illegible] de tous les autres. Sans doute [illegible] a pris cette précaution, [illegible] conserver dans le monde u[illegible] [illegible]alité, qui pourtant ne par[illegible] [illegible] de certains yeux, & p[illegible] l'industrie qui se méconnoît[illegible]

ell[illegible]

oiſſances, & qu'il les ſemoit libéra-
ment dans ſes voyages. Sa route, pour
ainſi dire, n'étoit qu'une longue tra-
ce de lumiere. Je crois devoir ici re-
jetter cette conjecture de M. Hyde, y
ayant grande apparence que le nom de
Brachmane, ou comme on l'abrege ſur
les lieux, de Brame, tire ſon origine
du mot *Brum*, qui dans la langue ſça-
vante des Indes ſignifie un homme éclai-
ré & prudent, un homme qui ſçait ſe
conduire lui-même. J'avouerai cepen-
dant qu'il reſte encore dans tout l'O-
rient, même à la Chine & au Japon,
beaucoup de traces de Judaiſme. On y
obſerve différentes coutumes qui reſſen-
tent tout-à-fait le génie de Moyſe: on
y remonte à pluſieurs époques, qui ap-
partiennent inconteſtablement aux ſeuls
Hébreux: on y trouve des Temples
d'une figure particuliere, qui ſont con-
ſacrés à des Divinités dont les noms ap-
prochent aſſez de ceux de David & de
Salomon.

Il eſt aſſez difficile de déterminer d'où
peuvent venir des traces ſi ſenſibles de
Judaïſme. Les uns les attribuent aux
voyages qui ſe faiſoient à Ophir, en ſup-
poſant que ſous ce nom on doit enten-
dre la Preſqu'Iſle Occidentale de l'In-
de, ou deça le Gange. Les autres mieux
fondés, ce me ſemble, ont recours à
l'hiſtoire

l'Hiſtoire de Salmanaſar qui ayant détruit le Royaume d'Iſraël, & entraîné les dix Tribus en captivité, les diſperſa dans tout l'Orient. Ces Tribus ſont effacées depuis long-tems ; mais il y a apparence qu'une partie de leurs mœurs & de leurs coûtumes ſubſiſte encore parmi les Peuples, à qui elles s'unirent par des mariages & d'autres alliances ſemblables.

En général les Gymnoſophiſtes menoient une vie très-dure & très-laborieuſe. Non-ſeulement ils ſe refuſoient toutes ſortes de plaiſirs, même ceux qui ne ſont que des délaſſemens d'eſprit ; mais encore ils ſe gênoient & ſe tourmentoient de deſſein prémédité, comme ſi la Nature n'avoit pas pris toutes les précautions néceſſaires pour nous rendre malheureux. Un Brachmane, par exemple, s'occupoit tout le jour à regarder fixement le Soleil : un autre paſſoit des mois entiers dans la même ſituation, & au milieu des ſables ardens qui rendoient cette ſituation encore plus inſupportable. Chacun enfin avoit ſon genre de ſupplice volontaire, & s'imaginoit par ce moyen honorer davantage l'Etre ſuprême. Quelle extravagance de ſe croire plus vertueux, en préférant une certaine poſture à toutes les autres ? Et ſe condamner à cette poſture, n'eſt-

Les Egyptiens, pour exprimer les mêmes idées, se servoient d'un cercle peint de bleu & parsemé de flâmes, au milieu duquel se voyoit un serpent avec une tête d'épervier. Les flâmes, ajoutoient-ils, signifient les attributs de la divinité, & le cercle, la Divinité elle-même: c'est pourquoi il est si souvent répété dans la Table d'Isis, qui contient une espece de Cours de Théologie figurée & hiéroglyphyque.

En examinant les avantages mystérieux que les Anciens attribuoient aux serpens, j'en ai quelquefois recherché la cause. Il me semble en gros, que tout cela n'a été imaginé que d'après celui qui tenta Eve dans le Paradis Terrestre, & fit tomber Adam: sans quoi le mystere de la Rédemption n'auroit pû s'accomplir. Ainsi les Histoires Sacrées, prises à contre-sens, ont donné cours aux superstitions les plus folles & les plus étendues. On peut se ressouvenir

eu recours aux choses extérieures,
n a pensé qu'au défaut de cette at-
ion, elles pourroient suppléer à ce
Dieu demande, à ce qui lui est dû:
'homme toûjours distrait, toûjours
occupé, y trouvoit parfaitement son
pte. Ainsi chaque Nation a diver-
ce culte extérieur, suivant son goût
ès penchans, suivant la maniere de
ir les objets ausquels elle s'affection-
t davantage.

La vie si austere des Gymnosophistes
iens, leur donnoit une grande liberté
penser, & de dire généreusement ce
ils pensoient. Leur imagination n'é-
point subjuguée, ni par l'éclat des
ndeurs, ni par celui des dignités.
exandre ayant eu la curiosité de les
r, fut étonné du ton dont ils lui par-
nt, de la hardiesse avec laquelle ils
eprirent de cette humeur inquiette
odieuse à tous les autres, qui le ren-
t l'ennemi ou plutôt le bourreau du
nre-Humain. Dandamis même, le
s considérable d'entr'eux, refusa ses
ens. Un autre se mit à rire, en con-
rant la nombreuse suite de ce Prin-
ambitieux: On vit à moins de frais,
cria-t-il, & plus tranquillement,
s nos retraites. Qu'on me permette
cette courte réfléxion. Rarement
Philosophe content de son obscuri-

té se trouve-t-il avec ces hommes vains & superbes, dont tout le mérite consiste dans le faste extérieur qui les enveloppe : mais aussi quand ils se trouvent ensemble, que de part & d'autre ils doivent être surpris & décontenancés !

A l'égard des sentimens de ces Gymnosophistes, ils n'ont point changé depuis l'âge le plus reculé. Plusieurs d'entr'eux faisoient profession ouverte d'Athéïsme, & malgré cela ils vivoient avec beaucoup de sagesse & de retenue ; ils remplissoient exactement tous les devoirs de la Société. Cette Secte d'Athées subsiste encore, & on ne voit chez elle aucun culte extérieur de Religion, pas même de ces ornemens qui sont si communs dans les Indes, & qui désignent je ne sçai quelle idolâtrie civile & politique. Mais tous les autres reconoissoient un Dieu qui anime, qui remplit, qui pénetre l'Univers de toutes parts : & même Saint Clément Evêque de Rome, ou plutôt l'Auteur du Livre des *Recognitions*, qui est très-ancien, remarque que cette opinion a régné de tems immémorial parmi le plus grand nombre des Gymnosophistes. Ceux qu'on surnommoit *Gnanes* ou Hommes spirituels, ajoutoient que le corps est une espece de masque, & que l'ame ne peut jamais être plus malheureuse ni plus disgraciée

graciée que pendant cette vie. S. François Xavier obſerve dans une de ſes Lettres, qu'ayant ſurpris la confiance d'un Brachmane très-habile, il lui avoit avoué deux choſes: premierement, qu'il y a un Dieu maître du Ciel & de la terre, ſeul en état de répandre des graces, ſeul digne d'être adoré: ſecondement, que les Idoles ne ſont que des repréſentations de mauvais Génies. *Mais gardez-vous bien*, continua le Brachmane, *de divulger cette Doctrine parmi le Peuple: elle n'eſt point à ſa portée, & la politique veut qu'on l'entretienne dans l'ignorance de toute Divinité.* C'étoit-là un des principaux points de l'ancienne Philoſophie. Ne vous laſſez point, diſoit-elle, de chercher la vérité: mais ſi vous avez le bonheur de la découvrir, n'en faites part qu'à un petit nombre de gens d'élite. Tous les autres veulent être menés impérieuſement, veulent être ſubjugués; ce qui eſt impoſſible de faire, à moins qu'on ne leur dérobe le fond des choſes, à moins qu'on ne cherche à les ſéduire par des menſonges flateurs & qui les éblouiſſent.

Extrait d'un Manuſcrit composé par Dom Franç. Rocio Arch. de Cranganor.

Aujourd'hui les Brachmanes ſont encore les ſeuls dans les Indes, qui ayent le droit de cultiver les Sciences, & ils ſemblent ſi jaloux de ce droit, qu'ils ne laiſſent échapper au-dehors que quel-

es foibles rayons de la lumiere dont
se croyent pleins. Leur Tribu est la
plus noble & la plus considérable de
toutes, & même on la regarde autant
au-dessus de celle dont on tire les Rois,
que la sagesse & les connoissances utiles
sont au-dessus des grandeurs & du pouvoir
dont les Rois abusent si facilement.
Les Sciences que cultivent ces
Brachmanes, & où ils réussissent à proportion
de ce qu'ils se sentent de force
& de génie, se peuvent réduire à dix-huit.

La premiere est une espece de Grammaire,
qui contient les principes & les
fondemens du *Grandham*: c'est la langue
privilégiée dont ils se servent pour
écrire, & pour converser ensemble.
Les autres Sciences s'entresuivent avec
assez de justesse, & on monte comme
par degrés, du simple & du facile, à ce
qu'il y a d'épineux & de compliqué. La
derniere enfin s'appelle *Veddata* ou *Vendata*,
ce qui veut dire la fin, le terme
de toutes choses. C'est aussi une espece
de Méthaphysique & de Théologie, que
les Brachmanes reçoivent non par voye
d'examen, mais avec une pleine & rapide
soumission. Il se trouve peu de
Novateurs entr'eux, parce qu'ils sont
dans la pensée décourageante qu'on ne
peut point ajouter à ce que leurs Ancê-

tres

a eu recours aux choſes extérieures, on a penſé qu'au défaut de cette attention, elles pourroient ſuppléer à ce Dieu demande, à ce qui lui eſt dû: l'homme toûjours diſtrait, toûjours déſoccupé, y trouvoit parfaitement ſon compte. Ainſi chaque Nation a diverſifié ce culte extérieur, ſuivant ſon goût ſes penchans, ſuivant la maniere de ſaiſir les objets auſquels elle s'affectionnoit davantage.

La vie ſi auſtere des Gymnoſophiſtes Indiens, leur donnoit une grande liberté de penſer, & de dire généreuſement ce qu'ils penſoient. Leur imagination n'étoit point ſubjuguée, ni par l'éclat des grandeurs, ni par celui des dignités. Alexandre ayant eu la curioſité de les voir, fut étonné du ton dont ils lui parlerent, de la hardieſſe avec laquelle ils reprirent de cette humeur inquiette odieuſe à tous les autres, qui le rendoit l'ennemi ou plutôt le bourreau du Genre-Humain. Dandamis même, le plus conſidérable d'entr'eux, refuſa ſes préſens. Un autre ſe mit à rire, en conſidérant la nombreuſe ſuite de ce Prince ambitieux: On vit à moins de frais, lui cria-t-il, & plus tranquillement, dans nos retraites. Qu'on me permette ici cette courte réfléxion. Rarement Philoſophe content de ſon obſcuri-

exemples de vertu héroïque qu'offre l'Histoire; enfin ce qu'on appelloit en Perse la médecine de l'ame: & sous ce dernier nom on tâchoit de faire connoître aux jeunes Princes les avantages de la sobriété & de la tempérance, qualités si nécessaires à tous ceux que la fortune éleve au-dessus des autres, & qu'ils ont tant de peine, tant de répugnance à pratiquer.

Les Mages étoient Théologiens & Philosophes. Ce double mérite les enorgueillissoit au point d'abuser quelquefois de leur crédit & de leur pouvoir.

Diog. Laërt. in procemio.

Entant que Théologiens, ils ne vouloient ni Temples ni Autels. Ils se plaignoient ouvertement qu'on diminue la majesté de Dieu, de celui qui remplit tout par sa présence & par ses bienfaits, en renfermant, pour ainsi dire, cette majesté dans des murailles. Tout l'Univers, ajoutoient-ils, annonce sa grandeur & sa puissance: tout l'Univers par conséquent lui doit servir de Temple & d'Autel. Où le peut-on mieux connoître & adorer, que là où il s'est peint avec le plus d'avantage? *Le Ciel est mon Trône*, dit Dieu lui-même, *& la Terre mon marchepied. Quelle est la maison que vous me bâtiriez, & où seroit le lieu de ma demeure?* Aussi, quand les Perses vouloient satisfaire aux devoirs de la Reli-

Herod. l. 1.

Cic. de Leg. l. 1.

graciée que pendant cette vie. S. François Xavier observe dans une de ses Lettres, qu'ayant surpris la confiance d'un Brachmane très-habile, il lui avoit avoué deux choses: premierement, qu'il y a un Dieu maître du Ciel & de la terre, seul en état de répandre des graces, seul digne d'être adoré: secondement, que les Idoles ne sont que des représentations de mauvais Génies. *Mais gardez-vous bien*, continua le Brachmane, *de divulger cette Doctrine parmi le Peuple: elle n'est point à sa portée, & la politique veut qu'on l'entretienne dans l'ignorance de toute Divinité.* C'étoit-là un des principaux points de l'ancienne Philosophie. Ne vous lassez point, disoit-elle, de chercher la vérité: mais si vous avez le bonheur de la découvrir, n'en faites part qu'à un petit nombre de gens d'élite. Tous les autres veulent être menés impérieusement, veulent être subjugués; ce qui est impossible de faire, à moins qu'on ne leur dérobe le fond des choses, à moins qu'on ne cherche à les séduire par des mensonges flateurs & qui les éblouissent.

Extrait d'un Manuscrit composé par Dom Franç. Rocio Arch. de Cranganor.

Aujourd'hui les Brachmanes sont encore les seuls dans les Indes, qui ayent le droit de cultiver les Sciences, & ils semblent si jaloux de ce droit, qu'ils ne laissent échapper au-dehors que quel-

 ques

dépouillée d'un certain faste poëti-
que étoit une véritable Cosmogonie ;
qui avoit fait dire à Plutarque, ex-
cellent connoisseur en ces matieres, que
toute la Théologie des Anciens ne ren-
fermoit au fond que des Traités de Phi-
sique enveloppés de Fables.

con
ſſ. l.
o.

Les Mages outre cela croyoient une
espece de Métempsycose Astronomi-
que, toute opposée à celle que Pythago-
re avoit apprise chez les Indiens. Ils
s'imaginoient que les ames après la mort
étoient contraintes de passer par sept
portes ; ce qui duroit plusieurs millions
d'années, avant que d'arriver au Soleil,
qui est le Ciel empyrée ou le séjour des
Bienheureux. Chaque porte, différente
par sa structure étoit aussi composée
d'un métal différent, & Dieu l'avoit
placée dans la Planete qui préside à ce
métal. La premiere se trouvoit dans Sa-
turne, & la derniere dans Venus. Com-
me rien n'étoit plus mistérieux que cet-
te Métempsycose, les Mages la repré-
sentoient sous l'emblême d'une échelle
très-haute, & divisée en sept passages
consécutifs, dont chacun avoit sa mar-
que, sa couleur particuliere. Et c'est ce
qu'ils appelloient la grande révolution
des corps célestes & terrestres, l'entier
achevement de la Nature.

A l'exemple des Mages, plusieurs
Philo-

Philosophes anciens ont pensé que les ames alloient habiter successivement toutes les Planetes qui tournent autour du Soleil, & qu'elles se purifioient par une vertu secrette à mesure qu'elles s'en approchoient. C'étoit-là le centre de leur félicité. Ces mêmes Anciens regardoient tout le reste de l'Univers comme orné de quelques globes lumineux & de quelques spheres crystallines, destinés seulement pour le plaisir des yeux. S'ils avoient sçû que les Etoiles fixes sont aussi des Soleils, & qu'il y a grande apparence qu'elles sont accompagnées de Planetes, qui ont autant de droit à avoir des Habitans que celles de notre Tourbillon solaire; combien les travaux & les voyages des ames n'auroient-ils pas augmenté? Quelques-uns ont cru que l'usage de compter par semaines, qui est très-ancien dans tout l'Orient, a pris son origine de cette Métempsycose Astronomique, regardée autrefois comme un mystere de Religion. Cet usage, suivant Dion Cassius, passa des Perses & des Egyptiens à tous les autres Peuples. Mais il y a plus d'apparence qu'ils en furent redevables aux Juifs, qui seuls avoient la clef de l'Histoire de la création du monde.

exemples de vertu héroïque qu'offre l'Histoire; enfin ce qu'on appelloit en Perse la médecine de l'ame: & sous ce dernier nom on tâchoit de faire connoître aux jeunes Princes les avantages de la sobriété & de la tempérance, qualités si nécessaires à tous ceux que la fortune éleve au-dessus des autres, & qu'ils ont tant de peine, tant de répugnance à pratiquer.

Les Mages étoient Théologiens & Philosophes. Ce double mérite les enorgueillissoit au point d'abuser quelquefois de leur crédit & de leur pouvoir.

Diog. Laërt. in proœmio.

Entant que Théologiens, ils ne vouloient ni Temples ni Autels. Ils se plaignoient ouvertement qu'on diminue la majesté de Dieu, de celui qui remplit tout par sa présence & par ses bienfaits, en renfermant, pour ainsi dire, cette majesté dans des murailles. Tout l'Univers, ajoutoient-ils, annonce sa grandeur & sa puissance: tout l'Univers par

Herod. l. 1.

Cic. de Leg. l. 1.

VIII.

C'eſt ici le lieu de faire obſerver que plus ancienne Idolâtrie, & peut-être plus excuſable de toutes a été l'adoion des Aſtres. On en trouve des tiges chez preſque toutes,les Nations monde. Moïſe Maimonide croit mê- elle a précédé le Déluge, & il en fixe la naiſſance vers le tems d'Enoch. C'eſt auſſi le ſentiment de la plupart des Rabbins, qui aſſûrent que ce fut là un des crimes que Dieu châtia par les eaux du Déluge. Je ne détaillerai point ici leurs raiſons, qui ſont combattues par les Saints Peres & par les meilleurs Interprêtes de l'Ancien Teſtament; & je tomberai d'accord avec ces derniers, que l'Idolâtrie n'a commencé qu'après le Déluge. Mais en même-tems je dois avouer qu'elle fit des progrès ſi rapides & ſi contagieux, que les origines de tous ces grands Peuples qui tirerent leur naiſſance ou des enfans ou des petits enfans de Noé, en furent tachées. Ils étoient également remplis d'eux-mêmes, également portés à l'orgueil & à l'indépendance qui en eſt la ſuite naturelle. Joſephe n'héſite point à dire que le mal avoit gagné les eſprits les plus raiſonnables, que tout adoroit & ſer-

Philosophes anciens ont pensé que les ames alloient habiter successivement toutes les Planetes qui tournent autour du Soleil, & qu'elles se purifioient par une vertu secrette à mesure qu'elles s'en approchoient. C'étoit-là le centre de leur félicité. Ces mêmes Anciens regardoient tout le reste de l'Univers comme orné de quelques globes lumineux & de quelques spheres cryſtallines, destinés seulement pour le plaisir des yeux. S'ils avoient sçû que les Etoiles fixes sont aussi des Soleils, & qu'il y a grande apparence qu'elles sont accompagnées de Planetes, qui ont autant de droit à avoir des Habitans que celles de notre Tourbillon solaire; combien les travaux & les voyages des ames n'auroient-ils pas augmenté? Quelques-uns ont cru que l'usage de compter par semaines, qui est très-ancien dans tout l'Orient, a pris son origine de cette Métempsycose Astronomique, regardée autrefois comme un mystere de Religion. Cet usage, suivant Dion Cassius, passa des Perses & des Egyptiens à tous les autres Peuples. Mais il y a plus d'apparence qu'ils en furent redevables aux Juifs, qui seuls avoient la clef de l'Histoire de la création du monde.

VIII.

l'ado-
n de
es.

C'eſt ici le lieu de faire obſerver que la plus ancienne Idolâtrie, & peut-être plus excuſable de toutes a été l'adoration des Aſtres. On en trouve des veſtiges chez preſque toutes les Nations monde. Moïſe Maimonide croit même elle a précédé le Déluge, & il en naiſſance vers le tems d'Enoch. auſſi le ſentiment de la plupart bbins, qui aſſûrent que ce fut là es crimes que Dieu châtia par les x du Déluge. Je ne détaillerai point rs raiſons, qui ſont combattues p Saints Peres & par les meilleurs Interprêtes de l'Ancien Teſtament; & je tomberai d'accord avec ces derniers, que l'Idolâtrie n'a commencé qu'après le Déluge. Mais en même-tems je dois avouer qu'elle fit des progrès ſi rapides & ſi contagieux, que les origines de tous ces grands Peuples qui tirerent leur naiſſance ou des enfans ou des petits enfans de Noé, en furent tachées. Ils étoient également remplis d'eux-mêmes, également portés à l'orgueil & à l'indépendance qui en eſt la ſuite naturelle. Joſephe n'héſite point à dire que le mal avoit gagné les eſprits les plus raiſonnables, que tout adoroit & ſervoit

voit les Dieux étrangers, que tout étoit plongé dans une ignorance humiliante. Abraham osa le premier condamner l'opinion vulgairement reçûe, & briser les Idoles de Tharé son pere : En quoi il donna l'exemple à tous ceux qui ont assez d'étoffe, pour annoncer la vérité au hasard de choquer le plus grand nombre. Les Juifs, hors quelques intervalles d'égarement, se conserverent dans la créance de l'unité de Dieu, sous la main duquel ils étoient si particulierement. Ils ne méconnurent point le grand Ouvrier, pour admirer les beautés innombrables de l'Ouvrage.

Il faut cependant convenir, que si le Peuple Hébreu n'a point adoré les Astres, il les a du moins regardés comme des Etres intelligens qui se connoissent eux-mêmes, qui obéissent aux ordres de Dieu; qui avancent ou retardent leur course, ainsi qu'il le leur prescrit. Origene va encore plus loin, & il soupçonne que les Astes ont la liberté de pécher & de se repentir de leurs fautes. Sans doute que lui qui allégorisoit toutes choses, prenoit à la lettre ce Passage de Job : *Les Cieux & les Astres ne sont pas purs devant Dieu.* Que d'erreurs grossieres sont nées de l'ignorance de l'Astronomie ? Combien les découvertes modernes nous ont-elles dévoilé de

Passim in vet. Testam.
Philo, de mundi opificio.
Calmet, Differt. sur le syst. du monde des Hébreux.

de vérités capitales de points importans ! Encore aujourd'hui les Juifs s'imaginent, non que les Aſtres ſont animés, mais qu'ils ont chacun un Conducteur qui regle leurs mouvemens & les empêche de s'égarer. Et quand en preuve du myſtere de la Trinité on leur allegue ce Paſſage de la Geneſe : *Dieu dit, Faiſons l'homme à notre image* : Ils ré[illegible] que Dieu parloit alors aux Anges, devenus les Conducteurs des Etoi[illegible] des Planetes.

[illegible]ton remarque dans ſon Cratyle, [illegible] les premiers Habitans de la Grece [illegible] ſuivi l'exemple des Barbares, & [illegible] ont auſſi adoré les Aſtres, dont la lumiere bienfaiſante renouvelle toute la Nature. Et comme ils voyoient que ces Aſtres étoient emportés par un mouvement rapide & continuel, ſans cependant ſe confondre les uns avec les autres, ils les appellerent Θεὡς, du mot Grec Θεῖν, qui ſignifie *courir*. Qui pourroit penſer que le nom reſpectable de Dieu eut une origine ſi frivole ?

Macrob. in ſomn. Scip. l. 2.

Cic. l. 1. Quæſt. Tuſcul.

En général, les Anciens croyoient que tout ce qui ſe meut de lui-même & d'une maniere reglée, participe bien ſûrement à la Divinité ; & que le principe intérieur par lequel il ſe meut, eſt non-ſeulement increé, mais encore exemt de toute altération. Cela ſuppoſé, on

voit

voit que dans la pensée où étoient les Anciens, que les Astres se mouvoient d'eux-mêmes, ils devoient nécessairement les regarder comme des Dieux, comme les Auteurs & les Conservateurs de tout l'Univers. C'est en partie sur un semblable raisonnement que Platon fondoit sa démonstration de l'immortalité de l'ame. *Elle est plus ancienne que le corps*, disoit-il, *elle lui est supérieure, puisqu'elle le voit naître, se former insensiblement, acquérir toute sa perfection, décroître enfin. Elle exerce une sorte d'autorité sur tous les objets qui l'environnent : elle les appelle, les renvoye, les fait succéder les uns aux autres, les confond & les anéantit, quand elle veut.*

In Pl

Quoiqu'il en soit de cette espece de démonstration, dont on se moqueroit justement aujourd'hui, je dirai que plusieurs personnes très-instruites dans les Langues Orientales, conviennent que toute l'Asie n'a adoré sous divers noms que les mêmes Déïtés, c'est à-dire, les Astres. Elles ajoutent que ces divers noms, en remontant à leurs racines, signifient *la promptitude, la vitesse, se hater, aller toûjours* : ce qui donne l'intelligence d'un grand nombre de cérémonies & de pratiques de Religion, qui étoient observées par les Orientaux ; comme de faire des pélérinages, de dan-

ser

ſer en rond autour des ſtatues de leurs Dieux, de les élever ſur des chars de triomphe, & de traîner ces chars de Village en Village; enfin de ſe bâtir des demeures au ſommet des montagnes les plus eſcarpées.

Seld. de Diis Syris l. 2. & 3.

Au reſte c'étoient le Soleil & la Lune qui par leur éclat & leur lumiere, ſe rendoient dignes des principaux hommages dont le Peuple ſuperſtitieux honoroit les Aſtres. Le Soleil ſe nommoit le Roi, le Maître, & le Souverain; & la Lune la Reine, la Princeſſe du Ciel. Tous les autres globes lumineux paſſoient ou pour leurs Sujets; ou pour leurs Conſeillers, ou pour leurs Gardes, ou pour leur Armée. L'Ecriture Sainte paroît elle-même s'accommoder à ce langage. *Joſias fit jetter hors du Temple*, dit-elle, *tous les vaiſſeaux qui avoient ſervi au culte de Baal & d'Aſera, & de la Milice du Ciel.* Encore ſi ces expreſſions avoient été poëtiques & figurées, on pourroit les excuſer en faveur de leur nobleſſe ou de leur agrément. Mais les Anciens les prenoient au pied de la lettre, & dans toute la rigueur philoſophique.

Calmet, ubi ſuprà.

V. Pſalm. 135.

« Aveugles qu'ils étoient, ne voyoient-« ils point que c'eſt le Seigneur qui a « fait les Cieux avec une ſouveraine in-« telligence, qui a affermi la terre ſur « les eaux, qui a fait de grandes Lumi-

« naires

« naires, sçavoir le Soleil pour présider
« au jour, la lune & les étoiles pour
« présider à la nuit : tout cela parce que
« sa miséricorde est éternelle ?

Theodoret, en voulant piquer les Payens sur le culte qu'ils rendoient encore de son tems aux Astres, fait une réfléxion qui me paroît très-sensée. Le Souverain Arbitre de la Nature, dit-il, a doué ses Ouvrages de toutes les perfections dont ils étoient susceptibles. Mais comme il a craint que l'homme foible & timide n'en fût ébloui, il a entremêlé ces mêmes Ouvrages de quelques défauts & de quelques imperfections, afin que d'un coté ce qu'il y a de grand & de merveilleux dans l'Univers s'attirât notre admiration, & que de l'autre ce qui s'y trouve d'incommode & de difforme nous ôtât la pensée de lui rendre aucun culte Divin. Ainsi, de quelque éclat, de quelque lumiere dont brillent le Soleil & la Lune, il ne faut qu'un simple nuage pour effacer l'un en plein midi, & pour obscurcir l'autre pendant les plus belles nuits de l'Eté. Ainsi la Terre est une source inépuisable de Trésors, elle ne ressent aucune vieillesse, elle renouvelle ses libéralités en faveur des hommes laborieux, & leur fournit abondamment tout ce qui sert à la vie. Mais de peur qu'on ne fût tenté

de l'adorer & de lui offrir des reſpects qu'elle ne mérite point, Dieu en a fait le Théâtre des plus grandes agitations, le ſéjour des maladies cruelles & des guerres ſanglantes. Parmi les animaux utiles ſe trouvent les ſerpens vénimeux, & parmi les plantes ſalutaires ſe cueillent des herbes qui empoiſonnent. Une telle réfléxion méritoit, ce me ſemble, d'être placée à la tête de tous ces Ouvrages modernes, où l'on a tâché avantageuſement de démontrer l'exiſtence de Dieu par les merveilles de la Nature. Mais il falloit en même-tems convenir des imperfections & des défectuoſités qui s'y rencontrent, puiſqu'elles ne ſervent pas moins à confirmer cette même exiſtence.

Je ne rapporterai point ici les différens noms ſous leſquels chaque Peuple révéroit le Soleil & la Lune, appellés pour cela les Dieux *Myrionymes*. Je me contenterai ſeulement de faire deux remarques importantes. La premiere, c'eſt qu'on leur donnoit ſouvent les mêmes titres d'honneur & de reſpect, on les confondoit enſemble. De-là vint que l'Antiquité Payenne attribuoit les deux ſexes à toutes ſes Divinités, ou plutôt les adoroit ſous les deux ſexes, en répétant cette formule: *ſoit que vous ſoyiez Dieu, ou Déeſſe.* Il y en

core des preuves dans plusieurs
tions & plusieurs Médailles Grec-
La seconde remarque, c'est que
invoquoit plus particulierement
il sur les hauts-lieux & les toits
isons, à la lumiere & en plein
n invoquoit de la même manie-
une dans les bocages & les val-
l'ombre & pendant la nuit. Et
ce culte secret qu'on doit rap-
'origine de tant d'actions indé-
de tant de coûtumes folles, de
Histoires impures, dont il est si
nt que des hommes d'ailleurs sen-
raisonnables ayent pû faire une
de Religion. Mais dequoi ne
nt capables ceux qui viennent
lier eux-mêmes, qui font céder
iere de l'esprit aux rapides éga-
du cœur?

IX.

ette adoration des Astres tenoit
Feu, entant qu'il est le plus no-
Elémens & une vive image du
On ne voyoit même autrefois,
la remarque de Servius & le bel
que Callimaque a adressé à Apol-
cun sacrifice ni aucune Cérémo-
ligieuse où il n'entrât du feu.
qui servoit à parer les Autels, &

De l'adoration du Feu.

In Æneid. l. 1.

à consumer les victimes qu'on immoloit aux Dieux, étoit traité avec beaucoup d'égards & de distinction. On feignoit qu'il avoit été apporté du Ciel, & mis sur l'Autel du premier Temple que Zoroastre avoit fait bâtir dans la Ville de Xiz en Médie. On n'y jettoit rien de gras ni d'impur, on n'osoit même le regarder fixement : *Tanta gentium in rebus frivolis*, s'écrie Pline, *plerumque Religio est*. Pour en imposer davantage, les Prêtres Payens toûjours fourbes & imposteurs, entretenoient ce feu secretement, & faisoient accroire au Peuple qu'il étoit inaltérable & se nourrissoit de lui-même. Cette erreur surtout avoit lieu à Rome dans le Temple de Vesta, à Athenes dans celui de Minerve, à Delphes dans celui d'Apollon : & quoique ce fussent peut-être les Villes du monde où il y avoit le plus de finesse & de pénétration d'esprit, on ne laissoit pas d'y être trompé, comme dans les

L. I

est vrai que cette coûtume cessa depuis d'être si meurtriere. On se contentoit, ou de tenir quelques momens les jeunes victimes sur le feu privilégié, ou de les faire passer rapidement entre des tisons allumés; ce qui suffisoit pour mettre le sceau à la consécration. Et je m'étonne que la plupart des Interprêtes de l'Ecriture ayent hésité sur la double maniere dont cette cérémonie doit s'expliquer. On en trouve quelques vestiges en France & en Allemagne, où la veille de Noël, les Peres de famille ont soin d'allumer un grand feu & d'y présenter leurs enfans à différentes reprises. N'est-ce point là un reste assez frappant de l'ancienne coûtume ?

Mais le lieu du monde où l'on révéroit davantage le feu, étoit la Perse. Il y avoit des enclos fermés de murailles & sans toit, où l'on en faisoit assidument, & où le peuple soumis venoit en foule à certaines heures pour prier. Les personnes qualifiées se ruïnoient à y jetter des essences précieuses & des fleurs odoriférantes; ce qu'elles regardoient comme un des plus beaux droits de la Noblesse. Ces enclos ont été connus des Grecs sous le nom de *Pyreïa* ou *Pyratheïa*: les Voyageurs modernes en parlent aussi d'un air étonné, & les regardent comme les plus anciens monumens de la Superstition,

Le

Le culte du feu avoit mis les Perses en regard avec les Egyptiens, qui par un autre tour d'esprit adoroient l'Eau. Les premiers avoient pour emblême un brasier ardent ; & les seconds un vaisseau de terre tout chargé d'Hieroglyphes, & percé d'une infinité de petits trous. On donnoit à ces sortes de vaisseaux, dont plusieurs nous restent encore, le titre de Dieux Canopes, & ils ont pour couvercles des têtes d'hommes ou de femmes tournées assez gracieusement. Vitruve rapporte que dans les grandes Cérémonies les Prêtres Egyptiens remplissoient un vase d'eau, & l'ornoient avec beaucoup de magnificence : ils le mettoient ensuite sur une espece de théâtre public. Tout le Peuple se prosternoit au-devant de ce vase, les mains élevées vers le Ciel, & rendoit grace aux Dieux des largesses infinies dont ils avoient comblé les hommes. Le but de cette cérémonie étoit d'apprendre que l'eau, ou l'élément humide, avoit donné la vie & le mouvement à tout l'Univers. Ainsi un Sçavant Pere de l'Eglise remarque-t-il d'après Platon, que les Anciens ne parloient jamais de ce qui s'étoit passé avant le Déluge, qu'ils n'en avoient même aucune idée, & qu'ils datoient le commencement de toutes leurs Histoires, du monde couvert d'eau.

L. 8.

Le

Les Romains qui adoptoient les Idolâtries les moins excusables, ne manquerent point celle du Feu. Ils avoient des Temples superbes pour le conserver, & des Vierges attentives pour en avoir soin; & quand par leur négligence il venoit à s'éteindre, on les punissoit rigoureusement. Ni l'âge, ni la beauté, ni la naissance ne pouvoient sauver les coupables. Cependant à la fin de chaque année on laissoit mourir ce Feu, & on le rallumoit l'année suivante avec un long détail de paroles Mystérieuses; car de tout tems le Mystere a été l'appanage de l'ignorance & de la crédulité. De la même maniere, quand les Perses sentoient un de leurs Rois près de la mort, ils éteignoient le feu dans toutes les Villes principales; & pour le rallumer, il falloit que son Successeur fût couronné. Alors finissoit le deuil de la Nation, & la joye publique sembloit renaître.

Je me persuade facilement que les Juifs ont beaucoup servi à étendre le culte du Feu, & peut-être même à l'annoblir. Mais celui qu'ils se vantoient de posséder, avoit une origine plus sérieuse. Deux fois il étoit descendu du Ciel; la premiere, sur l'Autel dans le Tabernacle, à la consécration d'Aaron & de ses fils pour l'ordre de Prêtrise; & la seconde, sur l'Autel dans le fameux Tem-

ple

ple de Salomon, le jour de sa Dédicace. Ce feu étoit gardé jour & nuit, par des Lévites défrayés de tout ; & de peur qu'il ne vînt malheureusement à s'éteindre, on avoit de surcroît une lampe perpétuelle, allumée à ce Feu Sacré. Les Docteurs Juifs croyent qu'il subsista jusqu'à la destruction du premier Temple par les Chaldéens : après quoi il n'y eut plus dans le second que du feu ordinaire, mais constamment entretenu. Cet usage dure encore dans toutes les Synagogues, où l'on voit en petit ce que le Temple de Jerusalem offroit avec plus de grandeur & d'étendue.

Ce furent, dit-on, les Dactyles du mont Ida qui les premiers découvrirent le feu, ignoré jusqu'alors & pourtant si nécessaire, soit dans les Arts qui ne peuvent se passer de son secours, soit par rapport aux besoins multipliés de la vie. Ces Dactyles, qui portoient encore les noms de Cabires, de Curetes, & de Corybantes, selon les lieux où ils avoient choisi leur demeure, étoient des Philosophes très-inventifs. Les Trésors de science & de lumiere qu'ils ouvrirent aux hommes, engagerent les hommes reconnoissans à les mettre au rang des demi-Dieux. Et pouvoit-on mériter cet honneur à plus juste titre, que d'avoir introduit l'usage du feu, ou comme

me on doit l'entendre, à mon avis,
ɔir facilité par le moyen du feu les
ipales opérations des Arts manuels
n dépendent? Car c'est aux Curétes
a Grece doit l'établissement de tous
Arts, dont le détail est devenu pres-
nfini pour nous. A l'égard de Dio- L. 5.
de Sicile, il en attribue & l'heu-
e découverte & les progrès à Vul-
qui régna en Egypte, & qui fut
e sa vie attiré par une noble curiosi-
Bien-tôt il trouva la maniere de fon-
'or, l'argent, le fer, le cuivre, &
endre par-là ces métaux ductiles &
éables. Il en traça même plusieurs
ns aux Ouvriers, & leur apprit à
oien d'usages devoit s'appliquer le
celui qui de tous les agens a le plus
uissance & le plus de vivacité. Dans
ques Médailles Romaines, on trou-
ulcain avec la Légende: *Regi Artis*,
aint Augustin l'appelle judicieuse-
t, *Deus Artium.*

X.

ancien culte des Etoiles & des Pla- Des Ara-
compoſoit encore toute la Reli- bes.
des Arabes, & particulierement
Sabéens qui occupoient l'Arabie
euse. Ce fut même de l'attache-
extraordinaire qu'ils avoient pour

culte, qu'il prit le nom de Sabaïſme.
·. Hyde, Profeſſeur célébre dans l'U-
erſité d'Oxford, le diſtingue en an-
n & moderne. Selon lui, l'ancien
voit rien de bas ni de criminel : il
ıſiſtoit à adorer l'Etre Suprême en
ſence des Aſtres & du Feu ; ce que
Platoniciens appellerent depuis ado-
le Dieu inviſible en préſence des
x viſibles. Trop grand, trop pur,
é au-deſſus des hommes, les
ıs ne croyoient pas pouvoir com-
er par eux-mêmes avec cet Etre.
cette vûe, ils chercherent des
eurs pour s'en approcher hum-
nent, & pour en obtenir des bien-
s. Le Soleil, la Lune, les Etoiles
leur parurent propres à cet emploi, ſoit
qu'ils les regardaſſent comme animés,
ſoit plûtôt qu'ils les cruſſent ſoumis à
des intelligences qui gouvernoient tous
leurs mouvemens. Ils s'adreſſerent donc
à ces intelligences, à ces Etres moyens,
qu'ils ſuppoſoient pouvoir faire la com-
munication entre Dieu & les hommes,
& la faire d'autant plus aiſément, que les
Aſtres leur ſembloient comme ſuſpen-
dus entre la terre & la demeure de l'E-
tre Suprême. Mais cet ancien Sabaïſme
dégénéra peu à peu : ce que les yeux
ne pouvoient appercevoir fut oublié, &
tous les reſpects ſe tournerent vers ce

ſup
..2. &

qu'on voyoit. De là vint le culte religieux qu'on rendit aux Astres, & par cet enchaînement que les erreurs ont entr'elles, l'Astrologie, Science vaine & ridicule, mais qui flatte les deux passions favorites de l'homme, sa crédulité, en lui promettant qu'il percera dans l'avenir; & son orgueil, en lui insinuant que sa destinée est écrite dans le Ciel.

Quoique les Chrétiens des premiers siécles fussent très-attentifs sur toute leur conduite, ils n'échapperent pourtant point au soupçon d'adorer le Soleil; & cela, parce que toutes les Eglises étoient situées de maniere, que ceux qui y entroient pour prier, & qui regardoient l'Autel principal, avoient le visage tourné vers l'Orient. Je ne parle point des Hypsistaires, Hérétiques reconnus, qui au culte du Soleil joignoient je ne sçai quel mêlange de Christianisme & de Judaïsme.

Nous n'avons plus rien aujourd'hui touchant la Philosophie des Sabéens: nous ne sçavons point aussi ce que c'étoit que les Sages de Théman, dont parle le Prophete Jérémie, qui se plaint que toute leur habileté les avoit abandonnés. Ce que Moïse Maimonide en rapporte fourmille de fables, & n'est appuyé que sur des Livres apocryphes & indignes de toute créance. Je croi que

; Livres ont été composés vers la naiſ-
ıce de Mahomet, & encore par des
ıteurs qui n'étoient point guéris du
lte idolatrique, ni des folies du Pla-
tonisme moderne. Le Rabbin Moïse
lui-même, peu convaincu de ce qu'il
avance, paroît se jouer de la crédulité
publique. Le plus souvent un Auteur,
faute de s'instruire ou d'avoir une cer-
taine étendue de génie, est trompé le
premier, & trompe ensuite les autres.
Mais peut-on pardonner à ceux qui
abandonnent lâchement les intérêts de
la vérité, & qui pour s'attirer des admi-
rateurs, ou pour plaire aux personnes
qui veulent s'assujettir les esprits, dé-
bitent avec un air d'assurance ce qu'ils
sont fort éloignés de croire?

CHAPITRE IV.

I. *Des Chaldéens.* II. *Qu'ils étoient divi-
sés en quatre Sectes.* III. *Des Oracles
Chaldaïques.* IV. *Origine de la Divi-
nation.* V. *Des bons & des mauvais
Génies, & de leurs différens Ordres.*
VI. *Des Philosophes Egyptiens.* VII.
*Remarques générales sur leur Théolo-
gie.* VIII. *S'ils ont eu quelque connoiſ-
sance de la Chymie.*

I. Le

I.

A plus ancienne Monarchie dont parle l'Histoire profane, assez con-è pourtant sur ce point comme sur e infinité d'autres, est celle des Chal-ens ou Assyriens. Occupés à faire la erre, & à étendre leurs conquêtes is cette premiere enfance du Monde la force décidoit de tout & étouffoit voix de la raison, ils ne laisserent int de cultiver les Arts & les Sciences, moins autant qu'ils pouvoient les cul-er. Ils établirent même des Écoles bliques à Babylone, qui étoit la Ca-ale de leur Empire, le centre de tou-les affaires: & ces Ecoles où l'on se idoit des régions les plus éloignées, rerent jusqu'au tems de Nabuchodo-sor & du Prophete Daniel. On sçait core que lorsque l'Empire des Assy-ns, affoibli & presque ruiné, passa r Medes, & ensuite aux Perses, Ba-lone fut toujours remplie de Sçavans, i quoique déchus de leurs anciens viléges, se conservoient toujours une te de crédit & de réputation. Py-gore, & après lui d'autres Grecs, ides d'instructions, vinrent les con-ter, & apprendre sous leurs yeux l'As-nomie & la Physique. Aucun peu-

Des Chal-déens.

ple n'avoit des obſervations ſi anciennes ni ſi exactes que ces Aſſyriens, qui par la ſituation de leur pays, ſous un ciel toujours clair & toujours ſerein, ſe portoient d'un commun accord à étudier les mouvemens & le cours des Aſtres. La Chaldée de plus ayant été nettoyée & défrichée peu après le déluge, conſervoit pluſieurs reſtes d'antiquité, qui la faiſoient preſque remonter juſqu'à la premiere origine du monde.

Cic. de Divin. l. 1.

Scal. Epiſt. 242. ad R. Tompſ.

Pline rapporte qu'on voyoit de ſon tems à Babylone quelques veſtiges du Temple de Bélus ſurnommé Jupiter, & plus recommandable encore par les bienfaits qu'il ſçavoit répandre de toutes parts, que par les Etats qu'il avoit conquis. Il y a grande apparence que ce Temple eſt le même que celui dont parle Diodore de Sicile, & que Sémiramis avoit fait élever à l'honneur de ſon pere. Il étoit particulierement deſtiné aux Sçavans de Babylone, pour s'y retirer & y faire leurs obſervations Aſtronomiques, tant vers l'Orient que vers l'Occident. *Aucun Architecte*, ajoûte le même Diodore, *n'en a jamais pu donner le plan, ni déterminer la véritable hauteur.* C'eſt là ſans contredit ce qui a fait croire que Bélus étoit Inventeur de l'Aſtronomie. Souvent on félicite les Princes, & on leur fait honneur de ce qui ſe traite ſeulement

L. 6.

L. 2.

lement ſous leurs regards, de ce qui participe à leurs libéralités.

Quoiqu'il en ſoit, Bélus fut celui qui forma à Babylone le College des Philoſophes, ou des Prêtres ſçavans. Il les exemta des charges & des impoſitions dont on accabloit le peuple docile & porté ſans aucun murmure au joug : il leur aſſigna même un quartier ſéparé, où ils puſſent jouir du repos & de la tranquillité qu'on rencontre ſi rarement au milieu du grand monde. Sans doute que ces richeſſes & ces commodités obligerent les Prêtres reconnoiſſans à révérer Bélus, & à le mettre au nombre des Dieux. La reconnoiſſance a plus fait d'Apothéoſes, que la crainte ou le reſpect. Les Bienfaiteurs uſurpent le plus noble avantage de la Divinité, un de ſes plus beaux droits. Eſt-il étonnant après cela qu'on les reſpecte après leur mort, qu'on leur offre des ſacrifices ? *

Suivant le témoignage de Ciceron, les Philoſophes qui fleuriſſoient à Babylone étoient les plus anciens Philoſophes du monde : & Joſephe aſſure qu'ils communiquerent aux Egyptiens les premiers traits & les premiers élémens des Sciences,

Ubi ſuprà.

Antiq. l. 1.

F 4

* *Deus eſt mortali juvare mortalem.* Plin. Hiſt. l. 2.

Sciences, ſurtout de l'Aſtronomie. Les ſources les plus éloignées ne ſont pas les moins reſpectables; car il eſt beaucoup plus difficile à la raiſon de ſortir de l'ignorance où elle eſt plongée, que de ſuivre le fil une fois trouvé de la vérité.

II.

Qu'ils étoient diviſés en quatre Sectes.

On apprend du Prophete Daniel, que ces Philoſophes étoient diviſés en quatre Claſſes, qui malgré leurs occupations différentes, ſe réuniſſoient cependant pour obéir à un Chef ou Préſident commun. Rien n'avoit plus l'air d'une Monarchie, quoique cet air convienne peu aux Gens de Lettres.

Les premiers ſe nommoient *Chartumim* ou *Hhartumim*, & ce nom indiquoit un certain genre de Curieux, qui ſe mêloient particulierement d'annoncer l'avenir. On ignore de quelle induſtrie, de quel art ils ſe ſervoient pour cela: mais je ſoupçonne que c'étoit en examinant de près la phyſionomie & les allures de ceux qui venoient les conſulter. Il ſe trouve en chaque homme je ne ſçai quoi de déciſif, ſoit dans le port, ſoit dans les manieres, ſoit dans un certain enchaînement de paſſions, qui pourroit preſque faire deviner à coup ſûr tout ce qui doit lui arriver.

Les

Les seconds appellés *Asaphim*, se livroient à la Physique & à l'Histoire Naturelle ; & comme ces deux Sciences ne sont estimables qu'autant qu'elles se tournent à l'utilité publique, ils avoient soin de divulguer de tems en tems tout ce qu'ils trouvoient d'avantageux, soit à la culture des terres, soit à la conservation & à l'œconomie des familles. On croit qu'il faut tirer du mot *Asaph* ou plutôt *Ascaph*, les termes Grecs σοφὸς & σοφιστὴς ; & cette étimologie ne doit point paroître extraordinaire, ni amenée de trop loin : Car les Grecs allant puiser la Philosophie chez les Orientaux, s'approprierent sans aucun doute le nom dont les Orientaux se servoient pour désigner leurs Philosophes.

Les troisiémes s'appelloient *Mecashphim*, & c'étoient des Médecins, des Botanistes, qui apparemment pour se donner plus de relief & pour imposer aux crédules, tantôt se vantoient de charmer les serpens & toutes sortes d'animaux venimeux, tantôt se servoient de fumigations & de cérémonies magiques. Comme leur vertu toute extérieure n'étoit point à l'épreuve des présens, les Rois les employoient dans les occasions délicates pour se défaire de leurs ennemis, & pour exercer une vengeance

d'autant plus ſure qu'elle étoit plus ſecrette.

Les derniers enfin, nommés *Chaſehdim*, & plus reſpectés que les autres, étudioient conſtamment l'Aſtronomie, & gouvernoient tous ceux qui avoient le fol orgueil de penſer que leur ſort eſt écrit dans le Ciel. Cette eſpece d'erreur que le ſuccès favoriſoit quelquefois, & qui devenoit par ce ſuccès même plus dangéreuſe, plus générale, attiroit un grand nombre d'Etrangers à Babylone, & ces Etrangers donnoient unanimement le nom de *Chaſehdim* ou de Chaldéens à tous les Sages & à tous les Sçavans de cette grande Ville, nom qui fut dans la ſuite affecté à ceux qui faiſoient profeſſion d'une Théologie occulte & ſuperſtitieuſe. L'Hiſtoire Romaine en fournit des preuves inconteſtables, & les Empereurs proſcrivirent ſouvent toutes ces doctrines, qui gâtoient les jeunes eſprits, & troubloient l'ordre des familles accoutumées malheureuſement au frivole.

Mais à l'égard des premiers Chaldéens, on ne peut douter qu'ils n'enſeignaſſent des choſes utiles & inſtructives, puiſque Daniel ne dédaigna point de ſe mettre à leur tête, lui qui étoit éclairé de l'Eſprit d'en-haut. Auroit il voulu approuver publiquement ce qu'il auroit

auroit condamné en secret? Un pareil soupçon ne peut tomber sur Daniel, qui, quoiqu'il eut vieilli dans les intrigues de Cour, n'avoit point appris à se tromper lui-même, ni à tromper les autres. Que cette louange appartient à peu de Ministres d'Etat!

III.

Des Oracles Chaldaïques.

Il est triste que nous n'ayions rien d'exact ni d'original sur cette ancienne Philosophie de Babylone. Ce qui nous en reste, ce sont des morceaux informes & dépareillés, plutôt des apparences de vérité que des vérités mêmes. Je regrette beaucoup les Mémoires qu'avoit recueilli Bérose, Prêtre de Béryte. C'étoit un Ecrivain sûr & judicieux, qui même en compilant travailloit de génie. Les Athéniens faisoient un si grand cas de ses talens & de son éloquence, qu'ils lui dresserent une statue avec une langue dorée. Je ne dis rien des Oracles Chaldaïques publiés sous le nom de Zoroastre, & souvent imprimés avec de longs Commentaires. On s'apperçoit aisément & presque au premier coup d'œil, que c'est un Ouvrage hazardé depuis la naissance de Jesus-Christ, où les hommes connurent mieux ce qu'ils devoient à

la Divinité. Car outre plusieurs expressions nouvelles, détournées & prises en un sens contraire à celui de toute l'Antiquité, on trouve encore dans cet Ouvrage, je ne sçai quel faux air de Platonisme, fondé sur les froides rêveries des Gnostiques & des Valentiniens.

V. Nat. Alex. in Sæculi primi parte I. art, 15.

Il faut porter le même jugement des deux Livres attribués à Mercure Trismégiste, dont l'un a pour titre *Asclepius*, & l'autre *Pymander*. J'y reconnois la main tremblante & incertaine d'un Ecolier qui dégradoit, qui avillissoit le Christianisme, en voulant l'associer aux dogmes de Platon. En voici un exemple assez remarquable. L'Auteur du *Pymander* assure que la plus grande de toutes les calamités est de mourir sans enfans. » Pour châtiment, » dit-il, on est livré aux Démons, & » on revient ensuite sur la terre; mais » sans avoir aucun sexe, sans pouvoir » espérer aucune prééminence. Et c'est » là une punition qui se fait de l'a» vis du Soleil. Il faut par conséquent » se garder de tous ceux qui dédai» gnent le mariage, & qui n'osent s'as» sujettir à ce qu'il a d'importun & de » gênant.

Dans les trois premiers siécles de l'Eglise, on s'imaginoit pouvoir vaincre les Juifs,

Juifs, les Payens, & leur communiquer le don inestimable de la Foi, en supposant à leurs principaux Personnages des Traités artificieusement écrits, & où s'entrevoyoient quelques linéamens du Christianisme. Ce zèle inconsidéré partoit d'un motif très-louable, & par-là même il mérite d'être excusé. On peut faire armes de tout, quand on songe moins à abattre son ennemi, qu'à lui montrer son tort, qu'à le rappeller à son devoir. Mais ce reproche ne doit point tomber sur l'Eglise en général; car Jesus-Christ qui la protége d'une maniere spéciale, lui ayant promis son assistance pour discerner les véritables preuves de la Religion, surtout celle qu'offre l'Ecriture; est-il surprenant que sans son aveu, quelques particuliers se soient trompés, en attribuant à des Auteurs des Livres qu'ils n'avoient point faits?

IV.

Origine la Divi[nation].

Le génie des Chaldéens, comme on l'a pû voir, se tournoit volontiers aux choses d'éclat, à ce qui étoit revêtu d'un appareil pompeux. C'est pourquoi ils se piquoient d'avoir des observations Astronomiques très-anciennes, comme si cette antiquité leur pouvoit être de quelque

quelque usage dans le Gouvernement; semblables à cela aux Princes & aux Gentilshommes, qui s'attribuent une longue suite d'Ancêtres, & qui se glorifient davantage d'un mérite à demi oublié, qu'ils ne cherchent à s'en procurer un réel par leurs vertus. Ces mêmes Chaldéens donnerent cours à la Divination, née peu de tems après le Déluge, puisqu'on en rapporte l'origine à Cham un des fils de Noé, & inventeur aussi de la Magie. Il falloit que l'homme eût un penchant bien rapide à s'égarer, puisqu'un événement tel que le Déluge, si affreux dans toutes ses circonstances, ne pouvoit l'arrêter. A peine distinguons-nous les objets qui nous environnent, & qui sont, pour ainsi dire, de plein-pied avec nous. Commentpourrions-nousconnoître ceux qu'un long éloignement dérobe à notre vûe, ou qui sont encore enfoncés dans les sombres replis de l'avenir?

Apul. in Apologiâ.

Arnob. l. 1 & 2.

La Divination au commencement n'étoit, suivant les apparences, qu'un art ingénieux & subtil, qui à force de réflexions sur ce qui étoit déja arrivé, tâchoit de découvrir ce qui pouvoit arriver dans des conjonctures à peu près semblables. Mais cet art intéressoit trop l'amour propre, avide de tout ce qui peut le flatter, pour en demeurer là. Il s'ac-

s'accrut d'une infinité de manieres, surtout en passant par les mains des Egyptiens & des Grecs. Ces deux peuples oserent en faire une Science dans les formes, accompagnée d'un long détail de régles & de préceptes : & ce qui paroîtra du moins aussi extraordinaire, tout le monde se réunit pour regarder cette Science comme quelque chose de sérieux.

Bien-tôt on partagea la Divination en deux branches, dont l'une fut nommée la Naturelle ou la Theurgique, & l'autre l'Artificielle. Cette derniere s'exerçoit par les Astrologues, par les Augures, par ceux qui jettoient le sort, qui interprétoient les prodiges & les tonnerres, qui consultoient les entrailles encore fumantes des victimes. Tous ces hommes, pour séduire avec plus d'adresse, & pour se mettre en même-tems à l'abri d'un examen importun, s'étoient liés à la Religion par différentes chaînes. Ils osoient avancer, que non-seulement l'avenir leur étoit connu; mais qu'ils pouvoient encore à leur gré disposer des événemens. Mais dans quelle source les Anciens avoient-ils puisé cette Divination artificielle ? Qui leur en avoit donné la clé ? Tout ce qui arrive dans la Nature n'arrive-t-il point par l'enchaînement, par la suite

des

des Loix générales que Dieu a établies ? Peut-on penſer qu'il les changera en faveur de quelques particuliers qui ignorent même ce qu'ils demandent ? Et quand il le fait par rapport à l'ordre de la Grace, n'y reconnoît-on point cette Providence éclairée, qui ſe manifeſte d'autant plus que ſes œuvres ſont moins communes, & qui oblige juſqu'aux Magiciens de Pharaon à s'écrier : C'eſt ici le doigt de Dieu ?

Pour la Divination naturelle, on la regardoit comme un mouvement ſoudain, mais céleſte, qui ſe faiſoit ſentir ou dans un profond ſommeil, ou pendant quelque tranſport ſacré, quelque extaſe involontaire. Cette Divination au reſte n'étoit pas fort répandue : elle ſuppoſoit comme un principe conſtant, que toutes les ames ſont des parcelles & des écoulemens de la Divinité ; que malgré leur union à des corps, elles entretiennent une correſpondance cachée & réciproque entr'elles ; qu'enfin les ames plus parfaites ſe communiquent dans certaines occaſions aux moins parfaites, & leur revelent l'avenir. Mais la difficulté étoit de démêler ces occaſions favorables, de ne point les manquer par des actions indécentes. Ce ſyſtême devint dans la ſuite le ſyſtême favori des Platoniciens.

Quel-

Quelques Juifs ont encore rencheri ſur cette Divination naturelle, & ils ont voulu décider quelle langue employent les ames pour converſer les unes avec les autres. Le Rabbin Jochanan, fils de Zochaï, trouva peu après la priſe de Jéruſalem, que cette langue étoit l'Hébraïque, *la plus courte*, diſoit-il, *& la plus expreſſive de toutes.* Quelle découverte!

V.

Des bons & des mauvais Génies, & de leurs différens Ordres.

Plat. in Timæo, & in Convivio. Jambl. de Myſteriis. Apul. de Dæm. Socrat.

L'étude que faiſoient les Chaldéens de l'Aſtronomie, ne pouvoit manquer de leur deſſiller les yeux ſur l'exiſtence d'un Etre infini & tout-puiſſant. Mais cet Etre leur paroiſſoit trop ſublime, trop concentré en lui-même, trop diſproportionné aux hommes, pour s'occuper de leurs beſoins ſi étendus tout enſemble & ſi variés. C'eſt pourquoi ils établirent un grand nombre d'Etres moyens, diſpoſés par étages & plus puiſſans, plus éclairés les uns que les autres; afin de remplir le vuide immenſe qui ſe trouve entre les hommes & Dieu. Ces Etres ſont toujours en mouvement, toujours en action: ils tiennent le milieu entre deux extrémités ſi éloignées & de caractere ſi différent: ils font, pour ainſi dire, paſſer de main en main les

les vœux & les prieres que les hommes adressent à Dieu, & rapportent aux hommes les graces & les bienfaits dont Dieu les comble en échange. Tout l'Univers seroit dégradé & presque anéanti, sans ce commerce réciproque, sans les doubles phénomenes de cette action & de cette réaction. Je croirois volontiers que l'idée en fut prise par les Chaldéens sur l'échelle mystérieuse que Jacob vit en songe, & qui servoit aux Anges à descendre du Ciel sur la Terre, & à remonter de la Terre au Ciel. Tout au haut se découvroit dans un nuage la Majesté Divine.

Plut. de Orac. cessat.

Orig. contra Cels. l. 5.

Suivant cette allégorie, les Chaldéens n'admettoient que trois genres d'Etres : Premierement, celui qui n'a point commencé & ne doit point finir, Dieu : Secondement, ceux qui ont eu commencement & n'auront point de fin ; les Anges, les Démons, les Génies : Troisiémement, ceux qui ont commencé & qui finiront ; les hommes avec tout l'Empire sublunaire, où le vrai & le beau ne paroissent que comme certains traits de lumiere, encore très-affoiblis, dans une nuit obscure. Ces derniers Etres sont tous malheureux par les changemens, par les révolutions subites, par les malheurs interminables à quoi ils sont sujets. *Leur vie*, dit Apulée, *est un détail*

V. Stanl. de Philos. Chald.

V. etiam Euf. Præp. Evang. l. 5.

Ubi suprà.

tail de mort, un déperissement continuel. Pour les Démons & les Génies, on doit les regarder comme les yeux, les oreilles, les mains de celui qui les a créés pour être ses Lieutenans & ses Messagers. Ils voyent tout, ils entendent tout ; rien n'échappe à ces natures moyennes & intermédiaires. Dieu est le seul qui se suffise à lui-même, qui renferme tout le reste de l'Univers ; mais il est dans un éloignement si prodigieux, que les Sages mêmes se perdent en voulant penser à lui.

Sallust. de Diis & mundo, c. 2.

Cette opinion étoit très-répandue parmi les Chrétiens des trois premiers siécles de l'Eglise, & le célébre George Bull, dans sa défense de la Foi de Nicée, convient que la plupart des Peres ne pouvoient se persuader que Dieu élevé comme il est au-dessus des créatures, fit passer son action immédiatement jusqu'à elles. Il en laissa d'abord le soin aux Anges, appellés pour cela sa manifestation, sa puissance principale. Mais à la venue de Jesus-Christ, le gouvernement du monde invisible changea tout-à-fait, & le Dieu Homme réunit en lui la force partagée des Anges & des Démons.

A ces trois genres d'Etres, répondent trois étages differens. Le premier, destiné à celui qui est infini, brille d'une lumiere

lumiere pure & originale, d'une lumiere qui ne peut s'éteindre. Aussi les Prophetes représentent-ils toujours Dieu comme enveloppé d'un manteau de feu, comme assis sur un trône de flâmes ardentes. Le second étage qui sert de demeure aux Génies, aux intelligences moyennes, ne reçoit la lumiere que par échapées ; & cependant elle y est encore assez vive, comme on peut le voir dans le Soleil & les Etoiles fixes. Le troisiéme étage enfin par comparaison au premier, est le séjour des ténébres, où regnent l'oubli & le silence, où regnent la mort plus cruelle encore. Il me paroît que les Poëtes ont pris de là occasion de feindre leur enfer. Selon Lucien, ce qui gêne le plus les morts dans l'autre vie, c'est qu'il n'y a qu'une seule couleur, & que faute de lumiere, tous les objets se ressemblent & sont uniformes.

Viudet. de vitâ funct. statu, Sect.

Voilà un abrégé de la Philosophie

ncore d'être lû qu'en Grec ou en
s.

me suffira de faire deux remarques
dérables, & qui applaniront un
d nombre de difficultés. La pre-
e, c'est que les Anciens, peu ac-
umés aux idées métaphysiques,
oient que la pensée, l'intelligence,
rit ne consistent que dans un mou-
ent très-vif, & encore dans un
vement de rotation. Le feu & la lu-
e, ajoûtoient-ils, étant les corps
lus subtils, les fluides les plus dé-
qui soient dans la nature; Dieu par
équent doit être un feu tout pur,
lumiere toute brillante. A l'égard
ames, elles sont composées d'air.
econde remarque, c'est qu'il faut
sager le systême des Démons & des
ies, comme la principale clé du
unisme. Ce systême a sur tout af-
i le culte Idolâtrique, en remplis-
l'Univers de ces sortes de Démons
génies; en supposant que les uns
ent des oracles; que les autres exi-
des prieres, des vœux, des sacri-
; qu'il y en a dans l'air, dans les
s, sur les montagnes; enfin qu'on
ut être heureux qu'avec leur se-
. Je ne fais ici qu'effleurer cette
ere, traitée avec plus d'étendue dans
vrage qu'Antoine Van-Dale, Mé-
decin

decin Anabaptiste de Haërlem, a fait imprimer sur l'origine & les progrès de l'Idolâtrie.

Au reste ce systême n'a aucun rapport avec celui de l'Ecriture Sainte, qui parle sans aucun détour des bons & des mauvais Anges, qui décrit leurs forces & leurs emplois, qui répéte souvent que Dieu se repose sur eux de la conduite des Nations. Cependant les Saducéens osoient avancer, je ne sçai sur quelles preuves, que c'étoit là une des nouveautés introduites parmi les Juifs, depuis la captivité de Babylone. Mais pouvoit-on mettre sa confiance en des gens, qui prévenus que l'ame & le corps subissent la même loi, meurent ensemble, ne vouloient point reconnoître des substances immatérielles ? Moins coupables que les Saducéens, & peut-être aussi hardis, d'autres Juifs expliquoient métaphoriquement tout le ministere des Anges. *Ces Etres*, disoient-ils, *ces Mi-*

Simon, Hist. Crit. du Vieux Testament

VI.

Si l'Empire des Assyriens fut le premier qui s'établit après le Déluge, on peut dire que celui des Egyptiens ne tarda point long-tems à le suivre. Il eut même l'avantage d'être mieux policé dès son origine, mieux lié dans toutes ses parties. Au lieu que les premiers Rois de Babylone étoient tous des Conquérans, & par là même des ennemis déclarés des hommes ; les anciens Rois d'Egypte ne se piquoient en revanche que de procurer à ces mêmes hommes une félicité constante. Aussi ne les louoit-on que de ce qu'ils avoient fait d'utile ; leurs éloges en devenoient plus courts, mais plus vrais & plus intéressans. » Un tel Roi, disoit-on, a été » juste & modéré, il se plaisoit dans » l'intérieur de sa famille, il a eu même » des amis : un autre a fait bâtir des » Ouvrages considérables, un College, » des Ponts, des Quais pour la com» modité publique : sous celui-ci, l'usage » d'un tel remede devint plus commun, » on trouva la maniere de bâtir & de » se loger à moins de frais. Sous celui» là les Impôts furent retranchés, & » la Cour se défendit elle-même les » dépenses superflues, » Heureux le Royaume

Des Philosophes Egyptiens.

Diod. Sic. l. 1. & 2.

Bossuet, Hist. Univ. part. 3.

lumiere pure & originale, d'une lumiere qui ne peut s'éteindre. Auſſi les Prophetes repréſentent-ils toujours Dieu comme enveloppé d'un manteau de feu, comme aſſis ſur un trône de flâmes ardentes. Le ſecond étage qui ſert de demeure aux Génies, aux intelligences moyennes, ne reçoit la lumiere que par échapées ; & cependant elle y eſt encore aſſez vive, comme on peut le voir dans le Soleil & les Etoiles fixes. Le troiſiéme étage enfin par comparaiſon au premier, eſt le ſéjour des ténébres, où regnent l'oubli & le ſilence, où regnent la mort plus cruelle encore. Il me paroît que les Poëtes ont pris de là occaſion de feindre leur enfer. Selon Lucien, ce qui gêne le plus les morts dans l'autre vie, c'eſt qu'il n'y a qu'une ſeule couleur, & que faute de lumiere, tous les objets ſe reſſemblent & ſont uniformes.

Wiudet. de vitâ funct. ſtatu, Sect. 2.

Voilà un abrégé de la Philoſophie Chaldaïque, telle du moins que les Grecs nous l'ont tranſmiſe. Je ne rapporterai point les autres ſingularités que ces mêmes Grecs ont riſquées à l'occaſion des Génies, ni leurs différens ordres, ni leurs différens noms, ni les cérémonies néceſſaires pour s'attirer leur eſtime & leur confiance. Tout ce détail, peu utile par ſoi-même, ne méri-

te

le encore d'être lû qu'en Grec ou en Latin.

Il me suffira de faire deux remarques considérables, & qui applaniront un grand nombre de difficultés. La premiere, c'est que les Anciens, peu accoutumés aux idées métaphysiques, croyoient que la pensée, l'intelligence, l'esprit ne consistent que dans un mouvement très-vif, & encore dans un mouvement de rotation. Le feu & la lumiere, ajoûtoient-ils, étant les corps les plus subtils, les fluides les plus déliés qui soient dans la nature; Dieu par conséquent doit être un feu tout pur, une lumiere toute brillante. A l'égard des ames, elles sont composées d'air. La seconde remarque, c'est qu'il faut envisager le systême des Démons & des Génies, comme la principale clé du Paganisme. Ce systême a sur tout affermi le culte Idolâtrique, en remplissant l'Univers de ces sortes de Démons & de génies; en supposant que les uns rendent des oracles; que les autres exigent des prieres, des vœux, des sacrifices; qu'il y en a dans l'air, dans les forêts, sur les montagnes; enfin qu'on ne peut être heureux qu'avec leur secours. Je ne fais ici qu'effleurer cette matiere, traitée avec plus d'étendue dans l'Ouvrage qu'Antoine Van-Dale, Médecin

decin Anabaptiſte de Haërlem, a fait imprimer ſur l'origine & les progrès de l'Idolâtrie.

Au reſte ce ſyſtême n'a aucun rapport avec celui de l'Ecriture Sainte, qui parle ſans aucun détour des bons & des mauvais Anges, qui décrit leurs forces & leurs emplois, qui répéte ſouvent que Dieu ſe repoſe ſur eux de la conduite des Nations. Cependant les Saducéens oſoient avancer, je ne ſçai ſur quelles preuves, que c'étoit là une des nouveautés introduites parmi les Juifs, depuis la captivité de Babylone. Mais pouvoit-on mettre ſa confiance en des gens, qui prévenus que l'ame & le corps ſubiſſent la même loi, meurent enſemble, ne vouloient point reconnoître des ſubſtances immatérielles? Moins coupables que les Saducéens, & peut-être auſſi hardis, d'autres Juifs expliquoient métaphoriquement tout le miniſtere des Anges. *Ces Etres*, diſoient-ils, *ces Miniſtres des volontés de Dieu, que ſont-ils autre choſe que les actions mêmes de Dieu perſonifiées?* Pluſieurs Chrétiens, de ceux qu'on nommoit Allégoriſtes, adopterent les mêmes ſentimens. Toute leur étude ſe tournoit, comme on ſçait, à fuir la lettre qui tue, & à en tirer des ſens profonds & myſtérieux.

Simon, Hiſt. Crit. du Vieux Teſtament

VI.

Si l'Empire des Assyriens fut le premier qui s'établit après le Déluge, on peut dire que celui des Egyptiens ne tarda point long-tems à le suivre. Il eut même l'avantage d'être mieux policé dès son origine, mieux lié dans toutes ses parties. Au lieu que les premiers Rois de Babylone étoient tous des Conquérans, & par là même des ennemis déclarés des hommes; les anciens Rois d'Egypte ne se piquoient en revanche que de procurer à ces mêmes hommes une félicité constante. Aussi ne les louoit-on que de ce qu'ils avoient fait d'utile; leurs éloges en devenoient plus courts, mais plus vrais & plus intéressans. » Un tel Roi, disoit-on, a été » juste & modéré, il se plaisoit dans » l'intérieur de sa famille, il a eu même » des amis: un autre a fait bâtir des » Ouvrages considérables, un College, » des Ponts, des Quais pour la com» modité publique; sous celui-ci, l'usage » d'un tel remede devint plus commun, » on trouva la maniere de bâtir & de » se loger à moins de frais. Sous celui» là les Impôts furent retranchés, & » la Cour se défendit elle-même les » dépenses superflues, » Heureux le Royaume

Des Philosophes Egyptiens

Diod. Sic. l. 1. & 2.

Bossuet, Hist. Univ part. 3.

à la Lune les noms d'Osiris & d'Isis. Ils les regardoient comme mariés ensemble, comme étant la source, l'origine de toute production. Et c'est sur la terre rendue par eux féconde & abondante, que se font sentir les fruits de ce mariage. Par conséquent tout ce qui respire, tout ce qui vit, hommes, plantes, animaux, forme une même famille, divisée en plusieurs branches.

Mais comme parmi les membres de cette famille, les uns sont doués de plus de force & d'intelligence que les autres, ils sont aussi plus obligés de pourvoir à la sûreté commune. De-là venoit le soin officieux & toûjours prêt, que les Egyptiens avoient des plantes, des animaux: soin qui dégénéra bien-tôt en un culte public & même extravagant, qu'on ne pouvoit leur trop reprocher. J'avoue que c'est là l'endroit ridicule de l'Egypte. Comment un Peuple qui a donné tant de marques de sa sagesse,

sont soignés, prévenus dans leurs maladies, traités avec plus d'égards que les hommes ; & quand on fait sur cette préférence de justes reproches aux Prêtres Indiens, ils répondent que les hommes ont reçû de Dieu la raison pour se préserver des maux qui les environnent, au lieu que les animaux n'ont qu'un instinct qui les oblige souvent à chercher leur vie aux dépens de leur vie même. L'opinion des Cartésiens, que les bêtes sont de vrayes machines, quoiqu'elle révolte l'imagination & souffre de grandes difficultés, a pourtant chassé bien des erreurs. Soupçonneroit-on qu'un tel Paradoxe, malgré les rigueurs de l'Inquisition contre toute nouveauté, eût d'abord germé dans une tête Espagnole ?

Le mariage du Soleil & de la Lune unis ensemble pour fertiliser la Terre, étoit un point tout mystérieux dans le Paganisme. Il se voit encore plusieurs beaux restes d'Antiquité qui y font allusion, & des revers de Médailles, & des bas-reliefs, & des pierres gravées. Quand le voluptueux Héliogabale voulut marier son Dieu, qui étoit le Soleil, il choisit d'abord la Guerriere, Pallas dont la statue avoit été apportée de Phrygie. Mais ce projet ayant manqué, on fit venir de Carthage celle d'Uranie,

on lui donna pour dot toutes les richeſſes de ſon Temple. Uranie, que les Afriquains adoroient avec tant de reſpect & de vénération, étoit la Lune, & on ne pouvoit gueres trouver de nœud mieux aſſorti. Un Philoſophe moderne a publié un Ouvrage de Chymie aſſez curieux, qu'il a intitulé, *Le mariage du Soleil & de la Lune.* Il prétend que la Terre eſt le lieu où l'on voit éclore les fruits de cet heureux mariage, dont les deux plus conſidérables ſans contredit ſont les métaux parfaits & les pierres précieuſes. Pluſieurs Aſtronômes qui ſuivent en partie cette idée de mariage céleſte, appellent les Eclipſes de Lune, des adulteres du Soleil & de la Lune, parce qu'il ſemble dans ces ſortes d'Eclipſes que la Terre veut s'attirer les bonnes graces du Soleil & les dérober à la Lune, en empêchant qu'elle ne reçoive ſa lumiere accoutumée. Mais tout cela n'eſt

ce que j'ai dit sur l'Ecriture secrette & l'Ecriture publique, sur la Langue sçavante & la Langue commune des Orientaux. Si cette observation échappe, on ne comprendra presque rien à ce qui les regarde, non plus qu'à ce qui regarde les Israëlites. Saint Paul avoue que toute leur Religion ne s'exprimoit que d'une maniere figurative : *Hæc omnia in figuris contingebant illis.*

VII.

Remarques générales sur leur Théologie.

De If. & Osiride.

La Physique particuliere n'étoit pas moins obscure en Egypte, que la générale. Plutarque trouve même qu'on l'avoit traitée d'une maniere si haute & si relevée, qu'elle pouvoit passer pour une vraye Théologie. En effet, les Egyptiens aimoient à personnifier toute la Nature : ils peignoient sous les noms, sous les généalogies de leurs Heros ou demi-Dieux, & les mouvemens des astres, & les vicissitudes des saisons, & les propriétés infinies des corps. C'est à quoi il faut avoir égard, en lisant le Traité d'Isis & d'Osiris que Plutarque nous a laissé. Quel étrange labyrinthe que ce Traité, si l'on n'avoit un fil pour s'y conduire! En voici des preuves que j'ai choisies.

Les Egyptiens donnoient au Soleil & à la

la Lune les noms d'Osiris & d'Isis. Ils
s regardoient comme mariés ensem-
e, comme étant la source, l'origine
: toute production. Et c'est sur la
rre rendue par eux féconde & abon-
inte, que se font sentir les fruits de ce
ariage. Par conséquent tout ce qui
spire, tout ce qui vit, hommes,
lantes, animaux, forme une même fa-
... , divisée en plusieurs branches.
Mais comme parmi les membres de cette famille, les uns sont doués de plus de force & d'intelligence que les autres, ils sont aussi plus obligés de pourvoir à la sûreté commune. De-là venoit le soin officieux & toûjours prêt, que les Egyptiens avoient des plantes, des animaux: soin qui dégénéra bien-tôt en un culte public & même extravagant, qu'on ne pouvoit leur trop reprocher. J'avoue que c'est là l'endroit ridicule de l'Egypte. Comment un Peuple qui a donné tant de marques de sa sagesse, de son attachement à la vérité, de son goût pour les beaux Arts, pouvoit-il adopter des folies si palpables? Quel tribut deshonorant ne payoit-il point à l'humanité!

Entre plusieurs coûtumes que les Egyptiens guidés par Sesostris laisserent en Asie, on y retrouve encore l'ancienne affection pour les animaux. Ils

ſont ſoignés, prévenus dans leurs maladies, traités avec plus d'égards que les hommes ; & quand on fait ſur cette préférence de juſtes reproches aux Prêtres Indiens, ils répondent que les hommes ont reçû de Dieu la raiſon pour ſe préſerver des maux qui les environnent, au lieu que les animaux n'ont qu'un inſtinct qui les oblige ſouvent à chercher leur vie aux dépens de leur vie même. L'opinion des Cartéſiens, que les bêtes ſont de vrayes machines, quoiqu'elle révolte l'imagination & ſouffre de grandes difficultés, a pourtant chaſſé bien des erreurs. Soupçonneroit-on qu'un tel Paradoxe, malgré les rigueurs de l'Inquiſition contre toute nouveauté, eût d'abord germé dans une tête Eſpagnole ?

Le mariage du Soleil & de la Lune unis enſemble pour fertiliſer la Terre, étoit un point tout myſtérieux dans le Paganiſme. Il ſe voit encore pluſieurs beaux reſtes d'Antiquité qui y ſont alluſion, & des revers de Médailles, & des bas-reliefs, & des pierres gravées. Quand le voluptueux Héliogabale voulut marier ſon Dieu, qui étoit le Soleil, il choiſit d'abord la Guerriere, Pallas dont la ſtatue avoit été apportée de Phrygie. Mais ce projet ayant manqué, on fit venir de Carthage celle d'Uranie,

lui donna pour dot toutes les richef-
de fon Temple. Uranie, que les A-
quains adoroient avec tant de refpect
le vénération, étoit la Lune, & on
ne pouvoit gueres trouver de nœud
mieux afforti. Un Philofophe moderne
a publié un Ouvrage de Chymie affez
curieux, qu'il a intitulé, *Le mariage du Soleil & de la Lune.* Il prétend que
la Terre eft le lieu où l'on voit éclore les fruits de cet heureux mariage,
dont les deux plus confidérables fans
contredit font les métaux parfaits &
les pierres précieufes. Plufieurs Aftronômes qui fuivent en partie cette idée
de mariage célefte, appellent les Eclipfes de Lune, des adulteres du Soleil & de la Lune, parce qu'il femble dans ces fortes d'Eclipfes que la
Terre veut s'attirer les bonnes graces
du Soleil & les dérober à la Lune, en
empêchant qu'elle ne reçoive fa lumiere accoutumée. Mais tout cela n'eft
qu'un jeu d'efprit.

Outre la Lune à qui on donnoit le
nom d'Ifis, on le donnoit encore à la
Terre, & elle étoit repréfentée, tantôt
fous la figure d'une femme debout &
ayant plufieurs mamelles, tantôt fous
la figure d'une femme affife & portant
fur fa tête un globe, deux ferpens, des
épis de blé, & une guirlande de fleurs.

Sa

Sa robe de plus étoit bigarrée avec des rubans de diverses couleurs : tous symboles de l'extrême fécondité, des richesses immenses de la Terre. C'est ce qu'il est à propos d'observer, pour bien entendre quel étoit le but des Fêtes qu'on célébroit à l'honneur d'Isis, Fêtes encore plus de Politique que de Religion. En effet, les Prêtres Egyptiens avoient deux grandes Cérémonies chaque année: la premiere à l'approche de l'Hyver, où commençoit le deuil d'Isis pour la mort de son cher Osiris : ce qui signifioit simplement, que la Terre devenoit languissante, inanimée, que toute force de produire lui étoit ravie. La seconde au retour du Printems, où finissoit le deuil d'Isis par la résurrection annuelle d'Osiris ; ce qui signifioit encore, que toute la Nature se ranimoit, & que les germes cachés des plantes alloient reparoître au jour. Aussi appelloit-on Osiris l'œil du monde, & le peignoit-on dans les Temples sous l'emblême d'un sceptre surmonté d'un œil.

Des raisons à peu près semblables avoient introduit à Babylone les Fêtes d'Adonis. Tout pleuroit avec Venus à sa mort ; tout se noyoit avec elle dans la joye, quand il reprenoit une nouvelle vie. Adonis étoit le nom du Soleil parmi les Assyriens. Il y a apparence que le

L. de Deâ Syrâ.

le principal motif de toutes les Fêtes du Printems avoit été de réveiller les Peuples encore retenus par l'Hyver, de les porter à la culture des terres & des jardins, de les rappeller en un mot au travail commun. D'abord elles furent très-ſimples : on n'y offroit aux Dieux, ni encens, ni parfum ; mais de l'herbe verte qu'on cueilloit ſoi-même & qu'on élevoit vers le Ciel, comme d'heureuſes prémices des productions de la Nature. Mais dans la ſuite ces Fêtes devinrent l'objet d'un libertinage public, & auquel on ne pût faire perdre ce qu'il offroit de honteux, qu'en le couvrant du prétexte de la Religion. C'eſt ainſi que les mœurs ſouffrent quelquefois des établiſſemens qui avoient été formés avec le plus d'ordre & le plus de ſageſſe.

Cet échantillon fera juger de quelle méthode ſe ſervoient les Egyptiens, pour développer les matieres de Phyſique.

Leur Géographie avoit encore de plus grands défauts, & en général cette Science ne devoit être autrefois qu'un corps informe fondé ſur des bruits populaires, ſur des obſervations rapides, ſur des choſes apperçûes au haſard, & de l'œil dont les Voyageurs peuvent les appercevoir. Les Egyptiens avoient

trop

l'obligation au Nil, dont les accroissemens réglés & salutaires fertilisoient tout le Pays, pour ne point honorer ce fleuve de leurs fables. Ils le regardoient comme une Divinité bienfaisante; ils se flattoient de trouver de grands préservatifs dans son nom; ils se plaignoient de la mer qui bornoit son cours, & par je ne sçai quel droit de représailles, ils ne vouloient point user de sel dans leurs repas; ce qui mérite d'autant plus d'attention, dit Pline, qu'il n'y a point d'autre Pays au monde où l'on n'ait cru le sel nécessaire à la vie, & où l'on n'en ait fait, pour ainsi dire, un cinquiéme élément. Je soupçonne que les avantages qu'empruntoit l'Egypte du Nil, y avoient répandu le systême si naturel à leurs yeux, que toutes choses tiroient leur origine de l'eau: systême qui fut dans la suite adopté par Thalès de Milet, & dont on trouve quelques traces dans la seconde Epitre de Saint Pierre, *& terra de aqua & per aquam consistens verbo Dei.*

Pier. Valerian. Hierog l. 1. 31.

Quoique j'aye déja dit ma pensée sur ce qui touche les Idolâtries Egyptiennes, comme le sujet est important & donne lieu à beaucoup de réflexions, j'en ferai encore deux nouvelles.

1. Premierement, il y avoit à Mendès, Ville du Delta ou de la Basse Egypte,

ſorte d'indulgence. Ce ſont là des péchés contre la Religion en général. *

VIII.

S'ils ont eu quelque connoiſſance de la Chymie.

Olaüs Borrich. de ort. & progr. Chemiæ.

Je m'arrête encore un moment pour décider une queſtion ſinguliere ; ſçavoir, ſi les Egyptiens ont inventé la Chymie, & ſurtout s'ils ont eu le ſecret de la tranſmutation des métaux : ſecret ou inutilement recherché juſqu'ici, ou que ſes adroits poſſeſſeurs du moins cachent avec un grand ſoin. Je n'entrerai point dans le fond de la matiere, où peut être je ne contenterois ni ceux qui croyent trop légérement, ni ceux qui refuſent de croire ; où il eſt preſque auſſi facile de tromper les autres par ignorance, que d'être ſoi-même trompé par une crédule & avide précipitation ; où enfin les Connoiſſeurs vous entendent à demi-mot, & les ignorans ne vous entendroient pas même, quand vous parleriez d'une voix diſtincte. Je m'attacherai ſeulement à la queſtion de fait, & aux différentes preuves qui y ont rapport, dont la premiere ſans doute paroîtra filée de bien loin.

La

* Joſephe dans le quatriéme Livre des Antiquités Judaïques, parle d'une Loi donnée aux Juifs en ces termes : *Que nul ne blaſphême les Dieux que les autres Nations croyent tels.*

La Chymie, dit-on, naquit avant le Déluge; & ce fut-là un des secrets que les Anges amoureux des belles femmes, prodiguerent à la Terre. D'un commerce si inégal & si dépareillé vinrent les Géans, ces hommes encore plus monstrueux par l'atrocité de leurs crimes que par la grandeur de leur taille. Presque tous les Auteurs des trois premiers siécles, Saint Justin, Athénagore, Clément d'Alexandrie, Tertullien, Origene, Saint Cyprien, ont été dans cette opinion, à laquelle il semble que les quatre premiers versets du sixiéme Chapitre de la Genese ont donné naissance. « Car, dit Moïse, depuis que les enfans « de Dieu eurent épousé les filles des « hommes, il en sortit des enfans qui « furent des hommes puissans & fameux « dans le siécle.

V. q Scal. a Euseb Canon. Zozimo Syncel. [illegible] ex.

Joseph & Philon ont aussi parlé d'un commerce si peu homogene, & c'étoit là une des Traditions les plus autorisées parmi les Juifs, & dont les Chrétiens hériterent. « Nous remarquerons, avoue « Clement Alexandrin, que les Anges « nés pour jouir d'un bonheur durable, « se laisserent toucher à la beauté des « femmes, & leur découvrirent une « infinité de secrets. On connut par « leur moyen ce que les hommes n'au- « roient jamais deviné d'eux mêmes. »

V. pr ferim Pl lon. de C gantibus.

Tertullien

Pingendi sunt Angeli, quia corporei. Il me semble que ce n'est que depuis les profondes Méditations de Descartes, qu'on a bien distingué l'ame d'avec le corps, les substances spirituelles d'avec les substances qui sont tirées de la matiere. A l'égard des Géans, comme c'étoient des hommes plus coupables, plus vicieux que les autres, ils passerent aussi pour avoir une taille plus qu'humaine. Ce qu'on devoit attribuer aux mauvaises qualités de l'ame, fut suivant l'ancien usage, attribué à la force énorme du corps. Je croi aujourd'hui tous les Philosophes détrompés de la pensée qu'il y ait eu des Géans, & que la raison pour laquelle il n'y en a plus, c'est que la Nature se trouve moins forte, moins active dans ses Ouvrages. Ils sçavent que les os démesurés qu'on a trouvés en quelques endroits, ne sont au rapport des meilleurs Anatomistes, que des os d'éléphans, de chameaux, de baleines, d'hippopotames, que divers accidens ont enfouis & dispersés. L'hyvoire fossile de Siberie est de la même nature.

La seconde preuve qu'on allegue en faveur des Egyptiens, dérive en partie de la premiere, & n'est pas mieux fondée. Cependant, par les circonstances dont les Docteurs Juifs l'assaisonnent, elle

elle mérite quelque attention.

Moïse, observent-ils, reçût en Egypte la même éducation que ceux de la Famille Royale : il y apprit toutes les Sciences qui leur étoient réservées. Telle fut la Chymie, dans laquelle il montra bien-tôt combien il avoit fait de progrès. Car prenant le Veau d'or que les enfans d'Israël adoroient, il le mit au feu & le réduisit en poudre, il jetta ensuite cette poudre dans de l'eau, & leur en fit boire. « Or, disent les « mêmes Docteurs Juifs, toute cette « opération est d'une difficulté insur- « montable, à moins qu'on n'ait une « intime connoissance de la Chymie. « Fondez de l'or à quelque feu que ce « soit, jamais vous ne le réduirez en « parties impalpables & propres à se « dissoudre dans l'eau commune, si ce « même or auparavant n'a été poussé « jusqu'à la teinture irréductible.

Un autre exemple de l'habileté de Moïse, c'est qu'il est le seul de tous les Conquérans & de tous les Législateurs, qui ait gouverné un grand Peuple sans avoir besoin ni d'or ni d'argent. En effet, ajoute Philon, on ne voit point dans tout le cours de sa vie, qu'il se soit donné aucune torture, soit pour amasser des trésors, soit pour entretenir un systême de finances, quoique ce

V. Phil. de præm. & pœnis.

Idem in vitâ Mosis.

soient

ſoient là les nerfs d'un Etat, & l'objet de la politique des Souverains. Il falloit donc qu'il trouvât en lui-même des reſſources inépuiſables, & telles qu'il pût ſe paſſer des ſubſides, des taxes, des impoſitions onéreuſes, dont les Peuples ſont partout ailleurs accablés. Les mêmes reſſources devinrent dans la ſuite néceſſaires à David, à Salomon ſon fils, pour achever le ſuperbe monument qu'ils deſtinoient l'un & l'autre à la Religion. Sans cela le premier auroit-il pû laiſſer des ſommes auſſi conſidérables que celles qu'il laiſſa après ſa mort, lui qui n'étoit maître que d'un Royaume borné de toutes parts, & qui fut encore long-tems inquiété, ou de ſa propre Famille, ou des Puiſſances Etrangeres? Ces ſommes évaluées ſuivant notre monnoye, reviennent à ſix milliards neuf cens cinquante-trois millions cent vingt-quatre mille livres en or, & à quatre milliards huit cens ſoixante-ſept millions cent quatre-vingt ſept mille cinq cens livres en argent; ſans y comprendre encore ce que David tira de ſon épargne, & qui monte à plus de deux cens huit millions en or, & à plus de trois cens quarante millions en argent.

Calmet, Diſſertat. ſur les Voyages & les Richeſſes de Salomon.

J'avoue qu'une telle opulence eſt exorbitante, & qu'elle fait bien ſentir

tout

tout le grand, tout le ſublime de l'ouvrage à quoi elle fut employée. Il y avoit aſſez d'or, aſſez d'argent, ſelon le calcul de quelques Interprêtes de l'Ecriture, pour faire du ſecond de ces métaux les murailles & le pavé du Temple, & du premier le toît de l'Edifice, les colonnes, en un mot, tous les vaſes & tous les uſtenciles deſtinés au ſervice des Prêtres. Mais quelque ſoit le détail de cette opulence, on n'en peut rien conclure qui favoriſe les ſuppoſitions des Juifs Cabbaliſtes en faveur de la Chymie. Il reſte cependant une difficulté qui n'eſt pas légere; ſçavoir, de quels lieux David avoit tiré ces richeſſes immenſes, de quel art on ſe ſervoit alors pour fondre les matieres extraites de la mine, pour les purifier, pour en former après des maſſes & des lingots?

Montf. Suppl. à l'Antiquité expliquée, tom. 3.

La difficulté n'eſt pas moindre à l'égard de tout l'or qui circuloit dans la plupart des Royaumes d'Aſie, chez les Ptolomées, à la Cour d'Antiochus Roi de Syrie, à celle de Perſée Roi de Macédoine, &c. On demande d'abord d'où cet ancien or avoit été pris, & enſuite qu'elle fut ſa deſtinée vers la décadence de l'Empire Romain? Car alors il s'évanouit preſque tout, & la diſette en devint très grande dans l'Europe: elle dura même juſqu'à ce qu'on eût découvert

rt l'Amérique, & fouillé les mines ſi
ondantes du Pérou. Il n'y a preſque
jourd'hui dans le commerce que de
t or nouveau.

Les autres preuves ſont encore moins
cisives, & moins propres à perſuader
le les deux précédentes. Ammien
arcellin aſſure, à la vérité, qu'on ti-
it de l'or en Egypte de toutes les ma-
ue le Nil rouloit avec lui dans ſes
rdemens, & entr'autres de la bour-
du limon qu'il laiſſoit ſur la terre.
a apparence que le but de cet
n'étoit que de vanter les ri-
que procuroient chaque année à
pte les eaux ſalutaires & bienfai-
es du Nil. Peut-être auſſi vouloit il
ler des paillettes d'or qu'on ramaſſoit
après ſes inondations, comme on fait
encore en France & en Allemagne
ſur les bords de quelques rivieres;
travail qui marque plus un domaine
ſeigneurial, qu'il n'eſt lucratif.

Pour Suidas, il raconte que Dio-
clétien fit brûler à Alexandrie tous
les Ouvrages où il étoit traité de la
préparation de l'or & de l'argent, par-
ce que ces Ouvrages entretenoient les
Egyptiens dans je ne ſçai quel eſprit de
révolte & d'indocilité. Ordinairement,
plus une Nation ſouffre des rigueurs de
la pauvreté, plus elle eſt prête à ſubir le

joug. Mais Suidas qui a vécu ſept ou huit ſiecles après la mort de Dioclétien, ne cite aucun garant, & ſa réputation eſt trop ſuſpecte, ſes témoignages trop haſardés, pour l'en croire ſur ſa parole. D'ailleurs, on ſçait que l'Empereur Severe avoit en quelque façon prévenu Diocletien; car dans un voyage qu'il fit en Egypte vers la dixiéme année de ſon regne, il fouilla dans les Archives de tous les Temples, & en ôta les Livres qui y étoient renfermés, & qui contenoient quelque choſe de remarquable. Par ce moyen furent anéantis les principaux myſteres des Prêtres, & apparemment leurs fraudes, leurs ſupercheries.

Tout cela poſé, on s'apperçoit ſans peine, & que les Egyptiens n'ont eu aucune part à l'invention de la Chymie, & que tous les Ouvrages qu'on leur attribue ſur cette matiere, ne ſont que des Ouvrages trompeurs. Telle eſt la Table d'Emeraude, où l'on ſuppoſe que Mercure Triſmegiſte fit graver en mourant la clef de toute ſa Philoſophie. Il eſt certain que cette Table n'a été connue que depuis Albert le Grand, qui peut être en étoit lui-même l'Inventeur, & qui malgré ſes qualités de Provincial des Dominicains & d'Evêque de Ratiſbone, ne donnoit pas moins dans toute

ſorte de vaines curioſités. Telles ſont encore la grande échelle d'Ibno-Cabar dont parle le Pere Kircher, & la Croix d'Iſis gardée aujourd'hui à Turin dans le Palais des Ducs de Savoye. Cette Croix préſente un nombre prodigieux de figures bizarres, ſemées confuſément, & qui ne paroiſſent avoir aucun rapport les unes avec les autres. Cependant au travers de cette confuſion, on croit appercevoir les Divinités qui préſident aux douze mois de l'année, avec leurs Emblêmes aſtrologiques : le tout rapporté à la production générale de l'Univers, à la naiſſance des hommes, des animaux, des plantes ; ſurquoi rouloit la Philoſophie la plus ancienne, du moins pour l'eſſentiel.

En ôtant ainſi aux Egyptiens la gloire d'avoir inventé la Chymie, je la donnerai aux Arabes qui fleurirent dans le neuviéme ſiécle, & ſurtout au Roi Geber. On fut d'abord ſi charmé de cette découverte, on en tira des ſecours ſi prompts & ſi avantageux à toute la Phyſique, que chacun ſe fit un devoir d'annoblir & de relever ſon origine. Jamais un concert de louanges ne fut plus général.

Les uns appliquerent à la Chymie tout ce que l'Hiſtoire Fabuleuſe offroit de

plus

plus piquant & de plus ingénieux, comme le vol de Promethée, les amours de Mars & de Venus, le ſiege de Troye, le voyage des Argonautes, les travaux d'Hercule. Les autres moins reſervés lui appliquerent même divers traits de l'Ecriture Sainte, comme la Tour de Babel, la Terre promiſe, les voyages de Salomon à Ophir, le Cantique des Cantiques. On s'imaginoit trouver dans les circonſtances & dans le détail de toutes ces hiſtoires, non-ſeulement les principales opérations de la Chymie, mais encore le ſecret tant ſouhaité du Grand-œuvre. Qu'un Homme de Lettres eſt à plaindre quand il ſe préocupe de quelque dogme ſingulier! Il croit voir partout le grand objet de ſa complaiſance, & il ſe trompe d'autant plus, qu'il a plus enfoncé dans l'étude de l'Antiquité, qui d'ordinaire fournit aſſez de preuves pour ſoutenir toute ſorte de paradoxes.

Des Auteurs Chrétiens n'ont-ils pas cru que toute l'Hiſtoire Poetique n'étoit que l'Hiſtoire même de Moïſe, mais un peu altérée, mais changée de la maniere que le tems change toutes les traditions qui paſſent d'une main à l'autre? N'ont-ils pas dit que Moïſe eſt le Dieu devant lequel ſe ſont proſternés tous les Peuples, même les Américains,

Dan Huetius, in Demonſtr. Evangelicâ.

, Gassendi, Descartes ou Malbran-

ur cela, je ne puis trop me récrier
tre certains Ouvrages, où dès le titre
veut imposer par l'autorité & le nom
'Ecriture; où l'on se couvre du pré-
e apparent, que Dieu ayant révelé
u'il y avoit de plus sublime dans les
steres de la Grace, ne pouvoit man-
quer de révéler ce qu'il y avoit de plus
aisé dans les Mysteres de la Nature. Tels sont les Principes de la Philosophie Mosaïque de Robert Fludd; le *Cartesius Mosaïsans* de Jean Amerpoël; le Monde naissant ou la création du Monde démontrée par des principes très-simples & très-conformes à l'Histoire de Moïse; les Essais de Physique prouvés par l'expérience & confirmés par l'Ecriture Sainte; les nouveaux Essais d'Explications Physiques du premier Chapitre de la Genese; la Lettre de Mr. de Cordemoi, pour montrer que tout ce que Descartes a écrit du Systême du monde & de l'ame des bêtes semble être tiré de ce même Chapitre; la Physiologie Sacrée de Jean de Mey Docteur en Médecine; l'Ecriture rendue sensible par la Philosophie, Ouvrage attribué à un Médecin d'Amsterdam, &c.

Il y a dans toutes ces compositions beaucoup d'équivoques, qui changent

&

I.

L'Ecriture Sainte ne nous a point été donnée pour nous rendre ſçavans ; encore moins pour flatter & nourrir notre imagination, ſi amoureuſe de tout ce qui eſt nouveau & brillant. Ce qu'on y doit chercher, c'eſt la Science toute enſemble ſublime & conſolante de l'unique néceſſaire : c'eſt la ſource invariable de la Doctrine & des mœurs. Dieu qui a frayé à l'homme une route ſure pour devenir heureux, ſoit dans la vie préſente où rien n'eſt digne de ſes regards, ſoit dans la vie future qui doit être l'objet de ſes eſpérances, n'a point voulu l'inſtruire dans des ſyſtêmes purement curieux, & qui d'ordinaire ne font que le diſtraire, & qu'accroître ſon orgueil. Ainſi je croi qu'on ne doit pas s'autoriſer de l'Ecriture Sainte, ni l'appeller à ſon ſecours dans des Traités de Phyſique ou d'Aſtronomie, dans des diſcuſſions d'Hiſtoire Naturelle. C'eſt la profaner que de vouloir l'ajuſter à des hypotheſes qui n'ont que de la vraiſemblance, & qui ſouffrent tant de difficultés, même lorſqu'on les expoſe à leur avantage. On ne doit point faire parler Moïſe, David ou Salomon, comme auroient parlé Galilée, Copernic,

Vrai caractere de l'Ecriture Sainte.

Aug. d
Gen. ad
Litter. ti
2.

quoique si différente. Le sçavant
êque d'Hippone ajoûte, que ces mê-
s Ecrivains affectent de supprimer
t ce qui est inutile à la conduite des
urs, tout ce qui ne sert point à faire
noître, celui qui attendu ou donné,
té dans tous les tems l'espérance
la consolation des enfans de Dieu.
conséquent on ne peut bâtir aucun
e de Philosophie sur l'Ecriture
Tout y répugne à l'expérience:
combat ce que nous appercevons
ture, ou plutôt de la superficie
re qu'elle nous présente. Il n'est
es permis d'aller au-delà, ni de
percer dans le fond des choses. Aussi
trouve-t-on en plusieurs endroits de
l'Ecclésiaste & de l'Ecclésiastique, que
Dieu a livré l'Univers aux recherches
& aux disputes des hommes; qu'il est
jaloux de la grandeur, de la beauté de
ses Ouvrages, & qu'il s'en est réservé à
lui seul une pleine connoissance; que
cependant il en montre assez pour nous
faire admirer en gros sa sagesse & sa
puissance infinie; mais non pour remplir en détail notre curiosité; que quelques efforts que les hommes fassent,
ils s'abuseront toujours, s'ils se flattent
d'avoir arraché son véritable secret à la
Nature.

J'ajoûterai ici une réflexion, c'e

qu'enco

qu'encore que ce soit un mal & un grand mal que de se tromper, l'erreur néanmoins paroît si essentielle au gouvernement visible du monde, que sans elle ce gouvernement se démentiroit bien-tôt, se défigureroit en quelque maniere. C'est pourquoi on ne voit point que Jesus-Christ qui étoit plein de toute vérité, comme dit Saint Jean, ait cherché à guérir les hommes d'autres erreurs que de celles qui regardent la Divinité & les moyens du Salut. Il pénétroit sans doute tous les faux jugemens qui se faisoient en matiere de Philosophie : il sçavoit mieux que personne en quoi consistent & le sublime & le pathétique de l'Eloquence ; la certitude de tous les événemens passés, de toutes les Histoires accomplies, lui étoit parfaitement connue. Cependant il ne chargea point ses Disciples, ni de montrer aux hommes les régles de la Philosophie, ni de leur apprendre l'art de bien parler, ni de les détromper d'une infinité d'événemens fabuleux & de remarques déplacées dont les Chroniques de toutes les Nations étoient pleines. L'Instituteur de la plus noble, de la plus Sainte de toutes les Religions, sçavoit bien que les erreurs étoient nécessaires aux hommes ; & il ne vouloit les éclairer & les affermir que sur un point seul, sur la

fiance de leurs propres lumieres.

II.

Que le· Juifs n'(jamais p fé pour un Peuple fçavant.

Un Auteur diftingué nous a donné ie Differtation fur le Syftême des Hé- eux, où il fait voir qu'ils n'avoient aucune teinture des Sciences exactes, & qu'ils fe trompoient groffiérement fur tous les Articles qui en dépendent. Je me range en cela de fon avis, & je fuis perfuadé que les Juifs bornés à un petit nombre d'idées, croyoient que Dieu avoit fait tout l'Univers pour la Terre, & la Terre avec tout ce qui la pare & l'enrichit, pour eux feuls. Ils fe regardoient comme le Peuple Privilégié, comme le Peuple gouverné immédiatement par l'Efprit du très-Haut: ils étoient même fi convaincus de cette protection intime & fpéciale, qu'après la ruine du Temple de Jérufalem, ils s'imaginerent toujours que dans les lieux où ils s'affembloient, une voix Célefte venoit les avertir de leur devoir, & par-là ils fe confoloient de la perte de leurs Prophetes, qui étoient chargés de ce foin. Tout cela fuivoit des juftes impreffions que Moïfe avoit données au Peuple Juif, & comme l'avoue Jofephe, rien n'eft plus capable d'empêcher une Nation de tomber dans des égaremens

Le Pere Calmet. V. fon Comment. fur l'Ecclefiaftique.

Reland. Antiq. Heb. p. 2.

L. 2. cont. Appian.

mens honteux, que de la persuader fortement que quelque Divinité a les yeux incessamment ouverts sur toute sa conduite.

Mais pour la Physique & le détail immense qui lui appartient pour les diverses parties de l'Histoire Naturelle, il est certain que les Hébreux n'en avoient aucune connoissance. Ils croyoient que tout arrive dans la Nature par des volontés particulieres de Dieu; que c'est l'Archange Michel qui préside à la formation de l'homme, qui développe le fétus, qui lui donne l'accroissement qui envoye l'ame lorsqu'il en est tems; que la matiere est stérile par elle-même, incapable de rien produire, ayant même je ne sçai quelle répugnance à être mue; que l'or, l'argent, le fer, le cuivre, les pierres précieuses, les perles, ne se forment que lorsque Dieu le leur ordonne & subitement; que tous les météores sont des effets miraculeux, des signes infaillibles de la bonté ou de la colere Céleste, &c. au lieu que tous ces phénomenes ne sont qu'une suite des Loix générales du mouvement, une dépendance du Systême où Dieu a voulu faire connoître ses attributs de la maniere la plus digne de sa puissance infinie. » Celui qui a créé toutes choses, » dit Saint Augustin, les régit avec tant

Calm. ubi suprà.

L. 7. de Civit. Dei.

et ... fagesse & d'œconomie, qu'elles se
... :cédent les unes aux autres, dans
...rnæd. ...rdre & de la maniere qui leur con-
...nnent. Dieu, toujours égal à lui-
...eme, n'interrompt & ne change ja-
mais ce qu'il s'est proposé de faire,
...rce qu'il ne se propose jamais que
... meilleur ». La quantité détermi-
... de matiere qui est présentement
... le monde, est la plus convenable
... des choses & au dessein que Dieu
a ... : une plus grande ou une plus petite
quantité y auroit été moins propre, &
par conséquent elle auroit été un objet
moins digne de la bonté de Dieu. De
même la quantité de mouvement im-
primée d'abord à la matiere, c'est-à-
dire, le produit des masses par le quarré
des vitesses, suffit pour tous les chan-
gemens & pour toutes les métamorpho-
ses par où elle doit passer.

Lact. l. 4. Les idées singulieres des Juifs les ren-
doient très peu sociables & très-peu ac-
commodans, les fermoient à tous les
autres Peuples. De là naissoit la jalou-
sie de tous ces Peuples irrités & réunis
contr'eux; jalousie d'autant plus vive
dans ses effets, qu'elle étoit plus fondée
dans son principe. Effectivement, les
Euseb. ini- Juifs étoient les seuls qui pussent rendre
tio Chron. raison de leur origine; ils avoient en-
tre les mains le plus ancien de tous les
Livres

Livres, le Pentateuque, Livre où les faits historiques ont le plus grand degré de certitude qu'il soit possible de leur concilier. Dans ce Livre, la vérité se tire du fond même des choses. Moïse y marque très-distinctement la création de l'Univers, celle de l'homme en particulier, le bonheur de son premier état, la vraye cause de ses miseres & de ses foiblesses, la corruption du monde & le Déluge; enfin les foibles commencemens des Nations avec les commencemens encore plus foibles des Arts, Pour les autres Peuples, ils hésitoient sur leurs origines, ils ne donnoient que des Fables; & l'on doit être surpris, tant ces Fables avoient de difformité, tant elles étoient mal tissues, qu'ils osassent les donner.

Bossuet. Hist. Univ. p. 3.
Thom. Méthode d'ét. & d'enseig. la Phil. l. 1.
Philo. de mund. opificio.

III.

L'Histoire de la Création du monde est la base de la Loi de Moyse, & en même tems le sceau de sa Mission. On regardoit comme des Hérétiques, comme des gens indignes de vivre dans le sein d'Israël, tous ceux qui se portoient à dire que la matiere est de niveau avec l'Etre Souverain, & qu'elle ne tient point de lui son existence. Cependant, comme malgré les censures, & même

De la Création du monde.

les punitions corporelles encore plus puissantes que les censures, il y a toujours des esprits fiers & incapables de plier, trois sortes de Novateurs s'étoient glissés parmi les Juifs; mais ils n'oserent bien se déclarer qu'après la Captivité de Babylone, où apparemment ils apprirent à déguiser moins leurs sentimens. Le commerce des gens hardis & qui pensent librement, inspire je ne sçai quelle hardiesse qu'on n'auroit point de soi-même. Les uns soutenoient, & qu'un Monde plus parfait avoit précédé celui-ci, & que celui-ci sera relevé successivement par une infinité d'autres; mais toujours en diminuant de perfection. La durée de chaque monde doit être de 7000 ans. Et la preuve qu'ils en apportoient, preuve très-vaine, très-frivole, c'est que Moïse a commencé la Genese par la lettre *Beth* qui est la seconde de l'Alphabet Hébreu, comme pour annoncer qu'il donnoit l'histoire, à lui seul connue, du second monde.

Les autres insinuoient le même systême, auquel Benoît de Spinosa a depuis donné le ton géométrique. Ce Philosophe dangereusement célébre, & dont les Disciples se prêtent à l'extérieur de toutes les Religions sans en embrasser aucune, a puisé la plus grande partie de

ses

ses impiétés chez les Juifs Cabbalistes; c'est-à-dire, chez les hommes du monde les plus entêtés & les plus visionnaires. Il soutient 1°. qu'une substance ne peut produire une autre substance : 2°. que rien ne peut être créé de rien, parce que ce seroit une contradiction manifeste que Dieu travaillât sur le néant, qu'il tirât l'être du non être, la lumiere des ténébres, la vie de la mort : 3°. qu'il n'y a qu'une seule substance, parce qu'on ne peut appeller substance que ce qui est éternel & indépendant de toute cause supérieure, que ce qui existe par soi-même & nécessairement. Or toutes ces qualités ne conviennent qu'à Dieu : donc il n'y a d'autre substance dans l'Univers que Dieu seul.

Spinoza ajoute que cette substance, unique, ni divisée ni divisible, est non-seulement douée d'une infinité de perfections; mais qu'elle se modifie d'une infinité de manieres : entant qu'étendue, les corps & tout ce qui occupe une espace, entant que pensée, les ames & toutes les autres intelligences, sont ses modifications. Le tout cependant reste immobile, & ne perd rien de son essence pour quelques changemens légers, rapides, momentanés. C'est ainsi qu'un homme ne cesse point d'être ce qu'il est en effet, soit qu'il veille, soit qu'il

dorme, soit qu'il se repose nonchalamment, soit qu'il agisse avec vigueur. Mais les Juifs ne devoient ils point sentir toutes les conséquences d'un systême si absurde? Et comment un homme d'esprit tel que Spinoza, (car il faut rendre justice aux talens, même à ceux dont on abuse) a-t-il pu le renouveller?

Les derniers Novateurs enfin, plus délicats que les autres, convenoient à la vérité, que les Anges, les hommes avec le monde sublunaire, avoient été créés. Mais en même tems ils disoient qu'il y a plusieurs mondes tous sortis de Dieu par voye *d'émanation*, tous composés de la lumiere céleste fort épaissie. Ce qu'il y avoit de plus considérable dans ce systême, c'est qu'on y avançoit les deux propositions suivantes. L'une, que Dieu n'a pu se dispenser de créer plusieurs mondes, parce que sans cela il n'auroit point rempli toute l'étendue, ni du nom de *Jehovah*, qui signifie celui qui existe, ou plutôt qu'on sçait qui existe; ni du nom d'*Adonai*, qui signifie celui qui commande à des Sujets. L'autre, que l'origine de tous ces mondes n'a pu être ni avancée ni reculée, parce qu'ils devoient tous paroître dans le tems même où ils ont paru. Le moment marqué par la sagesse de Dieu, est le seul

Basn. Hist. des Juifs. l. 3.

seul moment où il soit digne de lui d'agir. Comme tout ce systême s'expliquoit par des Métaphores empruntées de la lumiere, il y a apparence qu'il avoit été conçu & formé à Babylone, où l'on sçait que la lumiere servoit à caractériser toutes les opérations de la Divinité, & la Divinité elle-même.

Je n'ai effleuré ces divers sentimens, que pour faire voir combien ils sont au-dessous de la noble simplicité que Moïse a sçu mettre dans son Histoire. Une telle simplicité a quelque chose de plus analogue au vrai, que tout le faste des opinions humaines.

Cependant quelques Peres de l'Eglise ont jugé à propos d'y appliquer un correctif; les uns dans la crainte de commettre la toute-puissance divine, les autres prévenus de je ne sçai quelles propriétés des nombres. » Quand Moïse assure, dit Saint Augustin, que le monde » fut créé en six jours, on auroit tort » de s'imaginer, & que ce tems ait été » nécessaire à Dieu, & qu'il n'eût pû » le créer tout à la fois. Mais on a seulement voulu par-là marquer la solemnité de ses ouvrages. En effet, six a » une distinction particuliere : c'est le » premier des nombres qui se compose » de ses parties aliquotes, 1. 2. 3.

L. 11. de Civit. Dei. Phil. ubi supra.

V. Isid. Hispal de orig. rerum l. 2.

Sur ce principe on pourroit se persuader

ader que tout ce que Dieu créa fut
ćé en un instant, ensemble, dans l'état le plus accompli où il devoit être créé. *O Seigneur!* dit un Auteur inspiré, *vous avez parlé, & toutes choses ont été produites; vous avez envoyé votre esprit, & toutes choses ont été animées: nul ne résiste à votre voix.* Pour la narration de Moïse, elle est liée avec tant d'ordre & de symmétrie, qu'elle pourroit aussi s'interpréter de cette maniere. Tout reçut en même tems & la vie & l'existence: mais si Dieu avoit voulu que les choses se succédassent les unes aux autres, après leur avoir imprimé la quantité de mouvement qui devoit subsister tant que le monde subsisteroit, voici comme elles se feroient débrouillées, distribuées, arrangées. Ainsi, les six jours ne sont que les six mutations par où passa la matiere pour former l'Univers tel que nous le voyons aujourd'hui. D'ailleurs, le mot de *jour* dans presque toute la Genese ne doit point se prendre pour ce que nous appellons jour artificiel; mais seulement pour un certain espace de tems: ce qui est encore à observer en d'autres endroits de l'Ecriture, où les noms d'année, de semaine, de jour, ne doivent point être reçus au pied de la lettre.

Ici je ferai, d'après Isaac Vossius, une réflexion

*.Sanctum h.mam quosdam jus Disci- pulos.

In Can. Chronol.

réflexion importante : c'est que les Juifs peu soigneux de leur Chronologie, allongeoient les années qui leur avoient été favorables, rétrécissoient au contraire celles où ils avoient ressenti des désastres & des calamités. De-là vient qu'ils regardoient comme des espaces morts, des non-valeurs, tous les tems de captivité & d'anarchie ; à peine daignoient-ils les passer en compte.

Une autre réflexion, c'est que la plûpart des premiers Chrétiens avoient un respect infini pour le 25e d'Avril, le nommoient le Jour Roi, le Prince des semaines. Ce jour-là, disoient ils, le monde est sorti des ténébres, Jesus-Christ a été conçu dans le sein d'une Vierge, il a consommé son Sacrifice : ce jour-là encore le monde finira. C'est-pourquoi ils ne craignoient point d'assurer que l'équinoxe du Printems étoit fixé sans aucune variation, & pour ainsi dire, cloué au 25e d'Avril.

Scal. Prolego[m.] ad Euse[b.] Chron.

IV.

DuDélu[ge]

Après la Création, le plus grand événement de l'histoire de la Terre, c'est le Déluge. On en trouve des traces, des monumens incontestables, & dans tous les pays, comme des coquillages pétrifiés sur les plus hautes montagnes, d'autres

Grot. d[e] verit. R[el.] Christ. l.

d'autres coquillages qui renferment des matieres moulées, des pierres où se trouvent des empreintes de poissons ou de plantes marines; & dans toutes les histoires anciennes, soit celles des Nations policées, soit encore celles des Nations barbares. Josephe & Eusebe citent des Auteurs à demi oubliés, qui font mention d'un événement si mémorable; & Abidene entr'autres nous apprend, que Sysithe ou Sysidre ayant sçu de Saturne que le Déluge approchoit, se réfugia en Arménie pour l'éviter. Alexandre Polyhistor parle aussi fort au long du Déluge.

Jos. Antiq. l. 1. & Cont. App. l. 1. Euseb. Præp. Evang. l. 9 Apud. Cyrill. l. 1. cont. Julian.

Plutarque & Lucien semblent de plus avoir eu quelque connoissance de la personne de Noé, & ils s'expliquent moins obscurément que les autres. On trouve dans le Timée de Platon, que les Egyptiens pensoient qu'avant les Déluges particuliers, dont ils comptoient un grand nombre, il y en avoit eu un général très-nuisible à la terre, & qui l'avoit entierement défigurée. Les Grecs sur tout conservoient le triste ressouvenir de ces Déluges particuliers: de ceux d'Hercule & de Prométhée dans l'Egypte, de celui d'Ogyges dans l'Attique, de celui de Deucalion dans la Thessalie. Ce dernier est le plus connu & le plus accrédité; mais il me paroît

V. etiam l. 3. de Legibus.

Luc. de Deâ Syrâ.

soit qu'on n'en peut bien saisir toutes les circonstances, qu'on n'ait du moins entrevu l'Histoire de Noé. Sans lui, pourroit-on expliquer les revers de la fameuse Médaille frappée à Apamée de Syrie, en l'honneur de l'Empereur Philippe qu'on soupçonnoit d'être Chrétien? Ce revers représente une espece d'Arche portée sur les eaux, de laquelle sortent à mi-corps & les bras levés au Ciel, Deucalion & Pyrrha sa femme. Au-dessus de l'Arche sont deux oiseaux, dont l'un tient dans son bec une branche d'arbre. Il y avoit encore dans la Syrie un Temple fameux dont on croyoit Deucalion lui-même fondateur, & où tous les ans se faisoient de grandes Cérémonies en mémoire du Déluge.

V. Oct. Falconierii de nummo Apameési, Deucalionæi Diluvii typum exhibente, Dissertat.

Quand on trouve dans le quatorzieme Livre de l'Iliade, que l'Océan est le pere des Dieux, & que Thétis en est la mere, ce passage amene naturellement deux observations critiques. La premiere, c'est qu'Homere y suit l'ancienne maniere de philosopher, qui consiste à tout peindre sous les noms des Dieux. La seconde, c'est qu'il y rapporte l'origine de la Terre au débordement des eaux dont elle fut noyée, époque la plus ancienne qu'il connoissoit, & sans doute qu'il pouvoit connoître.

Malgré tant de témoignages produits

par

par des Auteurs profanes, c'eſt dans l'Ecriture ſeule qu'on doit chercher l'Hiſtoire du Déluge. Elle nous apprend, & ce qui l'a cauſé, & de quelle maniere il eſt arrivé. Par cette étrange cataſtrophe, avoue le Livre de Job, *Dieu a ébranlé la Terre; il en a renverſé tous les fondemens; il en a, pour ainſi dire, ſecoué & rejetté les impies.* Noé ſeul ſe ſauva avec ſa famille, & quand il voulut en ſortant de l'Arche conſidérer la Terre encore toute humide, il ne la reconnut point. Ses yeux virent un ſpectacle nouveau, mais infiniment terrible: ſa reconnoiſſance s'accrut de la perte entiere du Genre Humain.

Mais comment arriva ce Déluge? Quelles en furent les cauſes principales? L'Ecriture en rapporte deux. Les Cataractes, ou comme s'énonce la Verſion Chaldaïque, les fenêtres du Ciel s'ouvrirent, & les fontaines de l'abîme furent rompues; c'eſt-à-dire, ſelon le Pere Kircher, les voûtes de la Terre ſe fracaſſerent. *Alors la mer s'enfla, & ſortit en bouillonnant comme du ſein de ſa mere: les eaux couvrirent toute la ſurface de la Terre, comme un manteau couvre l'homme.* Les terres ébranlées s'affaiſſerent, & les eaux qui avoient été renfermées à leur naiſſance, forcerent leurs digues, & ſe firent des routes nouvelles

In Arca Noë.

velles pour inonder toute la Terre. Aussi, quand Dieu l'eût nettoyée, & que tous les hommes coupables furent détruits, il ferma les sources de l'abîme, & fit rentrer les eaux dans leurs bassins naturels. Tout reprit en ce moment sa place accoutumée. Les eaux souterraines se perdirent une seconde fois dans des réservoirs creux qui sont au-dedans de notre Globe, & à peu près à la hauteur de la mer, où elles servent à divers usages. Pour les eaux supérieures, elles ne furent plus destinées qu'à humecter la terre par des rosées douces & par des pluyes abondantes. Aussi Jacob mourant souhaite-t-il à son fils Joseph, & les bénédictions du Ciel d'en haut, & les bénédictions de l'abîme qui est couché par-dessous.

Une derniere raison qui prouve, à mon avis, le Déluge général, & qui rappelle sans cesse les désordres qu'il a causés, c'est la communication de toutes les mers ensemble. Y a-t-il une marque plus certaine que les eaux roulent continuellement, qu'elles circulent autour de la terre, où d'abord elles avoient été enfermées &, pour ainsi dire, emprisonnées? Toutes ces eaux ont différens mouvemens, différentes inflexions: tantôt elles hâtent leur cours, tantôt elles le retardent.

Premierement, on sait que l'Océan & la

la Méditerranée s'abouchent ensemble au détroit de Gibraltar ; & l'Histoire fabuleuse, en assurant qu'Hercule victorieux sépara les deux montagnes de Calpé & d'Abyla, n'a fait que rapporter un trait des plus considérables de l'Histoire du Déluge. Car Hercule & Noé sont la même chose, & les travaux si pénibles qu'essuya le premier, ne me paroissent être que les différens voyages que fit le second, ou plutôt qu'il ordonna pour peupler & pour renouveller la terre ; & sa famille eut en cela d'autant moins de peine à lui obéir, que les hommes ne devenoient plus nombreux que pour devenir plus insociables : un même climat ne pouvoit ni les retenir, ni satisfaire à leurs besoins.

Secondement, la mer Caspienne communique à la mer Noire par des gouffres souterrains, qui engloutissent quelquefois les vaisseaux tout entiers. Et l'on observe que lorsque les vents d'Est soufflent avec plus de violence qu'à l'ordinaire, & qu'ils agitent la mer Caspienne, l'eau sort à gros bouillons du côté de la mer Noire : ce qui marque entr'elles une étroite correspondance.

Troisiémement, le sein Persique étant un peu plus élevé que la mer Caspienne, il ne cesse d'y couler par un gouffre qui est à deux lieues de Bassora. Mais

on observe que lorsque les vents sont tournés à l'Ouest, & qu'ils redoublent de force, ils poussent l'eau de la mer Noire & la font ressortir par la mer Caspienne, d'où elle prend son cours & s'efforce d'entrer dans le Sein Persique.

Quatriémement, la Méditerranée se décharge certainement dans la mer Rouge: ce qu'on prouve par plusieurs faits, & entr'autres par un que rapporte Murtady fils de Gaphique, dans son Livre des Merveilles d'Egypte. Le Bacha de Suez ayant pris dans ses filets un Dauphin monstrueux, le fit jetter à la mer, après lui avoir attaché une lame de cuivre avec ces mots gravés en Arabe: *Acmed Abdallah Bacha de Suez t'a donné la vie, avec ce présent, l'an 720 de l'Hégire.* Le même Dauphin, quelque tems après, fut pêché dans la Méditerranée à la vûe de Damiette.

V.

Réflexions sur la Théocratie

En voilà assez sur le Déluge. Par une providence particuliere, le Monde se répara bien-tôt après, & se repeupla de proche en proche. Les familles en se multipliant devinrent des Nations entieres, & les Chefs de ces familles des Princes & des Rois, non qu'on les choisit par le privilege chimérique de la naissance; mais

parceque

:que leur âge les rendoit plus modé-
c plus propres à gouverner les au-
ı. Tel devroit être le droit de la Sou-
ve...neté. Pendant que les hommes se
poussoient ainsi de toutes parts, Dieu se
donna un peuple où il vouloit être con-
nu & adoré plus particulierement; où il
vouloit être toujours craint, toujours
environné de sa gloire. D'abord ce peu-
ple fut gouverné par Dieu lui-même.
Les Prêtres & les Magistrats supérieurs
n'agissoient qu'en son nom, n'exerçoient
que son autorité : ils étoient assis en
présence de l'Arche, & dans le lieu
même qu'il avoit choisi pour sa demeu-
re : tous leurs jugemens étoient inspirés.
Mais cette Théocratie, ou ce Gouver-
nement divin, s'arrêta tout à coup par-
mi les Juifs lorsque Saül fut élu Roi
& que Samuel cessa de juger Israël. *Ce
n'est point vous*, lui dit alors le Seigneur;
mais c'est moi qu'ils rejettent, *afin que je
ne régne plus sur eux*. On peut remar-
quer en passant, que le Prophete Isaïe
prédit hautement le rétablissement de
cette Théocratie : *Et restituam Judices
tuos ut fuerunt prius, & Consiliarios tuos
sicut antiquitùs : post hæc vocaberis Ci-
vitas Justitiæ, Metropolis fidelis Sion.*
C'est là le grand, le véritable Sanhé-
drin; c'est-à-dire, l'Eglise gouvernée
par Dieu lui-même, dont les Juges sont
exécuteu

exécuter les Loix toujours ſaintes, toujours équitables. Mais ces Juges ont beſoin d'appuis & de Conſeillers, pour ne point méconnoître les ordres du Legiſlateur, pour marcher dans leur devoir avec plus de fermeté. Ils ne ſont, pour ainſi dire, que la voix des Peuples: ils prononcent ſeuls, mais ce n'eſt qu'après avoir recueilli les principaux ſuffrages, qu'après s'être aſſurés des plus dignes approbations.

VI.

De Salomon.

Je ne parlerai ici ni de Saül, ni de David; l'un coupable, & incontinent rejetté; l'autre auſſi coupable, mais aſſez heureux pour ne recevoir qu'un châtiment paſſager. Je m'arrêterai ſeulement à ce qui regarde Salomon, qu'on connoît beaucoup plus ſous le titre de Roi ſage que ſous celui de Roi riche & puiſſant: tant il eſt vrai que de toutes les réputations, celle de ſageſſe eſt la ſeule qui annobliſſe un Souverain aux yeux de la poſtérité. Salomon compoſa 3000 Paraboles ou Proverbes en Enigmes, & plus de 1000 Piéces de Vers, dont je ſoupçonne que le principal mérite conſiſtoit dans les peintures naïves, les idées métaphoriques, les riches comparaiſons. Il y a apparence que c'étoient des Vers libres

es & irréguliers, où sans s'assujettir ni
a quantité des syllabes ni à la mesure
s pieds, le Prince Auteur exprimoit
blement sa pensée. Salomon traita en-
re & de tous les arbres, depuis le Ce-
e qui croît sur le Liban jusqu'à l'hyso-
qui sort de la muraille, & de tous les
imaux de la terre, de ceux qui vo-
nt, qui rampent, qui nagent & ser-
ıx.

... ılarité que je ne dois pas
omettre, ... st que les plus anciens Ouvrages de Botanique n'étoient que des Hymnes sacrées, où l'on rapportoit les vertus & les propriétés médicinales des plantes. Ces Hymnes se chantoient d'une maniere solemnelle, soit à table, soit dans les sacrifices. Ils étoient surtout fort communs parmi les Perses, parmi les Chaldéens : & l'on peut juger avec assez de vraisemblance ; qu'à leur exemple l'heureux Salomon chanta tous les arbres & toutes les plantes depuis le Cedre jusqu'à l'Hysope. Les Juifs, quoiqu'ils fussent isolés, prenoient bien aisément la teinture d'esprit & les manieres de leurs voisins. C'est la Nature elle-même qui porte les hommes à l'imitation, & qui par un moyen si court & si décisif, cherche à les rapprocher les uns des autres.

lut. Sympos. l. 8.

Hyde, de relig. vet. Pers.

VII.

VII.

Plus on lit les Ouvrages de Salomon, plus on y trouve empreint ce caractere de sagesse, qui non-seulement le rendoit si admirable sur le Trône & dans les jours de sa gloire; mais qui le faisoit encore plus respecter dans le particulier.

D'un passage qui se trouve dans le I. Chap. de l'Ecclésiaste.

L'Auteur de la Méthode d'étudier & d'enseigner chrétiennement la Philosophie, moins Philosophe cependant que Canoniste, a cru que le germe de l'opinion la mieux reçuë aujourd'hui sur l'origine des rivieres & des fontaines, se trouve renfermé dans le passage suivant tiré du premier Chapitre de l'Ecclésiaste: *Tous les fleuves vont se rendre à la mer, & la mer ne passe point ses bords; les fleuves retournent au même lieu d'où ils étoient partis, pour recommencer leur cours.* Mais ce passage, s'il contient l'opinion moderne dont le détail est infiniment étendu, ce n'est, à mon avis, que comme une semence très-petite contient un très-grand arbre, il lui faut une longue suite d'années pour se développer, beaucoup de molécules ou de parties insensibles de matiere, pour se joindre & s'entrelasser les unes avec les autres. Tel a été le progrès de l'opinion sur l'origine des rivieres & des fontaines;

Thom. l. 1.

opinion qui de jour en jour devient plus vraiſemblable. Son principal fondement eſt qu'il s'éléve ſans ceſſe de la mer, des rivieres, des campagnes graſſes & humides, une quantité prodigieuſe de vapeurs, qui arrivées à la moyenne région de l'air, s'y refroidiſſent, s'y condenſent, & tombent ſur la Terre en gouttes d'eau. Ces pluyes la pénétrent inſenſiblement, & forment une infinité de petits canaux, qui rencontrant à la fin des fonds de glaiſe aſſez ſolides pour les ſoutenir & pour les arrêter, laiſſent écouler l'eau du côté qu'eſt la plus grande pente, & juſqu'à ce qu'elle trouve une ouverture vers la ſurface de la Terre, où elle puiſſe faire ſource. Ainſi ſe forment les rivieres, qui, d'abord très-gênées & très-foibles, s'agrandiſſent dans leur courſe, & profitent de mille petits réſervoirs inutiles d'ailleurs, & qui vont regagner les mémes rivieres en ſuivant des routes différentes. On voit par-là que toutes les eaux aboutiſſent à la mer; mais elles ne doivent point la groſſir ni l'enfler, parce que la mer les rend en vapeurs, ou à peu près. Et c'eſt ſans doute de cette maniere que l'Eccléſiaſte a encore dit : *Tous les fleuves s'étant précipités dans la mer, retournent à leurs ſources, afin de recommencer une ſeconde fois leur cours.* Par des expériences auſſi

exactes,

exactes, qu'elles peuvent l'être, on sçait la quantité d'eau de pluye qui tombe chaque année sur la Terre, & comme on a calculé la quantité qu'en reçoit, par exemple, une lieuë quarrée, on a trouvé que la moitié & même le tiers de cette eau de pluye suffit pour former toutes les fontaines & toutes les rivieres dans l'état où elles sont aujourd'hui. Le reste sert à d'autres usages: à tenir certaines terres toujours humides, à nourrir les plantes & délayer les sels dont elles s'impregnent, à former diverses sortes de crystallisations, & se résoudre une seconde fois en vapeurs.

J'ajoûterai à cela, que les Anglois se sont servis d'une expérience fort ingénieuse pour estimer la quantité d'eau de mer qui monte en vapeurs un jour d'Eté. Pour cela, ils supposent que l'eau dans cette saison n'est pas plus chaude que l'air, ce qui se vérifie encore au Thermomètre; & ils avancent après plusieurs appréciations & plusieurs calculs assez fins, que 10. pouces en quarré de la surface de l'eau de la mer fournissent un pouce cubique d'eau transformée en vapeurs. Suivant ce principe, ils recherchent la quantité de ces vapeurs qui dans un même jour d'Eté peut s'élever de la Méditerranée, en déterminant sa longueur moyenne à 40

Transact. Philosoph. 1710.

degrés, & sa largeur à 4; & ils trouvent 5280000000 tonneaux. Ils examinent ensuite la quantité d'eau que les neuf principales rivieres qui se jettent dans la Méditerranée, sçavoir l'Ebre, le Rhône, le Tibre, le Pô, le Danube, le Niester, le Boristhene, le Tanaïs, le Nil, y portent par jour, & ils trouvent presque un égal nombre de tonneaux: tout cela pourtant, comme on le peut penser, n'étant point réduit à la derniere précision. Supposé maintenant que ces vapeurs jointes à celles des terres qui entourent & bordent la même mer, se résolvent en pluyes, en rosées, en broüillards, & se partagent entre ces neuf rivieres; il s'ensuivra que chaque jour d'Eté elles reçoivent presque autant d'eau conduite par des canaux souterrains, & filtrée au travers des terres argilleuses, qu'elles en portent dans la mer. Le surplus de ces vapeurs est déposé dans des réservoirs, pour fournir toujours à l'écoulement de ces rivieres,& suppléer aux pluyes qui viennent à manquer. L'usage de ces réservoirs est absolument nécessaire; & on pourroit croire que dès le tems du Déluge, ils furent dispersés en plusieurs endroits de notre Globe, comme des secours qui devoient servir à l'entretien

des

des rivieres, & par conséquent aux diverses nécessités de la vie.

VIII.

Des Pharisiens, Saducéens, & Esséniens.

Vers le tems des Machabées, & lorsque les Juifs se trouverent plus mêlés avec les autres Peuples & en quelque maniere faufilés, il s'éleva parmi eux trois Sectes de Philosophes, ou de gens du moins qui avoient beaucoup de cet air qu'on attribue aux Philosophes, & qui les fait aisément reconnoître. C'étoient les Pharisiens, les Saducéens, & les Esséniens ou Esséens. Comme leur Histoire est assez répandue, même jusqu'aux plus légeres circonstances, il suffira que je donne ici quelques coups de pinceau. Il y a toujours de nouvelles manieres d'envisager les choses, rien n'est épuisé.

Les Pharisiens, déja célébres sous le regne d'Alexandre Jannæus, affectoient une grande austérité de mœurs, & cherchoient plus le singulier, tant en leurs discours qu'en leurs actions, que le vrai, le naturel. Prévenus contre les autres hommes, à peine daignoient-ils les saluer; & tous ceux qui ne se prêtoient point lâchement à leurs décisions, ils les regardoient comme des criminels, ils ne vouloient ni manger ni demeurer

avec eux : insulte d'autant moins pardonnable, qu'elle va à juger de l'intérieur des hommes, dont personne n'a le droit de juger. Les Pharisiens de plus se contentoient des observances de la Loi Cérémonielle, des sacrifices, des purifications réitérées : ils se distinguoient par la largeur & le grand nombre de leurs phylacteres : ils attachoient des épines au bas de leurs robes, pour ne paroître dans le Pubic qu'avec des jambes ensanglantées ; conduite assez ordinaire de l'homme, qui satisfait d'une Religion extérieure & machinale, souvent même dure & gênante, laisse subsister les penchans secrets & les inclinations favorites ! Parmi les Dogmes des Pharisiens, quelques-uns sembloient se contredire, & se combattre mutuellement. Ils admettoient, par exemple, outre l'immortalité des ames, une sorte de Métempsycose pour celles des gens vertueux seulement. Ils reconnoissoient encore je ne sçai quelle Destinée qui assujettit toutes choses, & qui pourtant en de certains cas ne nuit point à la volonté ; ce qu'ils exprimoient ainsi : *Tout est dans la main du Ciel, excepté la crainte de Dieu.*

Les Saducéens plus libres dans leurs opinions, & aussi libres que hardis dans leur langage, soutenoient que l'ame est mor-

mortelle & périssable, qu'il n'y a après cette vie ni récompenses à espérer ni châtimens à craindre. Le trépas, selon eux, amene & réduit tout au même dégré. Une pareille doctrine porte naturellement à la volupté : & qui ne consulte que son goût, son amour-propre, ses penchans, trouve assez de raisons & pour la suivre & pour l'approuver. L'esprit, sans même s'en appercevoir, devient la dupe du cœur. Cependant les Saducéens pratiquoient toutes les observances de la Loi, du moins les plus considérables, laissant un certain détail aux esprits foibles & superficiels. Ils ajoûtoient qu'il faut servir Dieu non par intérêt & comme des Esclaves qui craignent; mais par amour, & comme des enfans qui estiment. A l'égard de leurs mœurs, elles ne se ressentoient point du désordre de leur esprit. Ceux même d'entre les Saducéens qui parvinrent aux grandes Magistratures, se firent surnommer les Justes par excellence : tant ils avoient soin d'employer les rigueurs de la vie présente, afin de retenir & de corriger ceux qu'ils mettoient à l'aise pour l'avenir.

Les Esséens ou Esséniens n'étoient gueres répandus que dans la Syrie & dans l'Egypte, où pour jouir plus surement de la protection des Loix, ils commen-

çoient par ſuivre ces mêmes Loix à la rigueur. Le goût de la retraite qui, bien entendu, n'eſt que l'art de ſe rendre heureux, les réuniſſoit dans des maiſons particulieres & iſolées, où chacun s'oublioit ſoi-même, & ſe dépouilloit de ſes propres biens pour en revêtir la Société. Ainſi les Eſſéniens vivoient enſemble ſans faſte, ſans oſtentation, ſans jalouſie : ils gagnoient à ne point fréquenter les autres hommes, ce que les autres hommes perdent d'ordinaire à ſe fréquenter réciproquement. Si par hazard on en voyoit quelques-uns ſe porter au-dehors, c'étoit pour herboriſer, pour recueillir des plantes, des racines ſalutaires, dont ils ſoulageoient enſuite les malades qui venoient implorer leur ſecours. Quelle Science approche de cette attention bienfaiſante ? Qu'elle eſt digne de ceux qui, loin de ſe roidir dans la ſolitude, deviennent plus tendres, plus compatiſſans aux miſeres d'autrui ! Du reſte, les Eſſéniens n'immoloient point de victimes, n'entroient même dans aucun Temple : tout leur culte étoit intérieur, ſpirituel. Et comme c'eſt celui qui coute davantage aux eſprits naturellement vifs & inappliqués, ils éprouvoient pendant trois ans les jeunes éléves qui vouloient entrer dans leur corps, & ils les manioient de tant de façons

dif-

différentes, que jamais ils ne furent ni trahis ni abandonnés par aucun de ces Eleves. Qu'il y a peu de Sociétés, même de celles où brille une raiſon pure & éclairée, qui puiſſent ſe féliciter d'un pareil avantage.

Enfin, les Eſſeniens avoient une idée ſi haute & ſi déciſive de la Providence, qu'ils croyoient que tout arrive par une fatalité inévitable, & ſuivant l'ordre que cette Providence a établi, & qui ne change jamais. Point de choix dans leur ſyſtême, point de liberté. Tous les événemens forment une chaîne étroite & inaltérable, par le moyen de laquelle ils naiſſent, non ſeulement les uns après les autres, mais encore les uns des autres. Otez un ſeul de ces événemens, la chaine eſt rompue, toute l'œconomie de l'Univers eſt troublée.

En rapprochant maintenant les trois caracteres des Saducéens, des Eſſéniens & des Phariſiens, on connoîtra ſans peine que les premiers qui étoient les moins rigides dans leurs mœurs, donnoient trop à la liberté; que les ſeconds qui ſe piquoient de ſentimens exacts & même durs, l'anéantiſſoient entierement; que les derniers enfin qui n'avoient qu'une probité apparente, que des vertus extérieures, penchoient vers le mê-

me parti, mais avec beaucoup d'adouciſſement. Cette concluſion en attire une autre plus générale, & qui n'eſt pas moins vraye. Ceux qui ont juſqu'ici outré les principes de la Morale, accréditant leurs diſcours par leurs actions, ont tous dégradé la liberté, & l'ont réduite à une eſpece de ſervitude. Ceux au contraire dont les opinions ſe ſont trouvées plus douces, plus accommodées aux différens beſoins de la Société, ont tous favoriſé l'homme, & relevé le pouvoir qu'il a de ſe déterminer. Ils ont même étendu ce pouvoir juſqu'à dire que les efforts naturels ne ſont jamais ſans quelque fruit, & dès-là ſans quelque récompenſe. J'ai toujours trouvé dans ce contraſte quelque choſe qui m'a frappé.

IX.

De la Cabbale.

Outre la Loi Ecrite qui étoit pour tous les Juifs, & qui leur tenoit lieu de Religion, d'Hiſtoire, de Philoſophie; il y avoit encore une Loi Orale dont ſe piquoient certains Juifs privilégiés, & qu'ils regardoient comme le précis de toutes les connoiſſances humaines, l'extrait de toutes les recherches naturelles. Soigneux de ne la point répandre dans le Public, ils la tenoient en réſerve & pour eux & pour un petit nombre

bre de personnes choisies, qui sçavoient écouter & se taire. Quel commerce plus délicieux que celui qu'établit le goût de la vérité entre des amis d'élite! A l'égard de la source de cette Loi Orale, on la croyoit trouver sur le Mont Sinaï où elle fut donnée à Moïse, en même tems que la Loi Ecrite. Après sa mort elle passa aux Prophetes, aux Rois chéris de Dieu, & sur tout aux Sages qui la reçurent par une espece de substitution les uns des autres. Un Rabbin moderne a même donné comme une précieuse découverte la généalogie de ces Sages, depuis Moïse jusqu'en 1167. où il assure que finit la Loi Orale.

On juge bien que je n'adopte point toutes les visions de ce Rabbin, nonplus que les égaremens des autres Juifs sur cette matiere. Je me restreins aux paroles de Moïse Maimonide, qui ne sont pas moins judicieuses qu'impartiales, » Qu'on sçache, dit-il, qu'il y a » eu autrefois parmi les Hébreux de » grandes lumieres sur toutes les par- » ties qu'embrasse le systême de la Na- » ture. Sans cela, une Nation telle que » la nôtre, & si ancienne, & si favo- » risée de Dieu, auroit-elle pu subsis- » ter? Mais toutes ces lumieres se sont » évanouies peu à peu, pendant les

» diverſes captivités où le Peuple s'eſt
» trouvé réduit, & où s'effaçoient ſans
» retour ſes premieres idées. D'ailleurs
» il lui étoit défendu de rien mettre par
» écrit, ni d'avoir d'autres Livres que
» l'Ecriture Sainte. Voilà tout ce que
Moïſe Maimonide a pu avancer de plus
net ſur la Loi Orale, dont il y a long-
tems qu'il ne reſte plus aucun veſtige
ni aucune mémoire.

Cependant les Juifs pour ſe faire il-
luſion ont mis à ſa place, je ne ſçai
quelle Théologie ſubtile, alembiquée,
pleine d'équivoques, à laquelle ils ont
donné le nom de *Cabbale*. Cette Théo-
logie n'a rien de ferme ni de ſolide.
Tout ſon objet, c'eſt de tranſpoſer,
d'abréger, de découper les paſſages de
l'Ecriture Sainte: c'eſt de vouloir l'é-
claircir par des ſupputations Arithméti-
ques, & par des figures Géométriques,
tirées de l'arrangement des lettres, de
leur rapport, de leur valeur; car les
lettres tiennent lieu de chiffres aux Hé-
breux: c'eſt enfin de ſe remplir l'eſprit
de mille détails chimériques, & de ſe
flatter par leur moyen de pouvoir ar-
river à une connoiſſance profonde de
la Nature qui eſt le grand Monde, &
où tout ce qui végéte, tout ce qui reſ-
pire, tout ce qui vit, emprunte ſa for-
ce, ſa beauté, ſon efficace propre du
Ciel;

Ciel; le Ciel, des Intelligences; & les Intelligences, du ſouverain Maître, le Dieu éternel, *l'alpha* & *l'omega*.

Ceux qui daigneront jetter les yeux ſur une grande Carte attribuée à Ticho-Brahé, & qui a pour titre, *Calendrier naturel, magique, continu, où les principaux ſecrets de la Philoſophie ſont dévoilés, &c.* Ceux-là, dis-je, verront comme d'un coup d'œil toutes les parties de la *Cabbale* rapprochées, & ils jugeront ſi elles éclairent l'eſprit autant qu'elles chargent la mémoire, autant qu'elles fatiguent les yeux. En effet, peut on ſe féliciter de ſçavoir quelque choſe, quand on ſçait que les dix Séphiroths ſont les canaux ou les conduits par leſquels Dieu ſe laiſſe aller juſqu'aux Créatures; quand on ſçait l'art de renfermer ces Séphiroths en dix cercles différens, de les arranger ſous la figure d'un homme ou d'un grand arbre; quand on ſçait que trente-deux chemins conduiſent à la Sageſſe, & cinquante portes à l'Intelligence; quand on ſçait enfin tous les myſteres de la Ligne verte qui ſe meut, ſe replie autour de la terre, & qui la coupe en ſix points également éloignés l'un de l'autre? Quoi de plus vain & de plus frivole que toutes ces prétendues découvertes! Quoi de plus avantageux que de lever le voile qui les couvre,

pour

pour les pouvoir ensuite dédaigner à nud & sans obstacle! Les Sciences, remarque un illustre Philosophe, ont deux extrémités. La premiere est la pure ignorance naturelle, où se trouvent tous les hommes en naissant. L'autre extrémité est celle où arrivent les grandes ames, qui ayant parcouru tout ce que les hommes croyent sçavoir, trouvent enfin qu'ils ne sçavent rien, & se rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étoient partis.

V. les Pensées de Pascal.

J'omets les tentatives qui ont été faites depuis trois ou quatre siécles, pour relever la *Cabbale*, & pour la mettre au niveau des autres Sciences. Ces tentatives par bonheur n'ont eu que peu de Partisans. Les uns vouloient que les nombres fussent nécessaires à l'intelligence de l'Ancien Testament: ce qui a été aussi la pensée de quelques Peres de l'Eglise, que je regarde plus comme des témoins de la succession de la Foi, que comme des Critiques éclairés. Les autres ont porté leurs vûes encore plus loin, & ils se sont flattés de trouver dans la Cabbale un moyen sûr pour découvrir les pensées d'autrui, & pour lier commerce avec toutes les substances spirituelles. Parmi ces derniers je distingue le fameux Jean Pic de la Mirandole, qui à l'âge de 24 ans soutint à Rome

Rome, je ne sçai quel monstrueux assemblage de toute sorte de propositions, & qui fut le reste de sa vie très-attaché à la *Cab··le*. Il se vantoit même d'avoir entre les mains le Recueil qu'Esdras en avoit composé, & que le Pape Sixte IV. lui confia, pour le traduire d'Hébreu en Latin. Mais la mort de ce Pape ayant été suivie peu après de celle de Pic de la Mirandole, tout disparut, & le Recueil supposé d'Esdras, & la Traduction. Je crois notre siécle en particulier très-consolé d'un pareil malheur. On y a trop d'excellentes choses à apprendre, pour en regretter de mauvaises, ou pour le moins d'inutiles.

CHAPITRE VI.

I. *De ceux que les Nations Barbares ont regardés comme leurs Maîtres & leurs Instituteurs.* II. *Qu'il n'y a point eu de Zoroastre ni de Mercure Trismégiste.* III. *Sentimens des Anciens sur la formation de la Terre.* IV. *Sur l'origine des hommes.* V. *Sur les diverses révolutions par où le monde doit passer.* VI. *De ce que les Peres de l'Eglise en ont jugé.*

I. DE

I.

De ceux que les Nations Barbares ont regardés comme leurs Maîtres & leurs Instituteurs.

DE tous les Peuples dont j'ai parlé jusqu'ici, les Juifs sont les seuls qui ayent possédé des connoissances fixes, invariables, & qui de surcroît ayent sçu que ces connoissances leur venoient immédiatement de Dieu. Les autres n'offroient que des opinions douteuses & incertaines, qu'ils avoient acquises par leur propre travail, ou qu'ils tenoient de main en main, sans en trop reconnoître la source. Tous leurs Législateurs & leurs Théologiens & leurs Prophetes étoient des hommes, & si dans la suite ils furent mis au rang des Dieux, c'est qu'au rapport même de Saint Augustin, c'étoient de grands hommes. Mais, quelques talens, quelque mérite qu'on leur suppose, ils ne pouvoient rien décider sur toutes les matieres qui étoient hors de leur portée; comme sur la formation de la terre, & les diverses catastrophes par où elle doit passer; sur la naissance du genre humain & sa funeste dégradation; sur ce mêlange de bien & de mal, tant moral que physique, dont le monde n'est que trop rempli, trop défiguré. Il n'y avoit sur tous ces points, & encore des points si essentiels, qu'une autorité divine

De Civit. Dei, l. 8. V. etiam Cicer. de Legibus.

divine qui pût réunir les ſentimens. *Cœli myſterium doceat me Deus ipſe qui condidit, non homo qui ſe ipſum ignoravit.* Mais elle n'étoit donnée cette autorité, du moins pleine & entiere, qu'aux ſeuls Hébreux qui ſentoient tout le prix d'un tel préſent. Les autres hommes, ainſi que parle l'Ecriture, marchoient après leurs penſées, & ne faiſoient que la volonté de leurs penſées. C'eſt ce que Théodoret a ſi bien exprimé, en traçant le caractere des Philoſophes Payens. » Ils me paroiſſent excuſables, » remarque-t-il, d'avoir avancé tant de » propoſitions obſcures; plus excuſables » encore de n'avoir point compris le » vrai ſens des choſes ſpirituelles & di» vines. Comme ils n'étoient ni éclai» rés par les Prophetes, ni conduits » par les Apôtres, quel autre guide pou» voient-ils ſuivre que la Nature, en » qui l'erreur & l'impiété avoient dé» truit inſenſiblement les heureux traits » que Dieu y avoit d'abord imprimés? » Si cependant ils en ont apperçu quel» ques-uns, ce ne pouvoit être que par » rapport à l'ordre général & à la ſym» métrie de l'Univers, dont ſont frap» pés tous les yeux attentifs, & qui ne » ſe refuſent point exprès à la lumiere.

Sanctus Ambroſ. ad Imper. Valentin. Auguſt.

On peut encore aller plus loin que Théodoret, & dire avec quelques au-

tres

tres Peres de l'Eglise, surtout avec Saint Hilaire, qu'il y auroit de l'imprudence à soutenir la plupart des dogmes révélés, si l'on n'étoit sûr que ces dogmes sont révélés en effet. Comme Dieu renferme infiniment plus & que nous ne pouvons concevoir, & qu'il ne nous a donné d'idées, nous ne devons point hésiter sur tout ce qu'il veut bien nous apprendre par des voyes extraordinaires, pourvu que nous sçachions que c'est lui qui nous l'a appris. La Révélation même a cela de particulier, qu'elle subsiste toute entiere malgré l'impossibilité de l'accorder avec les lumieres purement naturelles; & c'est même l'envie imprudente de concilier deux choses si opposées, & qui a fait naître la plûpart des Hérésies, & qui a si souvent renouvellé les disputes au sujet de ce qui est contre la raison, & au-dessus de la raison.

J'avoue que Noé étant la tige &, pour ainsi dire, la racine de tous les peuples qui sont venus après le Déluge, il ne pouvoit manquer de leur avoir laissé quelques principes généraux, tant sur les devoirs de la Religion Naturelle, que sur la Toute-puissance Divine: principes, à la vérité, qui s'altererent en peu de tems par des combinaisons infinies de goûts de passions, de mœurs,

de

de préjugés; mais qui pourtant ne durent point s'éteindre tout-à-fait. Et ce sont ces premieres semences de vérité dont on trouve des traces, au rapport de différens Auteurs, & principalement de Grotius, dans presque toutes les Histoires anciennes & originales qui nous restent.

L. 1. de Verit. Relig. Christ.

Les mêmes Auteurs conjecturent, & ce n'est point sans quelque vraisemblance, que Noé a servi à caractériser la plupart des Législateurs, Héros ou demi-Dieux qu'on révéroit autrefois. Tel étoit le Saturne des Egyptiens qu'on peignoit avec quatre yeux pardevant & quatre par derriere, comme pour désigner qu'il voyoit également & la nouvelle génération qui suivoit le Déluge, & l'ancienne qui l'avoit précédé. Tel étoit le premier Roi des Athéniens, Cecrops, qu'on représentoit avec deux corps, comme pour honorer les prémices du mariage, & pour rappeller le souvenir de Noé qui sortit de l'Arche avec sa femme & ses trois enfans, qui avoient chacun aussi la sienne. Tel étoit enfin le *Jaïn* des Syriens & des Araméens; depuis le *Janus* des Latins, dont le double visage marquoit les deux états du Monde que Noé avoit connus, l'un avant, l'autre après le Déluge. Il tenoit de la main gauche une clé,

Bochart initio Geogr. sacræ.

comme

comme pour indiquer que c'étoit lui qui renouvelloit toute la Terre, & qui en ouvroit la porte fermée au Genre Humain. Cependant, quelque heureuses que puissent paroître ces applications, comme elles n'ont rien de fort utile ni de fort intéressant, je me contenterai du peu que j'en ai dit : d'autant plus que ce qui est attribué par les uns à Noé, d'autres l'attribuent sans repugnance à Abraham, à Jacob, au Prophete Ezechiel, à Moïse. Feu Mr. Huet, Evêque d'Avranches, a surtout poussé ce dernier article aussi loin qu'il pouvoit aller.

La Chronologie ordinaire met environ un siécle entre le Déluge & la dispersion des hommes. Il y a apparence que sensible aux bienfaits que le Ciel avoit versés sur lui, Noé resta pendant tout ce tems-là en Arménie, aux environs du lieu où l'Arche s'étoit arrêtée, & qu'il fit part à ses enfans de toutes les connoissances qu'il avoit reçues de leurs communs Ancêtres. Mais le Genre Humain venant à se multiplier insensiblement, & peut-être déja à se diviser par des haines, des jalousies, des dissentions domestiques, plus améres que toutes les autres, il fallut enfin se quitter. Une même Famille ne pouvoit plus subsister ensemble ; & du sein de la

premiere

premiere Société, il s'en éleva une infinité d'autres, indépendantes de cette premiere. Alors les hommes forcés de se séparer, & prévoyant sans peine qu'ils ne pourroient plus ni se rejoindre ni se reconnoître, voulurent bâtir une Tour superbe, en témoignage de leur mutuelle origine, & comme pour marquer qu'ils sortoient tous de la même tige. Cet ouvrage avoit trop d'éclat, imposoit trop à des esprits ambitieux, pour manquer d'être suivi avec toute l'ardeur possible. Les travaux non interrompus atteignoient déja à la perfection, lorsque celui qui balance l'Univers dans sa main, les arrêta tout à coup, & cela d'une maniere bien surprenante. *Allons*, dit-il, *descendons, brouillons-là leurs lévres*. Aussi tôt les hommes ne s'entendirent plus & parlerent différentes Langues, ou, comme je croi qu'on doit l'expliquer, prononcerent différemment la même Langue ; ce qui jetta parmi eux une confusion extraordinaire, un désordre qui les fit tous se désister de leur entreprise ; car les paroles ou les sons articulés n'étant que des signes arbitraires des idées que nous avons dans l'esprit, ces sons peuvent varier de tant de manieres, qu'ils ne réveilleront plus les mêmes pensées. De-là naîtra un inconvénient qui ne sera ni moins fâcheux,

ni

ni moins décisif, que si l'on parloit diverses Langues.

Je conçois sans peine combien les hommes dûrent être surpris, lorsqu'au moyen de ces prononciations diversifiées à l'infini, ils cesserent de s'entendre, & presque de se connoître. Un tel prodige hâta leur séparation, qui étoit même devenue absolument nécessaire par l'impossibilité où ils se trouvoient de se communiquer leurs pensées les uns aux autres. Ainsi, d'une Langue mere il s'en forma plusieurs, qui d'abord ne différoient entr'elles que par la maniere de prononcer les mêmes mots; mais qui dans la suite n'eurent presque plus aucun rapport, de nouveaux objets & de nouveaux besoins ayant forcé les hommes à chercher de nouveaux termes pour les exprimer.

Il suit de-là que cette premiere Langue ne subsiste plus en son entier dans aucun lieu du monde, & qu'elle a souffert une infinité d'altérations, tant du côté des Pays habités les uns après les autres, que du côté des différentes formes de gouvernement qui s'établirent. Par conséquent, on n'a point plus de droit d'assurer que l'Hébreu est la Langue mere & originale, que le Chaldéen, l'Arménien, le Copte, l'Arabe, le Celtique. Ce qu'il est permis seulement

rent de deviner, c'est que toutes ces Langues ont retenu beaucoup de mots qui appartenoient à la premiere, plus encore les Orientales que celles de l'Occident; mais que les racines en sont entierement inconnues. Quelques Sçavans se trouvent à-peu-près de mon avis; ils ajoûtent cependant que de toutes les Langues, l'Hébraïque qu'ils nomment la Langue sainte, paroît le plus approcher de la primitive, à cause de sa briéveté & de son air simple.

Quand les hommes errans & dispersés se furent réunis en corps de Nations, & sous les formes de gouvernement qu'ils avoient jugé les plus propres à les rendre heureux, (tel a dû être en effet le but de tout gouvernement) ils eurent besoin de nouveaux Législateurs qui favorisassent leurs projets. Et ce sont ces Législateurs que l'Antiquité a mis au rang des Dieux ou demi-Dieux, que Sénéque a appellés *clarissimi sacrarum opinionum conditores*. Les uns établirent de grands systêmes où la Philosophie, la Religion, la Politique étoient confondues ensemble & représentées sous différentes Fables, quelques-unes assez puériles & assez bizarres, quelques autres qui sembloient faire allusion à des vérités plus anciennes. L'Histoire de Prométhée, par exemple, ne paroît-elle

De brevitate vitæ, c. 14.

pas

pas une copie de celle d'Adam ? Tous les deux déſobéïſſent à la Divinité, le premier en dérobant le feu du Ciel pour animer l'homme, le ſecond en mangeant du fruit de l'arbre qui contenoit la ſcience du bien & du mal : tous les deux ſont punis d'une maniere qui rejaillit ſur leur poſtérité, plus malheureuſe encore que coupable. Les autres s'attacherent à découvrir les premiers principes des Sciences & des Arts utiles, comme de l'Agriculture, de l'Aſtronomie, de la Médecine, de la Muſique, &c. & je ne vois aucun de ces Inventeurs que la Fable n'ait pris plaiſir à conſacrer. Elle feignit qu'Atlas portoit le Ciel ſur ſes épaules, parcequ'il avoit commencé à éclaircir l'Aſtronomie, & à démêler ce nombre prodigieux de globes qui roulent ſur nos têtes; que Tiréſie étoit devenu aveugle, parcequ'il avoit percé dans les plus intimes ſecrets des Dieux; qu'Endymion s'étoit attiré les bonnes graces de la Lune, parcequ'il avoit curieuſement obſervé tout ce qui regarde le cours de cette Planete; que Dédale, pour ſe tirer d'une étroite priſon, s'étoit appliqué des ailes au dos, parcequ'il avoit enhardi les Navigateurs à ſe ſervir de mâts, de voiles & de cordages. Voilà un échantillon de la maniere dont la Fable peut

Cic. Tuſcul. Quæſt. l. 1. Varro apud Aug. de Civit. Dei l. 4. & 6.

être

être appliquée à l'Hiſtoire. Que ſi cette maniere ne conduit pas toujours au vrai, elle flatte du moins l'eſprit, qui aime & recherche volontiers de pareils rapports.

A l'égard de l'Agriculture, ce fut une des premieres découvertes que les hommes virent naître après le Déluge. Les Egyptiens en attribuoient l'origine à Iſis, qu'ils repréſentoient toute nue, avec un doigt ſur la bouche & une infinité de mamelles. Son fils Harpocrate, que les Antiquaires ont pris mal à propos pour le Dieu du Silence, étoit auſſi repréſenté, portant d'une main une corne d'abondance, & tenant un doigt de l'autre main ſur la bouche. Ce qui marque, à mon avis, & le beſoin indiſpenſable qu'on a de manger, & que c'eſt pour ſatisfaire à ce beſoin qu'on cultive la terre. *Omnis labor hominis*, dit l'Eccléſiaſte, *in ore ejus*, ou ſuivant le Texte Hébreu, *ad os ejus*. D'ailleurs, le nom d'Harpocrate ne pourroit-il point venir par adouciſſement de celui de Carpocrate, qui ſignifie riche en fruits, ou puiſſant ſur les fruits?

Polyd. Virg. de Invent. rerum.

Aux portes de quelques anciennes Villes de la Grece, on expoſoit des figures monſtrueuſes de Géans & de Cyclopes, dont les mains ſembloient ſortir du ventre, comme pour animer tout le

monde au travail par la vue d'un besoi
qui renaît sans cesse.

II.

Qu'il n'y a point eu de Zoroastre, ni de Mercure Trismégiste.

Les éclaircissemens que je viens d donner sur les anciens Législateurs qu ont paru depuis Noé, devroient, c me semble, être suivis de leur histoire même. Mais deux raisons m'arrêtent La premiere, c'est que pour les annoblir davantage, on a chargé ces Législateurs de je ne sçai quel merveilleux qui ne paroît convenir qu'à la Divinité. Les Platoniciens, toujours subtils, ont pris de-là occasion de dire que c'étoient des Génies revêtus de la forme humaine, qui avoient présidé à l'origine des Nations: & le fameux Symmaque, qui fut Préfet de Rome sous l'Empereur Théodose, afin d'excuser cette diversité de Religions qui régne dans le monde, avouoit que chaque Peuple en se formant avoit eu un Génie pour se conduire, & que ce Génie lui avoit inspiré la forme de Gouvernement, la sorte de Religion qui étoit la plus convenable à ses mœurs, à ses penchans, à l'air qu'il respiroit. Ainsi, continuoit Symmaque, vouloir changer ce qui est reçu de tems immémorial dans un Pays, c'est vouloir résister à son Génie, c'est désapprouver

Epist. l. 10.

désapprouver malignement la conduite qu'il a tenue.

J'ai déja dit ma pensée sur le systême des Anciens, qui peuploit tout l'Univers de substances moyennes entre Dieu & les hommes. J'ajoûterai ici que ce systême ne pouvoit manquer de réussir, parcequ'au fond nous sommes si persuadés de notre foiblesse, de la disette de nos talens, que nous rapportons toujours à quelque cause extérieure tout ce qui peut nous arriver d'heureux, nos bons desseins, nos bons mouvemens, le succès de nos affaires. De-là sont nées tant de Divinités dont le Paganisme abondoit, inventées proprement pour leur faire honneur de nos vertus, & pour nous en ôter la gloire : comme si, malgré tous nos efforts, nous ne pouvions rien mériter. De-là sont venus les Anges & les Génies distribués suivant le systême de Platon, qui veillent à tout le Gouvernement sublunaire, & qui avertissent chaque homme de la route dans laquelle il doit marcher.

La seconde raison, & sans contredit la plus importante, la voici. Les principes des Arts & des Sciences n'ont pu être découverts que par une longue chaîne de pensées, de vuës, de tentatives ajoûtées les unes aux autres; & il a fallu qu'un nombre infini de personnes

ramener leurs Sujets au goût du vrai & du bon? Et combien n'y a-t-il point eu de Jupiters depuis le Déluge, jusqu'au tems de la Guerre de Troye. Mais l'ignorance qui confond tout, les a réduits à un seul, qu'elle s'est fait un mérite de placer dans l'Isle de Créte, & à qui elle a attribué toutes les actions, toutes les avantures des autres. Qu'est-ce que le grand Hercule, sinon un titre qu'on donnoit dans l'Antiquité la plus reculée à tous les Héros qui protégeoient le commerce, & qui par amour du bien public, assuroient les voyageurs contre les irruptions d'une infinité de petits Tyrans avides de pillages? Et comme le nombre de ces Hercules étoit prodigieux, qu'il n'y avoit même aucun pays qui n'eût le sien, accommodé à son goût & habillé de sa livrée, je ne m'étonne point qu'on tombe aujourd'hui dans une si grande confusion sur ce qui les regarde. Quelle différence de l'Hercule Gaulois, ou de l'Hercule Germanique, à celui que les Grecs reconnoissoient! Mais toutes ces difficultés s'évanouissent, quand on songe que c'est un surnom qui a été appliqué à des Héros & de différent âge, & de différent Pays, & de différent caractere.

Tertull. Apol. c. 14.

Pausan. in Corinth.

La clé que je propose ici est d'une utilité extrême. Sans elle on ne pour-

roit

roit rien comprendre ni dans l'hiſtoire de Zoroaſtre, ni dans l'hiſtoire de Mercure Triſmégiſte. Ce premier a été non-ſeulement en réputation chez les Chaldéens; mais encore chez beaucoup d'autres Peuples, fiers de l'avoir eu pour Roi, ou pour Légiſlateur. Mais tous ces Peuples ne s'accordoient point ſur le tems où Zoroaſtre avoit pris naiſſance, ni ſur les divers événemens de ſa vie. Les uns le croyoient contemporain & même ami d'Abraham, les autres le faiſoient fleurir quelques ſiécles après; & cela, ſuivant que leurs hiſtoires remontoient ou plus ou moins haut. Les Bactriens, qui lui attribuoient la fondation de leur Monarchie, le regardoient comme étant de même âge que Ninus & Sémiramis, avec qui ils furent long-tems en guerre. Parmi les Perſes qui n'ont point eu juſqu'ici la complaiſance d'embraſſer le Mahométiſme, & qui adorent le Feu à l'exemple de leurs Ancêtres, Zoroaſtre ou Zardhuſt eſt encore un objet de vénération : mais ils ſoutiennent qu'il eſt né à la Chine, & qu'un mouvement céleſte le tira de ſa Patrie il y a plus de 2000 ans, pour le conduire en Perſe. Une ſeule choſe dont tant de Peuples différens tomboient d'accord, c'étoit la maniere dont Zoroaſtre devenu

Stanl. de Philoſ. Chald. ſ. 1. c. 2. & 3.

Juſt. Hiſt. l. 1.

V. la Biblioth. Orient. de M. d'Herbelot.

vieux, & ennuyé du commerce des hommes faux & trompeurs, avoit péri au milieu d'un tourbillon de flâme. Mais cette tradition commune n'avoit rien d'extraordinaire, les Anciens étant dans l'usage de se servir de la comparaison du feu, pour donner du crédit à toutes les choses qu'ils vouloient exagerer. Ainsi, l'Ange qui remit au nom du Seigneur la Loi à Moïse sur le Mont Sinaï, se fit voir parmi les flâmes, les éclairs, les tonnerres. Ainsi la conversation d'Elie & d'Elisée fut suspendue par un char attelé de chevaux de feu qui les sépara tout à coup, & Elie monta au Ciel envelopé d'un tourbillon de lumiere.

Pour ce qui regarde Mercure, surnommé Trismégiste, parcequ'il étoit en même tems Prêtre, Roi, Philosophe; son histoire n'est pas moins obscure ni moins embarrassée que celle de Zoroastre. Au rapport de Diodore de Sicile, il fut le Sécretaire & le Conseiller d'Osiris, le Précepteur d'Isis. Eusebe assure que quand Saturne alla parcourir les régions méridionales du monde, il laissa le Gouvernement de l'Egypte à Mercure, & l'en nomma même Roi, à condition qu'il tiendroit de lui ses nouveaux Etats. Lactance observe que Mercure sixiéme du nom, ayant tué l'infatigable Argus,

L. 1.

Præp. Evang. l. 1.

L. 1.

Argus, se réfugia en Egypte, où il apporta l'usage des Lettres, & donna une forme précise à l'Année civile, en la réglant sur le cours du Soleil. Suivant Ciceron, il y a eu cinq Mercures, dont les trois premiers étoient Grecs : le quatriéme comptoit le Nil pour son pere, & les Egyptiens n'osoient par respect prononcer son nom : le dernier enfin surpassa tous les autres en éloquence, en vertus, & il orna l'Egypte de plusieurs Loix & de plusieurs inventions excellentes.

L. 3. de nat. Deorum.

Tout cela n'est encore rien. Le Pere Kircher cite un fragment d'un Manuscrit Hébreu, où l'on trouve qu'avant le Déluge Hénoch est le premier qui ait porté les titres d'Hermès, de Mercure, d'Adris ou d'Edris, & que dans la suite ces mêmes titres furent donnés à tous ceux qui cherchoient à découvrir les secrets de la Nature. Mor-Isaac avance qu'un des enfans de Noé s'appelloit Junithum, ou Hermès. Tant de variétés qui obscurcissent la suite de la Chronologie, font assez voir que les noms de Zoroaître & de Mercure sont des noms appellatifs, dont on distinguoit autrefois les grands talens, les inventions heureuses, les bienfaits répandus sur la Société.

In Arca Noë.

In suâ Phil. Syriacâ, apud Kirch. ubi suprà.

Si j'avois encore ici quelque remarque à faire, ce seroit à l'occasion de

ceux qui renouvellent d'ardeur pour trouver Moïse dans Hermès, ou Mercure Trismégiste. Mais les preuves qu'ils en apportent, plus spécieuses que solides, sont bien-tôt renversées. Premierement, Philon convient que si la Loi des Hébreux avoit transpiré parmi les Etrangers, du moins l'Instituteur de cette Loi leur étoit inconnu. Et c'est pour cela qu'il se mit à écrire son Histoire, & à l'orner de traits plus brillans que mesurés: comme il arrive aux Auteurs qui se persuadent que la vérité a besoin d'être embellie, & que seule, elle ne frappe point assez. En second lieu, doit-on croire que les Egyptiens ayent eu si fort à cœur les intérêts de Moïse, lui qui avoit été le fléau de leur Nation, qui avoit attiré sur leurs campagnes des insectes dévorans, qui avoit fait périr par un retour de marée leur Roi avec toute sa suite? A ces traits reconnoît on un Héros bienfaisant, tel que Mercure? Il y a plus d'apparence que si les Egyptiens avoient voulu caractériser Moïse, ils lui auroient donné le nom de Typhon, pour se venger des maux qu'ils en avoient reçus: nom qu'ils donnoient également à tous ceux qu'un naturel féroce portoit à leur nuire.

* V. Nat. Comit. Mythol. l. 6.

Dans son origine, Typhon avoit été un serpent monstrueux qui désoloit l'Afrique,

frique, & que les Dieux unis ensemble tuerent d'un coup de tonnerre. De son sang nâquit une quantité prodigieuse d'insectes & de reptiles, qui inonderent aussi-tôt toutes les autres parties du monde. Il est aisé de deviner que sous l'écorce de cette Fable, on a voulu représenter tant d'hommes dégradés & qui portent l'amertume en tous lieux, soit en bouleversant la tranquillité publique par des opinions nouvelles & venimeuses, soit en déchirant par des traits aiguisés ceux qui ont le malheur de leur déplaire. Et peut-être que c'est ainsi qu'on doit expliquer toutes ces Histoires de Dragons vaincus par des Prêtres ou des Moines, & dont la mémoire s'est conservée en plusieurs Cathédrales de France & d'Allemagne.

III.

Sentimens des Anciens sur la formation de la Terre.

Après avoir exposé le plus fidelement que j'ai pu, quelle étoit la situation des Philosophes Barbares, ou qui ont précédé les Grecs, & quels secours ils avoient eus de leurs Maîtres & de leurs Instituteurs; je vais travailler maintenant à réduire en Systême leurs principales pensées, tant sur la formation de la terre, que sur l'origine des hommes. Et pour le faire avec plus de succès, j'é-

tablirai d'abord trois principes décisifs.

Le premier, c'est que tous les Philosophes Barbares, & depuis les Philosophes Grecs n'ont eu aucune idée de la création ni de l'anéantissement : ils n'avoient même aucun terme dans leurs Langues, ni aucune façon de parler, qui exprimassent ces deux choses. *Y a t-il un seul Physicien*, demande Ciceron, *qui saisisse, qui conçoive ce que c'est que créer, & qu'anéantir?* Aristote, en poussant ses spéculations plus loin, ajoûte que les premiers Habitans du monde ont toujours jugé que la Matiere existoit par elle-même, & sans dépendre d'aucune cause extérieure. Si elle en dépendoit, disoient-ils, on ne pourroit la connoître que par quelque idée qui lui seroit étrangere, qui n'auroit point de rapport avec elle. Et cette idée dégraderoit certainement la matiere du titre de substance, qui lui appartient.

L. 2. de Divin.

Phys. l.

En second lieu, les Philosophes Barbares ne cherchoient qu'à pénétrer l'art infini, qui a dirigé la formation de la Terre : tout le reste, ils le croyoient immuable & incorruptible, sujet seulement à des altérations apparentes & non réelles. Dieu, observe Plutarque, ne travaille point sur le néant, sur ce qui n'est point : son action se termine uniquement à la Terre, où il travaille

vaille ſur ce qui eſt mal arrangé & mal diſpoſé. Ainſi les Egyptiens, pour marquer le tems & en général l'éternité, ſe contentoient de peindre le Soleil & la Lune, perſuadés que ces deux Aſtres brilloient de tous les ſiécles, & qu'il n'y avoit eu du changement, du neuf, que ſur la Terre. Il me ſemble qu'on trouve des veſtiges de cette penſée des Egyptiens, dans quelques revers de Médailles Romaines. Le Symbole de la Lune y eſt gravé avec ces mots, *à l'Eternité, à la Perpetuité.*

In proœm. Can. Chro. Ægypt.

Troiſiémement, les Philoſophes Barbares tomboient bien d'accord qu'un premier Moteur, que Dieu avoit préſidé à la formation de la Terre; mais ils ajoûtoient auſſi, que les choſes ayant une fois reçu le mouvement qui leur convenoit, elles s'étoient dépliées, pour ainſi dire, & ſe ſuccédoient les unes aux autres à point nommé. C'eſt une folie, dit Sénéque, de croire que chaque choſe arrive en détail parceque Jupiter l'a ainſi ordonné: tout au contraire, ce qui arrive eſt une dépendance certaine & liée de ce qui eſt arrivé auparavant. Il y a un ordre inviolable duquel tous les événemens ne peuvent manquer de s'enſuivre, & qui ne ſert pas moins à la beauté, qu'à l'affermiſſement de l'Univers.

Quæſt. Natur. l. 2.

Deux Auteurs Anglois qui ne se sont pas contentés des notions communes, l'un est Thomas Burnet, & l'autre Guillaume Whiston, ont aussi avancé que le premier Chapitre de la Genese ne contenoit que l'Histoire de la formation de la Terre, & non du reste de l'Univers qui subsistoit déjà. » En » effet, remarque Mr. Whiston, lors- » que Moïse raconte que pour mani- » fester sa puissance, Dieu créa le Ciel » & la Terre, il n'entendoit que la » Terre que nous habitons, & le Ciel » aërien, l'atmosphere qui l'enveloppe » jusqu'à une certaine distance. Moïse » raconte ensuite que la Terre étoit » informe & toute nue, que les téné- » bres couvroient la face de l'Abîme : » quelle description plus énergique veut » on avoir du Cahos? Cette Planete » ainsi dépouillée passa par six révolu- » tions, avant que de recevoir la for- » me qui lui séoit le mieux. Une preu- » ve déterminante que l'Ecriture n'a- » voit en vûe que la formation de la » Terre, c'est que dans tous les en- » droits où elle parle de la fin du mon- » de, ces passages ne doivent absolu- » ment s'interpréter que de la dissolu- » tion de cette même Terre & de la » couche d'air qui l'environne. Ainsi, » l'ensemble de l'Univers ne souffrit au-

» cun

» cun changement, à notre Globe près
» où les élémens étoient confondus,
» où les principes des choses se trou-
» voient décomposés. Il y a plus, con-
» tinue Mr. Whiston; quand l'Histo-
» rien des Juifs prononce que le Ciel
» & la Terre furent créés ensemble,
» on doit sousentendre qu'ils le furent
» dans un tems antérieur; mais que la
» Terre étant peu à peu devenue Ca-
» hos, Dieu lui rendit son premier lus-
» tre, son premier arrangement: ce qui
» approchoit assez d'une nouvelle créa-
» tion. » Il est certain que la hardiesse
de l'Auteur Anglois a quelque chose
de frappant; mais par malheur elle est
dénuée de preuves. N'auroit on pas dû
renouveller à son occasion la défense
dont parle Saint Jérôme, & qui sub-
sistoit parmi les Hébreux? C'étoit de
ne point raisonner sur la formation de
cet Univers; mais de s'en rapporter sim-
plement à ce qu'en avoit dit l'Histoire
ancienne, quelque éloigné qu'il fût de
la vraisemblance.

Ces trois principes ainsi établis, on
n'aura point de peine à se prêter aux
différens Systêmes des Egyptiens & des
Phéniciens; on distinguera du premier
coup d'œil ce qu'il y a de fabuleux
dans ces systêmes, d'avec ce qu'il y a
de probable. Selon les premiers, tout
avoit

avoit été d'abord eau, & ensuite une pâte molle, une espece de bouë, que le Soleil pénétra si intimement, que les germes & les semences de toutes choses, qui y étoient ensevelis comme dans un tombeau, se réveillerent. Aussi Hermès disoit-il que la Terre détrempée d'eau est la nourrice de tous les Etres sublunaires, & que le Soleil par ses rayons bienfaisans en est le pere. N'y auroit-il point là une sorte d'imitation de ce qu'avance l'Auteur de la Genese, que Dieu prit de la bouë pour former l'homme, & qu'il lui souffla l'esprit de vie ? Si les Egyptiens ont quelquefois soutenu que durant la confusion des élémens la Terre n'étoit rien, ce langage approche assez de celui de l'Ecriture, qui donne au Cahos le même nom qu'aux Idoles, qu'aux Statues des faux Dieux, qu'elle appelle un rien, un néant.

Sanch. apud Euf. Præp. Evang. l. 1.

Selon les Phéniciens, toute la surface de la Terre avoit commencé par être bourbeuse & semblable à de la fange; puis l'air s'agita, & parut imprégné d'une lumiere Divine, d'un éclat inesperé: ce qui produisit de grandes pluyes, des éclairs, des tonnerres affreux. Au premier bruit, les animaux de toute espece, les hommes, reçurent & vie & mouvement: la Terre se nettoya & de-

vint

vint un séjour habitable ; les agrémens mêmes & les beautés, propres à chacune de ses parties, ne lui manquerent point.

Quippe ubi temperiem sumpsere humorque calorque,
Concipiunt, & ab his oriuntur cuncta duobus.

Ovid. Métam. l. 1.

Dans la suite, le systême des Phéniciens donna lieu à deux pratiques également superstitieuses. L'une, que les Prêtres des principales Divinités qu'adoroit l'Orient, telles qu'Isis, Rhéa, Dercéto, Atergatis, se firent un devoir de ne manger ni oiseaux ni poissons. Ils croyoient par cette abstinence rendre un hommage plus distingué à l'air & à l'eau, comme si l'abstinence n'étoit point un principe de santé plutôt que de Religion. L'autre, que ces mêmes Divinités furent représentées avec une queue de poisson repliée par derriere, & tantôt avec une corne d'abondance, tantôt avec un gouvernail de navire entre les mains. C'est ainsi que les erreurs passent aisément du Physique au Moral, & qu'en quelque matiere que ce soit, on ne se trompe presque point impunément.

Phurn. de Nat. Deor. l. 6.

IV.

Sur l'origine des hommes, Pezron, de l'Ant. de la Nation Celte.

Les premiers hommes ne pouvoient se croire issus de la terre, sans en tirer une sorte de vanité. C'est pourquoi tous les grands peuples qui vouloient illustrer leurs origines, comme les Egyptiens, les Phrygiens, les Pélasgues, les Celtes, les Iberes, les Scythes, &c. se vantoient d'être Indigènes, Autochthones, nés dans le pays même où ils se trouvoient établis. Ils méprisoient toutes les autres Nations dont les commencemens n'avoient pas la même obscurité, & qui par inquiétude, ou par un désir ambitieux, s'étoient choisi de nouvelles demeures. De même, les Héros, les Pacificateurs, ceux qui se portoient à des actions d'éclat, mais utiles & avantageuses, soit à leurs compatriotes, soit aux étrangers, étoient nommés Titans, Géans, en un mot fils du Ciel & de la Terre. On ne croyoit pas leur pouvoir donner un titre plus flateur, ni plus digne d'eux: & même Apollodore voulant accréditer l'objet de sa Bibliotheque, la commence à peu près sur ce ton, & rapporte que *Cœlus* ou le Ciel épousa *Titia* ou la Terre, & que de ce mariage naquirent les premiers Héros, dont il déduit la curieuse généalogie

Isocrat. in Panegyr. Plat. in Menex.

généalogie. On juge sans peine ce que pouvoient être alors les titres de noblesse, des vertus. Pour les Juifs, ils qualifioient simplement tous leurs Législateurs & tous leurs Prophetes d'Envoyés ou de Messagers de Dieu ; & c'est là ce que l'Ancien Testament exprimoit par les termes qui suivent, *l'Eternel a mis son nom sur eux, l'Eternel leur a prêté sa gloire.*

Je trouve surprenant qu'on ait jamais pu avancer que la terre seule, frappée des rayons du Soleil, & en quelque maniere vivifiée, fût capable de produire des masses organiques ; & que Diodore de Sicile ait soutenu que la même chose se renouvelloit chaque année, à la vûe de toute l'Egypte. » Il est certain, » répéte cet Auteur, que lorsqu'on la- » boure les endroits que le Nil a ferti- » lisés, on est tout surpris en remuant » la Terre, d'y trouver de véritables » animaux, les uns ébauchés, les autres » sur le point d'éclorre ; les autres enfin » qui rompent leurs enveloppes & com- » mencent à respirer. » Néanmoins, toute ridicule que doive paroître cette imagination, elle a subsisté jusqu'au tems de la nouvelle Philosophie, trop heureuse sans doute d'avoir détruit le systême des générations rapides & spontanées, pour substituer à sa place un systême

L. 1

tême plus raiſonnable, & plus réfléchi. Ce dernier ſuppoſe que les germes de tous les corps organiques ont été produits au commencement du Monde, & qu'il n'y a eu dans la ſuite que des développemens ſucceſſifs, ménagés ſuivant l'ordre, & proportionnés aux beſoins de la Nature.

V.

Sur les diverſes révolutions par où le monde doit paſſer.

Comme les Anciens réduiſoient la création à un nouvel arrangement de parties, ils étoient en conſéquence perſuadés que la terre ne pouvoit longtems retenir la forme qu'elle avoit reçue, & qu'après un certain nombre de révolutions, telles que des Déluges & des Embraſemens, elle ſe déboiteroit, pour ainſi dire, & redeviendroit Cahos. Le ſçavant Béroſe, qui avoit commenté les Ouvrages de Bélus, rapporte que ces révolutions doivent arriver, lorſque les Aſtres ſe trouvent en certains points du Ciel. Alors tout conſpire à un Embraſement ou à un Déluge, alors la terre doit ſouffrir quelque changement conſidérable. Vers le ſolſtice d'Eté, les Egyptiens avoient coutume de marquer de rouge leurs maiſons, leurs troupeaux, leurs arbres, leurs fruits; & c'étoit pour ſe reſſouvenir qu'à pareil tems le monde

V. Senec. Quæſt. Nat. l. 3.

de avoit été embrâsé par la chute de Phaëton. Bérose convient aussi que ces sortes d'incendies ne sont à craindre que lorsque le Soleil est dans le signe de l'Ecrevisse ; de même que les Déluges n'arrivent que lorsqu'il est dans le signe du Capricorne : de sorte que ces deux révolutions devoient succéder l'une à l'autre, à peu près comme l'Hyver à l'Eté.

Physiquement, on ne peut douter de ces fatales catastrophes par où la terre a passé, & qui ont rendu toute sa surface inégale & raboteuse : ce qui n'a pu se faire, dit très-judicieusement Eratosthene, que par une infinité de Déluges, d'Embrasemens, & d'autres désastres semblables. A la vérité, la terre n'a point perdu par toutes ses secousses sa figure ronde, ou plutôt allongée en ellipse : car ces inégalités ne sont rien par rapport à sa grandeur ; elles apportent seulement une grande variété, & même des avantages réels, à toute sa croute extérieure. Cette observation, ajoute Eratosthene, conduit nécessairement à ne point s'étonner pourquoi dans des lieux éloignés de la mer de 2 ou 3000 stades, il se trouve & des champs couverts de coquillages, d'insectes marins pétrifiés, & des puits très-profonds qui regorgent d'eau salée. Cela se remar-

Apud Strab. Geogr. l. 1.

que

que particulierement auprès du Temple de Jupiter Ammon, où l'on voit encore différentes dépouilles de vaiſſeaux briſés, & de petites Colonnes ornées de Dauphins avec cette inſcription : CYRENIENS PARTIS POUR LES GRANDS JEUX. Il eſt ſûr, dit Tertullien, que le monde a autrefois changé, ayant été tout couvert d'eau. *Adhuc maris conchæ & buccinæ peregrinantur in montibus, cupientes Platoni probare etiam ardua fluitaſſe.*

De Pallio n. 2.

Au reſte, pluſieurs révolutions jointes enſemble formoient ce que les anciens Aſtronomes appelloient la grande année, l'accompliſſement de toutes choſes : après quoi elles ſe renouvelloient de concert, & ainſi que parle Synéſius dans un de ſes Hymnes, elles ſe rendoient à la vie. Pour la durée de chaque révolution, rien n'étoit plus obſcur ni plus incertain : mais il y avoit toujours quelque ſigne éclatant, ou ſur la terre, ou dans le Ciel, qui en caractériſoit le commencement & la fin. C'eſt ce qu'on peut recueillir d'un morceau curieux, que je vais citer de Plutarque. » Au commencement des brouille- » ries qui ſurvinrent entre Marius & » Sylla, dit-il, un jour que le Ciel étoit » fort clair & fort ſerein, on entendit » dans l'air un bruit terrible & ſembla- » ble

Jul. Firm. Math. l. 3.

In vitâ Syllæ.

„ ble au ſon d'une trompette aigue : ce
„ qui effraya tout le monde. On alla
„ auſſi-tôt conſulter les Sçavans de l'Hé-
„ trurie, leſquels répondirent unanime-
„ ment, que ce bruit marquoit le re-
„ muement général qui ſe faiſoit dans la
„ Nature. Ils ajouterent par forme d'ex-
„ plication, que l'Univers étoit ſujet
„ à huit révolutions conſécutives ; que
„ chacune de ces révolutions cauſoit
„ un changement total dans les mœurs
„ & dans la conduite des hommes ;
„ que Dieu en avoit lui même ména-
„ gé juſqu'aux plus légeres circonſ-
„ tances ; qu'enfin le nombre de ces
„ cataſtrophes étant rempli, la grande
„ année ſe trouvoit conſommée. Ils
„ dirent enſuite, que dans l'inſtant où
„ un pareil changement arrive, on voit
„ quelque phénomene extraordinaire
„ qui frappe les eſprits éclairés : & les
„ Devins connoiſſent auſſi-tôt qu'il eſt
„ né des hommes d'une trempe diffé-
„ rente de ceux qui vont paſſer, &
„ qu'ils auront plus ou moins de vertu,
„ plus ou moins de mérite, que leurs
„ prédéceſſeurs". Mais le difficile eſt de
connoître cet inſtant avec préciſion, &
ceux qu'on croyoit autrefois y réuſſir
le mieux, c'étoient les Hétruſques. On
juge bien, que portés par leur état à
nourrir la crédulité des peuples, ils ſe
faiſoient

faiſoient payer chérement leurs prédictions. Il n'y a point de métiers plus lucratifs que ceux qui travaillent à tromper les autres, ſoit en abuſant du voile ſacré de la Religion, ſoit en ſuppoſant des ſecrets de Médecine, ſoit en s'attribuant la connoiſſance de l'Aſtrologie.

Qu'il s'offre de réflexions ſur tout ce que je viens de dire! Mais je me contenterai d'une ſeule. Les hommes, promts à ſe gêner & à prendre l'allarme, ont toujours appréhendé la fin ou la diſſolution du monde, principalement lorſque les ſaiſons paroiſſoient tomber dans un certain déſordre, que l'air appauvri du nitre qui lui eſt particulier, ſortoit de ſon équilibre, que la Nature en un mot ne gardoit plus le fil accoutumé de ſes opérations.

Une telle crainte a encore redoublé depuis la naiſſance du Chriſtianiſme, ſans doute ſur ce paſſage de l'Apôtre Saint Pierre, que » ce ſera dans le bruit » d'une horrible tempête qu'éclatera le » dernier embrâſement du Monde ». Auſſi, pendant les quatre ou cinq premiers ſiécles de l'Egliſe, il n'arrivoit rien d'extraordinaire, ſoit dans le phyſique, ſoit dans le moral, que par contre-coup on ne ſe regardât preſque à la veille de périr. Saint Paul avoit ſongé ſérieuſement à diſſiper une opinion

„ ble au son d'une trompette aigue : ce
„ qui effraya tout le monde. On alla
„ aussi-tôt consulter les Sçavans de l'Hé-
„ trurie, lesquels répondirent unanime-
„ ment, que ce bruit marquoit le re-
„ muement général qui se faisoit dans la
„ Nature. Ils ajouterent par forme d'ex-
„ plication, que l'Univers étoit sujet
„ à huit révolutions consécutives ; que
„ chacune de ces révolutions causoit
„ un changement total dans les mœurs
„ & dans la conduite des hommes ;
„ que Dieu en avoit lui même ména-
„ gé jusqu'aux plus légeres circons-
„ tances ; qu'enfin le nombre de ces
„ catastrophes étant rempli, la grande
„ année se trouvoit consommée. Ils
„ dirent ensuite, que dans l'instant où
„ un pareil changement arrive, on voit
„ quelque phénomene extraordinaire
„ qui frappe les esprits éclairés : & les
„ Devins connoissent aussi-tôt qu'il est
„ né des hommes d'une trempe diffé-
„ rente de ceux qui vont passer, &
„ qu'ils auront plus ou moins de vertu,
„ plus ou moins de mérite, que leurs
„ prédécesseurs". Mais le difficile est de
connoître cet instant avec précision, &
ceux qu'on croyoit autrefois y réussir
le mieux, c'étoient les Hétrusques. On
juge bien, que portés par leur état à
nourrir la crédulité des peuples, ils se
faisoient

Marc-Aurele, & on se fonda, comme on se fonde quand les preuves manquent, sur je ne sçai quels Vers attribués aux Sybilles. Tertullien & le reste de ses dévots Montanistes différerent encore cette fin aux dernieres années du troisiéme siécle, où la persécution s'accrut & devint plus meurtriere qu'auparavant. Enfin on arrêta, sur la parole de Jules-Africain, que la destruction de l'Univers n'arriveroit que 500 ans après la naissance du Messie, époque qui n'avoit rien de plus assûré que les autres. Depuis même que tout a reconnu la Loi de Jesus-Christ, que les fausses Traditions se sont détruites par une connnoissance plus méditée de cette même Loi, on ne sçauroit croire combien les hommes se sont mis à la torture pour deviner quand arriveroit le dernier jour du monde. Il n'y a gueres de siecles où l'on ne trouve sur cela quelque opinion extravagante, née le plus souvent dans le sein de la Religion, & au milieu des austérités du Cloître. Combien de fois de pieux Imposteurs ont fait courir le bruit que la terre alloit se dissoudre, pour intimider les Peuples & s'enrichir de leur frayeur! Un pareil bruit s'étoit répandu du tems de Grégoire de Tours; & lui, pour rassurer les Peuples ébranlés de la crainte de périr, il s'efforça de

leur

leur prouver que le monde dureroit autant depuis la Naissance de Jesus-Christ, qu'il avoit duré depuis son origine jusqu'à l'Incarnation de l'Homme-Dieu.

Pour revenir à ce que les Anciens appelloient la Grande Année, & qui étoit suivant les uns, beaucoup plus longue que suivant les autres, je trouve à propos d'observer qu'il y avoit sur cela deux opinions tout-à-fait contraires. Les uns pensoient que chaque grande Année étoit différente, & de celle qui l'avoit précédée, & de celle qui devoit la suivre; de maniere que rien ne se rapportoit, & que les mêmes combinaisons d'événemens, les mêmes circonstances d'affaires ne pouvoient jamais se renouer. C'est ce qu'on représentoit, tantôt sous l'emblême d'une roue qui se meut sans cesse, tantôt sous l'emblême de la machine qui sert à vanner le bled & à le séparer de la paille, d'où les Poëtes ont fait leur *Mystica vannus Jacchi.* Les autres, plus autorisés & plus nombreux, s'imaginoient que toutes les grandes Années se ressembloient de point en point, & que ce qui arrivoit dans l'une, devoit par une répétition nécessaire arriver dans les autres. Les Platoniciens surtout firent valoir cet arrangement, comme quelque chose de merveilleux; & Origene, pour lui donner

Censor de Die Nat. c. 17.

Orig cont. Cels. 7.

[illegible] l'appuya de ces paro[illegible]
[illegible] l'Ecclésiaste. « Qu'est-ce qui [illegible]
« été autrefois? C'est ce qui doit [illegible]
« à l'avenir. Qu'est-ce qui s'est fai[illegible]
« C'est ce qui [illegible] faire encore. R[illegible]
« n'est nouveau sous le Soleil, & [illegible]
« ne peut dire, voilà une chose nou[illegible]
« car elle a déja été faite dan[illegible]
« siécles qui se sont écoulés avant [illegible]
[illegible]

[illegible]

tent, comme autant de Héros, ſont vertueux, ne ſongent qu'à ſe prêter la main: toutes les productions de la Nature ſont telles en effet quelles doivent l'être. Mais à chaque révolution les choſes changent, les races des hommes ſe corrompent, leurs facultés s'affoibliſſent, leur vie s'accourcit. Enfin quand la terre a ſouffert tous les changemens, toutes les dégradations dont elle eſt ſuſceptible, elle retombe dans le cahos, & pendant cette eſpece d'interregne, Jupiter reſte oiſif & ne s'occupe de rien, la Divinité s'endort, pour ainſi dire, juſqu'à ce que la grande année recommence, qui ne manque jamais de recommencer.

Plut. adverſ. Stoïcos. Sen. Epiſt. 9.

VI.

De ce que les Peres de l'Egliſe en ont jugé.

Tout ce ſyſtême de révolutions mal pris, a ſans doute fait naître l'héréſie du *Millénariſme*, trop répandue parmi les premiers Peres de l'Egliſe, & laquelle aſſignoit de durée au monde 6000 ans; ſçavoir, 2000 ſous l'état de Nature, 2000 ſous la Loi, 2000 ſous le Meſſie. Un embraſement général appellé par quelques-uns de ces Peres le *Baptême du feu*, devoit ſuccéder à cette longue Année, & purifier la terre de ſes taches & de ſes ſouillures. Après quoi, deve-

Le Clerc, Biblioth. Choiſ. t. 1.

:r plus de poids, l'appuya de ces parô-
s de l'Ecclésiaste. « Qu'est-ce qui a
été autrefois ? C'est ce qui doit être
à l'avenir. Qu'est-ce qui s'est fait ?
C'est-ce qui doit se faire encore. Rien
n'est nouveau sous le Soleil, & nul
ne peut dire, voilà une chose nouvel-
le; car elle a déja été faite dans les
siécles qui se sont écoulés avant nous.
... Stoïciens admettoient aussi
...naissance de toute la Nature,
...Palingénésie universelle, les Stoï-
...s osoient compter sur une sorte
...ortalité, toûjours flateuse à l'a-
...'e. On souffriroit la mort,
...éque, avec plus de courage
...ermeté, si l'on pensoit que tout
... dans le monde balancé de maniere,
que tout doit se détruire & se renou-
veller. Il n'y a point d'anéantissement,
la vie conduit à la mort, & la mort ra-
mene à la vie.

Quoique ces deux opinions fussent
entierement opposées, elles conviennent
cependant en un point qui mérite d'ê-
tre expliqué. Chaque parti croyoit qu'il
n'y avoit rien de plus beau ni de plus
sage que le commencement d'une Gran-
de Année. « La Terre, dit Platon dans
« le Politique, est alors gouvernée de
« Dieu immédiatement; l'ordre y ré-
« gne; tous les hommes qui l'abi-
tent

tent, comme autant de Héros, ſont vertueux, ne ſongent qu'à ſe prêter la main: toutes les productions de la Nature ſont telles en effet quelles doivent l'être. Mais à chaque révolution les choſes changent, les races des hommes ſe corrompent, leurs facultés s'affoibliſſent, leur vie s'accourcit. Enfin quand la terre a ſouffert tous les changemens, toutes les dégradations dont elle eſt ſuſceptible, elle retombe dans le cahos, & pendant cette eſpece d'interregne, Jupiter reſte oiſif & ne s'occupe de rien, la Divinité s'endort, pour ainſi dire, juſqu'à ce que la grande année recommence, qui ne manque jamais de recommencer.

Plut. adverſ. Stoïcos. Sen. Epiſt. 9.

VI.

De ce que les Peres de l'Egliſe en ont jugé.

Tout ce ſyſtême de révolutions mal pris, a ſans doute fait naître l'héréſie du *Millénariſme*, trop répandue parmi les premiers Peres de l'Egliſe, & laquelle aſſignoit de durée au monde 6000 ans; ſçavoir, 2000 ſous l'état de Nature, 2000 ſous la Loi, 2000 ſous le Meſſie. Un embraſement général appellé par quelques-uns de ces Peres le *Baptême du feu*, devoit ſuccéder à cette longue Année, & purifier la terre de ſes taches & de ſes ſouillures. Après quoi, deve-

Le Clerc, Biblioth. Choiſ. t. 1.

nue plus féconde, plus riante, elle offrira toute forte de délices. « L'ancien « Serpent fera enchaîné pour mille ans, « & ne pourra plus féduire les Nations « attentives & en garde contre fes em« buches. Alors paroîtront un Ciel « nouveau & une nouvelle Terre : la « mort ne fera plus, ni les cris, ni les « afflictions; en un mot, le premier « état fera paffé, & toutes chofes fe« ront nouvelles.

In Apocal. c. 20. & 21.

Cette defcription du Regne de mille ans n'avoit rien que d'allégorique. Mais comme le plaifir gagne toûjours, quelque foin qu'on prenne de le fpiritualifer, on fit dans la fuite un Regne de mille ans tout voluptueux, où le corps devoit entrer en partage des fatisfactions dûes à l'ame, où les agrémens devoient redoubler à proportion des peines volontaires qu'on s'étoit impofées pendant la vie. C'eft-là un précipice où tombent fouvent ceux qui en matiere de Réligion cherchent à fe fingularifer, & qui feignant de ne point connoître le goût qui les porte au fenfible, retrouvent ce même goût dans tout ce qui les approche, dans tout ce qui les environne.

Si les Partifans du *Millénarifme* n'avoient appuyé que fur le dernier embrafement qui doit confumer toutes chofes,

on n'auroit aucun reproche à leur faire; car cet embraſement paroît un point décidé: « Et ainſi que l'ancien monde « a péri par les eaux du Déluge, le nou- « veau que nous habitons périra par « le feu au jour de la colere du Sei- « gneur, & de la ruine des Impies. Il reſte ſeulement une difficulté; ſçavoir, ſi par le mot de *périr* il faut entendre quelqu'autre déſaſtre qu'un changement extraordinaire, qui doit arriver à toute la terre, & ſi le feu lui ſera plus nuiſible & plus fatal que les eaux du déluge.

Preſque tous les anciens Auteurs, ſoit Juifs, ſoit Chrétiens, ont ſoutenu que le monde ne finiroit que pour reparoître en un état plus agréable & plus brillant; qu'après être retombé dans le cahos, il reprendroit peu à peu une nouvelle forme; qu'ainſi on verroit ſucceſſivement pluſieurs mondes s'élever & ſe détruire, mais toûjours en augmentant de perfections & de beautés. *Le Seigneur n'a point dit*, s'écrie Saint Jerôme, *que nous verrions d'autres Cieux & une autre Terre; mais ſeulement de nouveaux Cieux & une nouvelle Terre: ce qui marque leur renaiſſance, & pour tout dire, leur rétabliſſement entier. La Terre ne change-t-elle pas de parure, de vêtemens, de couleurs, dans les différentes*

In Iſaï.

 ſaiſons

ſaiſons de l'année? Ne ſemble-t-elle point rajeunir? Mais elle eſt toûjours la même, eu égard à ſa ſubſtance propre. Auſſi le Livre Divin inſinue ſeulement que la figure du monde s'écoule, mais non le monde lui-même. Ajoutons que le ſentiment ſi naturel, que la terre ne ſera point anéantie, mais que le feu la purifiera, paroît le plus autoriſé par les Peres, par les Théologiens, par les Philoſophes. Ils ont pû dire ſur cette matiere tout ce qu'ils ont jugé de conforme à la raiſon, l'Egliſe ne l'ayant point décidé. De plus, celui qui nous a fait connoître la création de l'Univers, ne nous fait connoître en aucun endroit qu'il doit anéantir ſon ouvrage: non, qu'il ne puiſſe l'une de ces choſes comme l'autre; mais parce qu'en ces ſortes de ſujets on ne doit ſe ſoumettre qu'à ce qui eſt expreſſément révélé. Salomon nous aſſure même qu'il a appris que tout ce que Dieu a fait doit ſubſiſter à jamais: & c'eſt-là ce que Grégoire le Grand & d'autres Interprêtes expliquent d'une maniere ſenſée, en conciliant l'Ecriture avec elle-même, lorſqu'elle dit d'un côté que la Terre demeurera éternellement, & de l'autre que la Terre & les Cieux paſſeront. Ils paſſeront à la vérité pour la figure; mais non pour l'eſſence, pour le fond des choſes.

Outre

Outre les anciens *Millénaristes*, il s'en est trouvé dans le dernier siécle, qui tantôt incrédules jusqu'à l'imbécillité, tantôt incrédules jusqu'à l'audace, ont annoncé un nouveau Regne de Jesus-Christ sous le nom de cinquiéme Monarchie. Comme ils agissoient par deux motifs qui trompent la plûpart des hommes, le dégoût du présent & l'espoir d'un avenir plus favorable, ils n'eurent point de peine à faire approuver leur fanatisme. La multitude fut de leur parti, elle qui sans pouvoir jamais fixer son inconstance, & se plaint toûjours du sort dont elle jouit, & se répaît de l'espérance que celui dont elle jouira dans la suite, sera meilleur. Mais ces *Millénaristes* vinrent échouer au même écueil où échouent tous les faux Prophêtes; le tems, le tems dévoila combien ils s'étoient abusés.

Je trouve un seul point où ils ont fait voir quelque adresse : c'est à prouver que le Monde décroît & vieillit tous les jours : que la Terre n'a plus la même fécondité ni la même disposition à produire, qu'elle avoit à sa naissance; que les hommes diminuent non-seulement de taille, mais encore de force, de vertu, de courage; enfin que tout ce qui existe tend à une dissolution générale.

On ne peut nier qu'à regarder les

choſes d'une vûe rapide & ſuperficielle, ce ſyſtême ne paroiſſe du moins vraiſemblable D'un côté les Auteurs qui s'appuyent ſur la Morale & ſur l'Hiſtoire, de l'autre quelques Aſtronômes célebres ont tâché de le confirmer par une ſuite d'obſervations. Tels ſont Gemma Friſius, Philippe Lansberge, Nicolas Copernic, Pierre Gaſſendi, Jean Kepler, Jean-Baptiſte Morin dans ſon Aſtrologie, François-Vincent Wing dans ſon Aſtronomie Angloiſe, &c. Cependant, tout bien examiné, il eſt certain que quoique la terre ait ſouffert en détail de grands changemens, elle n'offre juſqu'ici dans l'eſſentiel aucune marque de vieilleſſe. Il eſt encore certain que tous les ſiecles ſe reſſemblent, ſe contrepeſent, pour le gros des vertus & des vices; & que les hommes, malgré les paſſions & les préjugés dont ils ſont ſuſceptibles, préſentent à peu près le même ſpectacle moral.

CHAPITRE VII.

I. *Quelle idée les Barbares avoient de la Matiere.* II. *Qu'ils n'ont point reconnu de Subſtances ſpirituelles,* III. *De l'antiquité du Dogme des deux Prin-*

Principes. IV. *De son étendue.* V. *Qu'au défaut de la Rèvélation, on ne pouvoit mieux expliquer que par ce Dogme l'origine du bien & du mal.*

I.

ON a vû dans un assez grand détail ce que les Barbares pensoient de la formation de la terre, & de l'origine du Genre-Humain. Comme ils n'avoient aucune lumiere surnaturelle qui les éclairât, aucun guide infaillible qui les conduisît, ils étoient réduits à deviner. Et peut-être l'ont-ils fait avec assez d'adresse & de succès. On ne doit juger du mérite, de la capacité des hommes, que par rapport à la situation où ils se trouvent, & aux efforts d'esprit qu'ils peuvent faire, & aux difficultés qu'ils peuvent vaincre. Tout le reste ne doit point leur être imputé. La Révélation est un secours gratuit, qu'on n'est pas le maître de se procurer. Où aboutit la Philosophie, là elle commence: elle sert de supplément, &, pour ainsi dire, de ratification à toutes les connoissances humaines.

Quelle idée les Barbares avoient de la Matiere.

Il paroît que dans l'Antiquité la plus reculée on n'admettoit qu'une seule substance, éternelle, infinie, & ce qui surprendra le plus, indivisible, quoique pourtant divisée en trois parties. Et ce

Windet; de vitâ funct. statu. s. 3. Le Clerc, Biblioth. Choisi. t. 2.

V. Chalcid. in Tim. initio.

font elles, qui réunies & jointes enfemble, forment ce que Pythagore appelloit le tout, hors duquel il n'y a rien. La premiere partie de cette fubftance, inacceffible aux regards de tous les hommes, eft proprement ce qui détermine l'effence de Dieu, des Anges & des Génies. Elle fe répand de-là fur tout le refte de la Nature, d'où quelques faints Peres lui ont donné le nom de *femen fuperna effentia*, ou *quod excellentiori abundat femine*. La feconde partie compofe les Globes céleftes, le Soleil, les Etoiles fixes, les Planetes, ce qui brille d'une lumiere primitive & originale. La troifiéme enfin compofe les corps & généralement tout l'Empire fublunaire, que Platon dans le Timée nomme le féjour du changement, la mere & la nourrice du fenfible.

Clem. Alex. Strom. l. 2. Iren. l. 3. Tertull. Scorp. c. 1.

Voilà en gros quelle idée on avoit de la fubftance unique dont on croyoit que tous les Etres tiroient le fond même de leur nature, chacun fuivant le degré de perfection qui lui convient. Et comme cette fubftance paffoit pour indivifible, quoiqu'elle fut divifée en trois parties, de même elle paffoit pour immuable, quoiqu'elle fe modifiât de différentes manieres. Mais ces modifications étant de peu de durée, on les comptoit pour rien, même on les regardoit

Apul. de Dogm. Plat.

gardoit comme non-existentes, & cela par rapport au tout qui seul existe véritablement. Ce qu'on doit observer avec soin : la substance jouit de l'être, & ses modifications aspirent à en jouir, sans jamais pouvoir y arriver.

Le trop fameux Spinoza dont j'ai déja parlé, en écrivant à Henri Oldenburg Sécrétaire de la Société Royale de Londres, convient que c'est parmi les plus anciens Philosophes qu'il a puisé son systême, qu'il n'y a qu'une seule substance dans l'Univers. Mais il ajoute qu'il a pris les choses d'un biais plus favorable, soit en proposant de nouvelles preuves, soit en leur donnant la forme observée par les Géometres. Quoiqu'il en soit, son sentiment n'en est point devenu plus probable, les contradictions n'y sont pas mieux sauvées.

Epist. 5. & 6. inter Op. posthuna.

J'ai dit, que suivant les Anciens, la substance unique étoit comme divisée en trois parties, sans rien perdre de sa nature propre, qui est de former un tout parfait. De ces trois parties, les deux premieres n'ont jamais souffert aucun trouble, aucun désordre, ni n'en peuvent souffrir : la troisiéme seule y est exposée par des ébranlemens continuels, & par des modifications subites, à la vérité, mais qui naissent les unes des autres. Tel est l'empire sublunaire, le

Pyth. apud Laërt. Ocel. Luc. c. 2. Plot. Ennea. 1. l. 8. Socrat. apud Plat. in Phæd.

lieu

lieu des corps, où se succédent sans cesse de nouvelles formes, & où tout est disposition à changement. Dans cet Empire, à force d'être mues & agitées, les choses ne pouvoient manquer de se déranger, de devenir cahos. Une main adroite & puissante les remit dans l'ordre, & les y remet autant de fois qu'elles en veulent sortir. *Ex inordinato in ordinem adduxit*, avance l'Orateur Philosophe; & c'est en cela qu'il fait consister tout le jeu de la création, & de la conservation des Etres sublunaires.

Arist. de Gener. & Corrupt.

Cic. in Fragm.

La même pensée avoit gagné les premiers Auteurs Ecclésiastiques, comme Justin Martyr, Tertullien, Théophile d'Antioche, qui tous ont soutenu que dans la formation du monde, Dieu n'avoit fait que rappeller les choses à un meilleur arrangement. Comme il est la bonté même, dit Justin, il a travaillé sur un sujet rebelle, informe, & il en a fait un ouvrage utile aux hommes.

Apolog. 2.

V. Theop. l. 2. inter Op. Just.

Pour ce qui regarde la matiere, il est à propos de fixer ici l'idée qu'en avoient les Anciens. Quelquefois ils la confondoient avec la substance unique, & ils disoient conséquemment que rien ne lui est essentiel que d'exister, & que si l'étendue convient à quelques-unes de ses parties, ce n'est que lorsqu'on les considere par abstraction. Mais le plus souvent

vent ils bornoient l'idée de la matiere à ce qu'ils appelloient eux-mêmes l'Empire ſublunaire, la Nature corporelle. Le corps, ſelon eux, eſt ce qu'on conçoit par rapport à lui ſeul, & en le détachant du tout dont il fait partie. Le tout ne s'apperçoit que par l'entendement, & le corps que par l'imagination aidée des ſens. Ainſi les corps ne ſont que des modifications qui peuvent exiſter ou non exiſter, ſans faire aucun tort à la ſubſtance. Ainſi la matiere n'eſt point une ſucceſſion d'heures & de jours : mais les corps caractériſent & déterminent la matiere, à peu près comme les paſſions caractériſent & déterminent un homme indifférent à être mû ou à reſter tranquille. Ces ſortes d'attributs n'appartiennent point au ſujet de droit; mais lui deviennent propres par une eſpece d'adhérence, à la maniere des couleurs.

II.

Qu' n'ont poi reconnu Subſtanc ſpirituel- les.

Il ſuit de-là, ſuivant l'expreſſion d'Apulée *, que la matiere n'eſt ni corporelle ni incorporelle; ſans doute parce qu'il n'y a qu'une ſeule ſubſtance dans l'Univers, corporelle en ce qui eſt corps, incorporelle en ce qui ne l'eſt point.

* De Dogm. Plat. I.

Proclus de Lycie pour appuyer davan- The

tage ce qu'avoit dit Apulée, ajoute, 1°. que la matiere eſt animée; mais que les corps ne le ſont pas, quoiqu'ils ayent un principe d'organiſation, un je ne ſçai quoi de déciſif qui les diſtingue l'un de l'autre; 2°. que la matiere exiſte par elle-même, mais non les corps qui changent continuellement d'attitudes & de ſituation. Donc on peut avancer beaucoup de choſes des corps, qui ne conviennent point à la matiere; par exemple qu'ils ſont terminés par des figures, qu'ils ſe meuvent plus ou moins vîte, qu'ils ſe corrompent & ſe renouvellent, &c. au lieu que la matiere eſt une ſubſtance de tous points inaltérable. Auſſi Pythagore & Platon conviennent-ils l'un & l'autre, que Dieu exiſtoit avant qu'il y eut des corps; mais non avant qu'il y eût de la matiere, l'idée de la matiere ne demandant point l'exiſtence actuelle des corps.

Juſqu'ici les Anciens ſemblent n'avoir eu aucune teinture de la ſpiritualité. Ils croyoient de concert que tous les Etres participoient à la même ſubſtance; mais que les uns étoient matériels ſeulement, & les autres matériels & corporels: ce qu'on ne peut trop répeter. Dieu, les Anges & les Génies, diſent Porphyre & Jamblique, ſont faits de la matiere; mais ils n'ont aucun rapport avec

Uterque in vitâ Pythag. Jambl. de Myſteriis.

avec ce qui eſt corporel. Encore aujourd'hui à la Chine, où les Principaux Dogmes de l'ancienne Philoſophie ſe ſont conſervés, on ne connoît point de ſubſtance ſpirituelle, & on regarde la mort comme la ſéparation de la partie aërienne de l'homme, de ſa partie terreſtre. La premiere s'éleve en haut, & la ſeconde retourne en bas.

III.

De l'antiquité du Dogme des deux Principes.

Cela poſé, on devine ſans peine pourquoi tout le reſte de l'Univers paroît ſi bien reglé, ſi bien contrepéſé, hors l'Empire ſublunaire: c'eſt qu'il n'y a des corps que dans cet Empire, & par conſéquent du changement, de l'altération, des choſes déſunies & irréconciliables. Dieu voulant y mettre l'ordre, trouva un ſujet rebelle, & qui ſe plioit malaiſément à ſa volonté. Il fit cependant, pour le réduire & pour triompher de lui, tout ce qui pouvoit dépendre de ſa ſageſſe. Mais elle ſe trouva trop contrariée, & le Monde ſublunaire reſta comme auparavant, ſujet à une infinité de déſordres, de variations & de diſparates. Tout cela fut une ſuite de la Nature des corps, qui recevant ſans ceſſe de nouvelles formes, ne pouvoient être réduits à un état de conſiſtence & d'uniformité,

Plut. de Iſid. & Oſir.

niformité. Les premiers Hérétiques, encore pleins de cette Philoſophie, diſoient que Jeſus-Chriſt n'avoit pas pris une véritable chair, parcequ'il ſe ſeroit uni au mal; & que dans l'ouvrage de la Rédemption il s'étoit contenté d'impoſer aux yeux par un corps fantaſtique. Quel amas d'abſurdités!

Epiphan. de Hæreſ. Theod. Hæret. Fab. l. 1.

Le but de tout ce ſyſtême des Anciens étoit de ſauver la bonté de Dieu aux dépens de ſa puiſſance, & d'expliquer d'une maniere moins dure & moins révoltante, l'origine du mal moral & du mal phyſique. Cette origine eſt auſſi la plus grande difficulté qui s'offre à l'eſprit humain. « Peut-on croire, diſoit Platon, que ce qui eſt mauvais « & déréglé ſoit l'ouvrage de Dieu ? « N'eſt-il pas le principe & la ſource « de toute vertu, tant en lui-même, « que hors de lui ? S'il avoit trouvé « plus de docilité dans la Terre, plus « de diſpoſition à l'ordre, ſans doute « qu'il l'auroit remplie de toute ſorte « de bien. Tel eſt en effet ſon caracte-« re à moins qu'il ne trouve des obſta-« cles invincibles. « Les Scythes avec leur généroſité ordinaire, & incapables de ménager un Tyran quoique les armes à la main, prouvoient à Alexandre qu'il n'étoit point Dieu, parce qu'il faiſoit du mal aux hommes.

In Timæo. V. etiam Polit.

Quint. Curt. l. 7.

IV.

De ce premier ſyſtême, mais après beaucoup d'appréciations inutiles à rapporter, s'enſuivit un autre plus étendu & plus frappant, le ſyſtême des deux Principes, lequel ſe communiqua bientôt à toutes les nations du monde, & s'imprima dans leurs cœurs ſi profondément, que rien ne pût l'en détacher. Prieres, ſacrifices, cérémonies, détails publics & ſecrets de Réligion, tout fut marqué à ce coin. « S'il n'y a qu'un « Principe, crioient les peuples entiers, « & que ce Principe ſoit eſſentiellement « bon, d'où vient que les hommes ſont « aſſujettis à tant de miſeres, à tant de « diſgraces ? D'où vient qu'ils ſont mé-« chans ? Quel a été le but de ce Prin-« cipe dans la conſtruction du Monde ? « L'a-t-il fait pour ſa gloire ? Eh quelle « gloire peut-il retirer de tant d'embar-« ras & de déſordres ? L'a-t-il fait pour « l'amour des hommes ? Eh pourquoi « les conduit-il ſi impérieuſement, les « rend-il ſi malheureux & ſi eſclaves « dans toute la ſuite de leur âge » ? De-là concluoient ces peuples, qu'il faut néceſſairement deux Principes, l'un bon, & l'autre mauvais ; l'un ſenſible au repos des Etres créés, l'autre ne cherchant qu'à

De ſon étendue.

Plut. ubi ſupra. Voſſ. de Idol. l. 1.

V. Cicer. l. 1. de Nat. Deor.

qu'à leur nuire; & que ce sont ces deux Principes qui régissent ou plûtôt qui déchirent tout le Monde sublunaire. Ils ajoutoient, que l'homme n'existant point de lui-même, ne peut agir de lui-même; & que comme il est poussé tantôt vers le bien, tantôt vers le mal, tantôt vers la vertu qui l'annoblit, tantôt vers le vice qui le dégrade, cela ne peut arriver que par deux efforts contraires & toûjours en équilibre.

Hyde, de Relig. vet. Pers. c. 9.

Zoroastre, que les Perses & les Chaldéens reconnoissoient pour leur Instituteur, n'avoit pas manqué de leur enseigner toute cette doctrine. Le Principe bienfaisant, il le nommoit Oromazès ou Oromasdès; & le malfaisant, Arimanius. Selon lui, le premier ressembloit à la lumiere, & le second aux ténebres: le premier exigeoit des sacrifices fondés sur la reconnoissance, & le second en exigeoit de fondés sur la crainte. On croit même que ce fut pour appaiser Arimanius, qu'à la honte de la raison, s'établit la coutume meurtriere d'immoler des hommes vivans: du moins ces sortes de sacrifices n'ont-ils été d'usage que dans les lieux où le Dogme des deux Principes étoit répandu. Si Zoroastre comparoit Oromazès à la lumiere, c'est qu'il n'imaginoit rien de plus excellent: de même, s'il comparoit Arimanius

V. Pytyag. apud Varr. de Linguâ Lat. l. 4.

manius

manius aux ténebres, c'eſt qu'il ne connoiſſoit rien de plus affreux. Un ſçavant Anglois, qui a ramaſſé toutes les conjectures échappées aux Anciens ſur l'autre vie, tire le nom d'Oromazès ou d'Oromaſdès de deux mots Chaldaïques, qui ſignifient la Citadelle ou le magaſin du feu.

Windet, ſ. 3.

Tous les Partiſans du ſyſtême des deux Principes les croyoient incréés, contemporains, indépendans l'un de l'autre, avec une égale force & une égale puiſſance. Cependant quelques Perſes, au rapport de M. Hyde, ſoutenoient que le mauvais Principe avoit été produit par le bon. Mais une telle penſée répugne. Car à quel deſſein le dernier ſe ſeroit-il donné un Adverſaire, un Antagoniſte, toûjours prêt à rabaiſſer ſes ouvrages & à les corrompre ? Il y a plus d'apparence que le mauvais Principe ne dépendoit point du bon, & qu'ils avoient tous les deux une autorité, une haine réciproque. Les premiers ennemis du Chriſtianiſme, comme Celſe, Creſcent, Porphyre, ſe vantoient d'avoir découvert quelques rraces de ce ſyſtême dans l'Ecriture Sainte, lorſqu'elle parle du Démon, & des embuches qu'il dreſſa au Fils de Dieu, & du ſoin qu'il prend de troubler ſon Empire. « Si l'Etre ſuprême, ajoutoient-ils, a

Ubi ſupra c. 11.

« créé

« créé l'homme pour le servir en justice
« & charité, pourquoi permet-il au
« Démon de l'en détourner par ses ar-
« tifices & ses manieres insinuantes ?
« N'est-ce point là vouloir de propos
« délibéré avilir ses propres ouvrages ?
« D'ailleurs, à remonter jusqu'à l'Hé-
« breu, on trouve que le mot *Satan* veut
« dire l'Ennemi, l'Adversaire : qualité
« qui le met presque au niveau de Dieu
« même. « Mais on répondit aisément à de tels reproches : on fit taire des hommes vains, qui pour décréditer ce qu'ils n'entendirent jamais, prenoient au pied de la lettre beaucoup de choses allégoriques. Ainsi les premiers Chrétiens sont tout-à-fait purs de ce côté-là. Je leur reprocherai seulement d'avoir quelquefois abusé des comparaisons empruntées de la lumiere & des tenebres, tant pour marquer le culte qu'ils rendoient à Dieu, que pour faire sentir l'horreur qu'ils avoient du malin Esprit.

August. de Hæresibus. Idem. l. 4 contra Faustum.

Quelque terrein pourtant qu'ait occupé le systême des deux Principes, devenu presque le fond de la Théologie Payenne, il ne paroît pas que ni les Grecs ni les Romains ayent jamais songé à se l'approprier. Ils n'avoient même aucun terme qui répondit précisément à ce que les Juifs & les Chrétiens

Hyd. c. 9.

tiens entendoient par celui de Satan : & ce ſeroit une erreur très - grande de le mettre en parallele avec les Dieux Infernaux, & ſurtout avec Pluton, qui n'a d'autre emploi que de préſider à l'aſſemblée des morts, ſans autorité ſur ceux qui vivent. Dans ce point de vûe, on le dépeignoit aſſis, tantôt ſur un Trône noir, tantôt ſur un Char traîné par des chevaux de la même couleur, avec une couronne d'ébéne qui lui ſerre la tête. D'une main, il tient une verge pour raſſembler les morts épars dans ſon Empire ; & de l'autre, un paquet de clés pour leur montrer qu'il n'y a plus de retour à la vie. J'aimerois mieux comparer avec le mauvais Principe les *Véjoves*, un *Robigus*, la cruelle Até, la ſuperbe Néméſis ; enfin toutes les Divinités malfaiſantes, triſtes, jalouſes de notre repos. Et peut-être, ſuivant le Poëte Simonide, n'y en a-t-il aucune qui ne tienne de ce caractère, & qui ne mette une partie de ſa félicité à nuire aux hommes.

Cependant, comme toutes ces fictions ne dénouoient point la difficulté : les Philoſophes Grecs eurent recours à des hypotheſes particulieres, pour expliquer l'origine du mal moral & du mal phyſique. Les uns ſuppoſerent la préexiſtence des ames, & ſoutinrent qu'elles

qu'elles ne venoient dans le corps que par punition, que pour expier des fautes commises pendant le cours d'une autre vie. Sur cela, ils défendoient sérieusement qu'on eût pitié du sort des misérables, parce qu'ils ne souffrent en effet que ce qu'ils ont mérité. Platon attribue l'origine de cette hypothése à Orphée, & il regarde lui-même le corps comme un véritable tombeau où l'ame dégradée est ensevelie. C'est ce qui porta la plûpart des Pythagoriciens, & depuis la venue de Jesus-Christ les Encratites ou les Continens, à fuir le mariage, pour éviter l'occasion de rendre des ames malheureuses.

In Craty-lo.

V. etiam Clem. Alexan. Strom. l. 3. & Athen. l. 4.

Le célébre Moïse Maimonide semble approuver deux Dogmes qui étoient assez répandus parmi les Juifs : le premier, que la vie n'est point un bienfait accordé aux hommes, mais un châtiment dont Dieu punit des crimes antérieurs : le second, qu'on ne seroit ni accablé d'infirmités, ni sujet aux revers de la fortune, si l'on n'avoit point failli auparavant. C'est pourquoi Jesus-Christ disoit aux malades qui venoient implorer son secours : *Vos péchés vous sont remis, allez, ne vous rendez plus coupable* : effacer un péché, ou rétablir la santé, étant des termes synonymes parmi les Juifs.

More Ne-voch. p. 3.

Les

Les autres ravissoient à Dieu, ou comme ils s'exprimoient, aux Dieux, toute connoissance des affaires sublunaires, persuadés qu'elles sont trop mal assorties pour avoir été réglées par une main si puissante. De-là ils tiroient cette conclusion, qu'il faut ou renoncer à l'idée d'un Etre juste, pur, saint; ou convenir qu'il ne prend aucune part à tout ce qui se passe dans le monde. S'il s'y intéressoit, seulement comme témoin, laisseroit-il les choses marcher du train dont elles vont? Accorderoit-il toutes les récompenses à la tyrannie, au vice adroit & ingénieux à se ménager des protecteurs? La vertu affligée & souffrante seroit-elle le spectacle le plus ordinaire de la vie?

Aristot. de gener. & corrupt.

Les autres établissoient une succession d'événemens, une chaîne de biens & de maux, que rien ne peut ni altérer ni rompre. Que sert de se plaindre, disoient-ils, que sert de murmurer? Le Destin entraîne tout, le Destin manie tout en aveugle & sans retour. Les hommes ont beau se flatter: esclaves qu'ils sont, ils ne peuvent ni décider, ni choisir, ni préférer une chose à l'autre. Des circonstances nécessaires déterminent toutes leurs actions, & les événemens dépendent d'une double cause, & de ce qui les a précédés, & de ce

Plut. de répug. Stoïc.

Idem de Fato.

qui doit les ſuivre. Ainſi le mal moral n'eſt pas moins indiſpenſable que le mal phyſique, & tous les deux entrent de droit dans le plan de la Nature. Qu'il me ſoit permis de citer ici une des plus agréables fictions du Pere des Poëtes. Il ſuppoſe que devant le Palais de Jupiter ſont deux tonneaux, où ce Dieu puiſe continuellement & les biens & les maux ... verſe ſur le Genre Humain. Voilà ... principal emploi. Encore s'il y pui... également, & qu'il ne ſe méprît jamais, nous nous plaindrions moins de notre ſort.

Hom. Iliad.

V.

Qu'au défaut de la Révélation, on ne pouvoit mieux expliquer que par ce Dogme l'origine du bien & du mal.

Tout ce que je viens de dire, marque aſſez la peine qu'ont eu les Anciens à éclaircir l'origine du mal phyſique & du mal moral. C'eſt auſſi la plus dure & la plus épineuſe queſtion qui ſe préſente à l'eſprit humain, celle dont il ne peut ſe tirer que par le moyen de la foi qui lui apprend la chute volontaire du premier homme, d'où s'enſuivirent & ſa perte & celle de toute ſa poſtérité. Mais les Payens manquoient de ce ſecours ſurnaturel; ils ignoroient que pour nous rendre la difficulté de notre être inintelligible, Dieu nous en a caché le nœud; ils ſe trouvoient par conſé-

quent

quent dans un passage très-étroit & très-gênant. Il falloit accorder la bonté & la sainteté de Dieu, avec le péché & les différentes miseres de l'homme : il falloit justifier celui qui peut tout, de ce que pouvant empêcher le mal, il l'a préféré au bien même ; & de ce qu'étant infiniment équitable, il punit des créatures qui semblent ne l'avoir point mérité, & qui voyent le jour plusieurs siécles après que leur condamnation a été prononcée. Je dis que tous ces phénomenes, & si opposés & si contradictoires, ne se pouvoient mieux expliquer chez les Payens, que par l'hypothese des deux Principes. De-là son crédit & son étendue, qui l'ont fait regarder comme le dogme favori de tous les peuples, même de ceux de l'Amérique, où il se trouve établi & enseigné de tous les tems. Le nouveau monde n'a point eu sur cela d'autre créance que l'ancien.

Aug. de Zarate, Hist. de la découv. du Perou. t. 2.

En effet, que devoient penser des hommes abandonnés à leurs propres idées, quand ils se replioient sur leur sort déplorable ? Quand ils voyoient dans un même sujet tant d'actions si basses, si humiliantes & si indignes, avec tant de réflexions si sublimes, si spirituelles & si approfondies ; un désir si immodéré de sçavoir les choses les plus inutiles, avec une ignorance si grande

de ce qui eſt important ; des vues ſi longues & ſi étendues, avec une vie ſi courte & ſi bornée ? Pouvoient-ils croire que le monde fût l'ouvrage d'un Etre bienfaiſant ? Tout au contraire, ne devoient-ils pas ſoupçonner qu'un Dieu cruel & tyrannique les avoit créés, & qu'il les gouvernoit impérieuſement, qu'il les avoit mis dans un lieu déſagréable, expoſés à mille maux ſur une terre ingrate à qui il falloit arracher ſes tréſors, & qui échapoient encore de mille manieres, tout arrachés qu'ils étoient ? Qu'on conſidere la Terre : eſt-ce une demeure propre à des ſubſtances raiſonnables & penſantes ? Eſt-ce une habitation préparée par une mere tendre, ou par une marâtre inhumaine ? La plus grande partie n'offre que des amas d'eau, & ne peut convenir qu'à ceux de tous les animaux où l'organiſation eſt la moins recherchée. De cette terre, les extrémités & le milieu paroiſſent inhabitables, à cauſe de deux obſtacles qu'on ne peut ſurmonter, le grand froid & le grand chaud. De ce qui reſte, une partie eſt hériſſée de montagnes couvertes de neiges, de rochers eſcarpés, de précipices très-profonds, de forêts impénétrables. Enfin, ce que la Nature a attribué aux hommes, n'eſt pas encore dégagé d'inconvéniens, &

de

de calamités funestes. Les saisons rebelles & dérangées leur font continuellement la guerre. Ici, l'Hyver dure les deux tiers de l'année, attriste toute la Nature, & fait douter si elle a quelque apparence de fécondité. Là, un Soleil brulant ruine les espérances qu'on avoit conçues, & devient le plus grand ennemi des hommes, lui qui en est d'ordinaire le Bienfaiteur. Plus loin, des pluyes semestres, des ouragans, des tremblemens de terre, des débordemens de rivieres, des torrens de feu redoublent la terreur & l'épouvante. Ici, les espérances flatteuses qu'on avoit annoncées dans le Printems, se trouvent perdues au commencement de l'Eté: les blés presque mûrs sont renversés, la vigne encore tendre est brûlée. Là, des guerres aussi sanglantes qu'entreprises légérement, dispersent & les moissonneurs & les vendangeurs, qu'appelloient des récoltes toutes prêtes. Plus loin, des nuées de sauterelles tombent sur les champs abandonnés, & n'y laissent aucune trace de verdure. En un mot, qui voudroit décrire la terre, n'y trouveroit que monumens de la colere ou de la vengeance céleste. Pausanias remarque qu'il y avoit à Athenes un Autel dédié à la Déesse *Misericordia*, qu'on pourroit traduire par Indulgence,

 Pitié,

pitié, compaſſion. La vie de l'homme, ajoûte le même Auteur, eſt ſi chargée de diſgraces & de peines, que c'eſt la Déeſſe qui mériteroit d'avoir le plus de crédit. Toutes les Nations du monde devroient lui offrir des ſacrifices, parceque toutes les Nations en ont mutuellement beſoin.

Qu'on vienne maintenant aux hommes, qu'on les examine avec ſoin: qu'eſt-ce qu'on en doit penſer? L'Afrique n'étale que des monſtres, des créatures hideuſes & réduites à un inſtinct plus groſſier que celui des animaux. L'Amérique eſt preſque toute ſemblable, ce vaſte & malheureux pays, le cimetiere de tant d'hommes égorgés par des trahiſons & des cruautés inouïes, où pour aſſouvir notre avarice, il ſe fait encore un trafic ſi honteux. Les terres Auſtrales renferment des habitans, en qui la figure humaine eſt preſque méconnoiſſable, & ce qui en reſte ſe doit haïr. L'Aſie paroît en quelques lieux plus cultivée. Mais encore, quelle culture! quelle différence de ce qu'elle eſt à ce qu'elle a été! Comment tant de barbarie a-t-elle ſuccédé à tant de politeſſe? Comment tant de ronces & d'épines ont-elles couvert des jardins autrefois ſi fleuris? Je ne dis rien de l'Europe. Quel amas de mœurs, de ſyſtê-

mes, de goûts, de paſſions, de loix & de coutumes, s'y trouve épars? On penſe tout différemment dans un Pays que dans un autre, & au lieu de ſe tolérer mutuellement parmi cette variété infinie d'opinions, & de ſe ſouffrir avec douceur, on ſe tourmente, on ſe tue de ſang froid, Non ſeulement il y a des préjugés généraux & qui dépendent de la foibleſſe humaine, il y en a de Royaumes, de Provinces, de Villes, de familles, de ſociétés particulieres. L'aimable vérité n'y a aucun avantage ſur ſa rivale la plus dangéreuſe, l'erreur. L'une & l'autre excite les mêmes troubles & les mêmes tempêtes, ſe ſoutient avec la même opiniâtreté, a des martyrs & des Partiſans. Enfin l'Europe, à la regarder de près, n'eſt devenue plus polie & plus magnifique que pour être plus vicieuſe, n'a multiplié les loix que pour ſe donner le plaiſir de les violer avec plus de hardieſſe, n'a cultivé les Beaux Arts que pour s'abandonner davantage au luxe & aux déréglemens qui l'accompagnent. Et ces Arts encore, que l'Europe croit poſſéder, quels ſont-ils? De combien de veilles, de contradictions, & de peines les faut-il payer? Il ſemble, dit Pline, que la Nature n'ait accordé de bonne grace à l'homme aucun autre talent que celui de

ſe plaindre, celui de haïr ſon ſort, & de le déplorer.

Qu'on regarde enſuite les hommes rangés en différentes eſpeces d'états. Ici ils ſont oprimés par des Tyrans qui ſe font un malin plaiſir de dominer ſur leur vie & leur liberté, qui leur arrachent leurs biens, qui les trompent ſur de ſpécieux prétextes, & qui ſouvent ne ſe donnent pas même la peine de les tromper. Là, ils ſont rangés en Républiques, & ces Républiques offrent chacune leur ſyſtême particulier. Mais ce qu'elles ont de commun, c'eſt qu'elles n'ont jamais pu empêcher que les puiſſans n'opprimaſſent les foibles, que les perſonnes en place ne ſe prévaluſſent de tous les avantages que leur donne la force, que les riches ne le devinſſent encore par l'appauvriſſement de leurs vaſſaux, & qu'enfin la fortune des uns ne fit le malheur des autres. *Nature*, diſoit Montagne, *a, ce crains-je, attaché à l'homme quelque inſtinct à l'inhumanité.* Plus loin, les Peuples ne reconnoiſſent d'autres droits que ceux que donnent l'envie de tromper, l'audace, la fureur & l'injuſtice. Mais partout la raiſon eſt mépriſée, foulée aux pieds, regardée comme une vile chimere : les Loix s'accumulent, & ne ſont point obſervées ; elles prennent la

place

place des mœurs & corrompent encore les mœurs, qui ſans cela ſeroient peut-être ſages & réglées. La vertu ſe tait devant ſes oppreſſeurs : quelquefois elle ſe plaint & réclame contre leurs violences; mais le plus ſouvent on lui refuſe juſqu'à la ſatisfaction de ſe plaindre. On lui refuſeroit encore celle de ſe reſſouvenir, ſi l'on pouvoit, ce qui eſt impoſſible, arracher aux malheureux la mémoire de ce qu'ils ont ſouffert, & les priver de la plus affreuſe de toutes les conſolations. Hélas ! comme diſoit Pythagore, il faut que quelque mauvais Génie ait raſſemblé les hommes, & qu'il leur ait inſpiré une haine mutuelle, une envie de s'entredétruire. En effet, ni les déluges, ni les peſtes, ni les famines, ni les incendies, ni les morſures de bêtes vénimeuſes, n'ont jamais cauſé tant de maux, que les hommes s'en cauſent les uns aux autres.

Voilà une idée générale des habitans qui peuplent cet Univers. Qu'on ne ſe laſſe point de les ſuivre dans leurs maiſons, dans leurs repas, dans leurs mariages, dans leurs plaiſirs : quelle variété de goûts & de ſentimens ! Qui ſont les hommes que je dois approuver? Ici, par exemple, on ne ſe vêtit que de la peau des animaux ſans aucun art, & preſque en les dépouillant; on dévo-

re leur chair encore toute ſanglante; on broute avec eux & on s'enterre ſous le même toit. Là, on marche tout nud, & les yeux y ſont apprivoiſés; on ne mange que des légumes, on craint de toucher à ce qui a eu vie, on ſoigne les animaux malades, & c'eſt peu dire qu'on les préfére aux hommes mêmes. Plus loin, on ne s'habille point ſeulement par néceſſité & pour ſe couvrir; mais encore par orgueil & pour ſe faire eſtimer; on ne ſe loge pas ſeulement pour ſe défendre des injures de l'air; mais encore pour avoir des appartemens inutiles & de réſerve; on ne mange pas ſeulement pour éloigner la faim; mais encore pour ſe la procurer. Et ceux qui s'abandonnent à ces excès avec le plus de profuſion & de rafinement, ſont les plus regardés.

Je finis: car auſſi-bien toute critique, quand elle eſt pouſſée trop loin, a je ne ſçai quoi de ſombre & d'importun. On s'en laſſe par amour-propre, comme on avoit commencé par amour-propre à l'approuver. Mais je demande encore pour dernier trait, que chacun veuille un peu ſe tâter, & ſe rendre témoignage de ſon être. Qu'eſt-ce que l'homme, à ne conſidérer que lui! Une ame ſoumiſe à un corps, qui pendant pluſieurs années n'a aucune raiſon,

ni

ni aucune force de distinguer le vrai du faux, qui s'abandonnant à ceux qui l'instruisent, croit tout ce qui lui est enseigné, ne se rebute ni de l'obscur, ni de l'absurde, ni de l'inintelligible. Qu'est-ce encore que l'homme ? Une Créature qui traîne par tout un corps, cause inévitable que son ame est sans cesse occupée par mille sensations confuses, par mille soins embarassans, par mille désirs indispensables, qui vivant au jour la journée, se contente de la moindre probabilité pour se déterminer, & qui fait consister sa liberté dans cette facilité à recevoir toute sorte d'impressions, à être frappée de toute sorte d'images, qui enfin par les habitudes de l'enfance & les préjugés de l'éducation, se trouve toute portée à l'erreur, avant même que de sçavoir s'il y a une vérité & où elle se trouve. Ajoutez à cela que les moindres connoissances sont si compliquées, qu'elles ont tant de rapports, tant de faces & tant de biais, que hors quelques propositions de Méthaphysique, de Morale & de Géométrie, toutes les autres choses de la vie ne doivent paroître qu'opinions, préjugés, vraisemblances, & hazards. Comment l'homme pourra-t-il donc parvenir à la vérité, & en suivant un chemin si peu battu, au bonheur auquel il aspire ?

 J'ai

J'ai fait tout ce détail d'autant plus volontiers, que j'ai eu lieu d'excuser les Philosophes barbares, dont les pensées, comme dit Saint Hilaire, étoient incapables de comprendre les œuvres de Dieu, & qui ne pouvoient rien inventer de plus plausible que le systême des deux Principes, ni rien qui s'accordât mieux avec les divers Phénoménes de la Nature corrompue. Sans insulter à leur égarement, sans nous enorgueillir mal à propos contre leurs erreurs, rendons seulement graces à la bonté divine qui nous a si bien convaincus que l'homme étoit né pour vivre heureux; mais que son orgueil, source de tous ses maux, l'a fait déchoir de ce premier état; que s'il est exposé à mille peines devenues inséparables de sa condition pendant cette vie, elles ne font que le préparer à une autre où il sera récompensé plus libéralement. Beni soyez vous, ô mon Dieu, qui nous avez révelé cette importante vérité, & qui avez fixé par-là nos vaines inquiétudes, qui nous montrant le tort que nous a fait le premier homme, nous montrez en même tems le remede qu'y a apporté le second homme, égal à vous-même, votre Fils & notre Rédempteur! *Mystere*, dit Saint Paul, *qui étant demeuré caché dans*

tous

tous les siécles passés, a été découvert maintenant. . . . . & est venu à la connoissance de tous les Peuples, afin qu'ils obéissent à la foi.

HISTOIRE

HISTOIRE CRITIQUE DE LA PHILOSOPHIE.

LIVRE SECOND.

De la Philosophie Fabuleuse ; et des sept Sages de la Grece.

CHAPITRE VIII.

I. *Que les Grecs ont tout emprunté des Barbares.* II. *Preuves tirées des Peres de l'Eglise.* III. *De la Philosophie Fabuleuse.* IV. *Des Auteurs de cette Philosophie.*

Philosophie. V. *Du Cahos.* VI. *Débrouillement du Cahos.* VII. *De l'Oeuf d'Orphée.* VIII. *Remarques sur Homere.*

I.

LEs Barbares avoient commencé toutes les Sciences. Les Grecs qui vinrent ensuite, pleins d'un génie vif & ambitieux, profiterent de leurs travaux & réunirent leurs talens partagés. La République des Lettres est un Pays où, loin de souffrir aucune diminution, les richesses augmentent chaque jour, & où ceux qui pensent ont droit à la succession de tous ceux qui ont pensé avant eux. La Phénicie communiqua aux Grecs l'Art de naviger, le Commerce:& l'Ecriture sans quoi toute Science est morte. Ils s'approprierent les Dieux qu'on adoroit en Syrie, & avec ces Dieux, le culte pompeux dont la Religion y étoit revêtue. l'Egypte & la Chaldée les mirent en possession de la Philosophie, de la Morale, de la Jurisprudence qui est une Morale toute de détail & conforme au génie de chaque Peuple. Enfin la Grece nettoyée, pour ainsi dire, & accrue par tant de secours étrangers, s'appliqua aux Arts qui ont l'agrément pour objet & y réussit. Tout parut alors se dépouiller

Que les Grecs ont tout emprunté des Barbares. Jos. l. 1. contra App.

Seld. de Diis Syris.

V. etiam Spenc. de Leg. Hebr. ritualibus.

pouiller de la dureté des premiers ſiécles, & un certain bon goût ſe répandant de proche en proche, & paſſant des perſonnes de diſtinction à tous ceux qui leur étoient ſubordonnés, rendit le commerce de la vie auſſi flateur & auſſi brillant qu'il pouvoit l'être.

C'eſt là ſans doute ce qui enfla le courage des Grecs naturellement portés à ſe féliciter des moindres ſuccès, & ce qui leur fit dire qu'ils avoient tout inventé, tout perfectionné. Raffinement d'orgueil d'autant moins pardonnable, que rien ne ſied mieux à des ames bien nées, que de marquer une juſte reconnoiſſance pour les hommes qui ont fait les premiers pas dans la carriere laborieuſe des études! D'ailleurs, il étoit aiſé de réduire les Grecs au ſilence, en leur repréſentant que tous leurs Prophetes & tous leurs Légiſlateurs avoient voyagé pour s'inſtruire, & pour répandre enſuite dans leur propre Pays ce qu'ils avoient emprunté des Etrangers. On conſervoit même en Egypte & à Babylone les portraits de la plûpart de ces Prophetes & de ces Légiſlateurs : on montroit les maiſons où ils avoient demeuré, & où les Prêtres étoient venus ſouvent pour les entretenir : on ſe rappelloit enfin différentes particularités, qui les rendoient comme préſens,

Diod. Sic. l. 1. Euſ. paſſim, & præcipue l. 10. Præp. Evang.

préfens, & dont chacun étoit infiniment curieux.

Un célébre Médecin a jugé que les Anciens ne voyageoient d'abord que par principe de fanté : c'étoit là le motif de leurs courfes. Bien-tôt ils en reconnurent l'utilité par les connoiffances qu'ils fe procurerent en différens lieux, & ils établirent les voyages comme la feule maniere d'étudier qu'il y eût alors.

Frid. Hofman. in Differt. Phyfico-Medicis.

II.

Preuves tirées des Peres de l'Eglife.

Mais ceux qui ont le mieux convaincu les Grecs qu'ils devoient toutes leurs connoiffances aux Barbares, ce font les Peres de l'Eglife. En leur propofant des vérités hardies & d'un ton encore plus hardi, ils vouloient les exciter à embraffer le Chriftianifme, & à lui foumettre tout leur orgueil. Heureux les Grecs, s'ils avoient reconnu les traits de lumiere qu'on s'efforçoit de leur offrir! Mais toujours pleins de leurs penfées fabuleufes, ils réfiftoient par amour-propre, & fe roidiffoient par cette ignorance qui eft la plus incurable de toutes les maladies, quand elle fe tourne en point-d'honneur. „ Le chemin qui „ conduit à la vérité, difoit Théodo„ ret, eft un chemin d'airain & par „ conféquent très-difficile. Les Barbares „ ont heureufement trouvé plufieurs

„ fen-

„ ſentiers pour y entrer; mais les Grecs,
„ trop fiers de leur maniere de penſer,
„ en ont toujours paru fort éloignés „
Ils étoient propres, ces Grecs, à ajoûter, non à inventer : ce qui demande un tour d'eſprit vif, & d'une trempe particuliere. En effet, il y a des Nations célébres par le grand nombre de leurs découvertes; mais elles ne perfectionnent rien : d'autres ont peu le génie d'invention; mais elles renchériſſent & cauſent ſouvent de la jalouſie aux Inventeurs.

Tatien de Syrie, & Diſciple de Saint Juſtin, a fait voir aux Grecs, dans un diſcours malignement étendu, qu'ils n'avoient rien commencé. Quelle eſt, leur reprochoit-il, la Science parmi vous qui ne tire ſon origine de quelque Etranger? Vous n'ignorez pas que l'art d'expliquer les ſonges vient d'Italie; que les Cariens ſe ſont les premiers aviſés de prédire l'avenir par la diverſe ſituation des Aſtres; que les Phrygiens & les Iſauriens ſe ſont ſervis pour cela du vol des oiſeaux, & les Cypriotes des entrailles encore fumantes des animaux égorgés. Vous n'ignorez pas que les Chaldéens ont inventé l'Aſtronomie, que les Perſes ont inventé la Magie, que les Egyptiens ont inventé la Géométrie, qu'en un mot les Phéniciens par un ra-

re bonheur ont inventé les Lettres. Cessez donc, ô Grecs, de donner pour vos découvertes particulieres, ce que vous n'avez fait que suivre & qu'imiter. Vous devez les premiers élémens de la Poësie à Orphée : vous lui devez encore toutes vos Cérémonies, dont le détail est presque immense. Vous avez emprunté des Egyptiens la maniere d'écrire l'Histoire ; de Marsyas & d'Olympus les doux accords de la Musique ; des Phrygiens les Chœurs de flûtes ; des Tyrrhéniens la trompette guerriere. Les Cyclopes vous ont appris l'art de forger le fer, & une illustre Reine de Perse vous a tracé les régles du stile Epistolaire. D'où vient donc votre vanité ? Que vos Panégyristes ne cherchent plus à vous dire Inventeurs, surtout par des témoignages qui découlent de vos propres Ecrits ! Ou si vous ambitionnez cette louange, attendez du moins que des gens désintéressés vous la donnent : ne leur arrachez point de vains éloges qu'ils désavouent ensuite. Vos Auteurs mêmes ne peuvent s'empêcher, ajoûte Saint Justin, de vous contredire souvent, & de rendre justice à la vérité. Ils parlent de Moïse, le premier Maître, l'Instituteur de notre Religion, comme étant plus ancien que tout ce qu'il y a eu parmi vous de Sages, de Philosophes, de Législateurs.

Il se présente ici une réflexion que je ne dois pas omettre. On ne connoît guéres aujourd'hui cette émulation, qui fait que des Peuples entiers, jaloux les uns des autres, se disputent l'empire des talens & de l'esprit : ou si on la connoît, c'est une vanité passagere, & que chacun abandonne aux premiers assauts qu'on lui livre, aux plus foibles contradictions qu'on lui oppose. Tout au contraire, les Grecs & les Romains entroient avec un plaisir infini dans ces sortes de disputes; & ce qui paroîtra extraordinaite, chaque particulier se chargeoit de faire les honneurs de toute la Nation. Cette différence dans les esprits ne peut, ni ne doit venir, que d'une grande différence dans le gouvernement Les Républiques inspirent le tendre amour de la Patrie qui devient une espece d'amour de famille, & qui s'étend à toutes les choses qui paroissent lui procurer quelque gloire & quelque avantage. On s'intéresse aisément à ce qu'on regarde, à ce qu'on se représente comme son bien propre, & le grand art de gouverner consistoit autrefois à faire ensorte que le bien général se confondît imperceptiblement avec le bien particulier.

III.

Je distinguerai deux Ages dans l'Histoire de la Philosophie Grecque ; celui qui a précedé l'établissement des Sectes, si nombreuses surtout à Athenes, & celui qui l'a suivi. Dans le premier Age, ont brillé les Poëtes Philosophes ceux qui non-seulement écrivoient en Vers; mais qui avoient encore par goût embrassé la Philosophie Mythologique, & cachoient toutes leurs connoissances sous des Fables ingénieuses. Tels sont Thamiris, Thrax, Eumolpe, Linus, Orphée, Amphion, Musée, Homere, Hésiode, &c. On fait monter le nombre de ces Poëtes Philosophes jusqu'à LXX; mais de la plus grande partie, on ne cite que les noms & quelques avantures fabuleuses. Henri-Etienne a recueilli tous les Ouvrages qui nous en restent, & il les a fait imprimer en 1573. sous le nom de *Poësie Philosophique*. Ce Recueil est assez rare. Mr. Bentley, fameux Editeur d'Horace, en avoit promis un semblable & même plus ample, tiré des Manuscrits d'Oxford ; mais d'autres occupations, & sans doute moins utiles au public, l'ont détourné d'un pareil dessein. Puisse-t-il avoir dans ce travail un digne successeur! On donnoit aussi le titre de Théologiens

De la Philosophie fabuleuse.

Fabric. Biblioth. Græcæ l. I.

Hist. des Ouv. des Sçav. 1697.

giens à ces Poëtes, & quelquefois des
res plus honorables, comme celui de
ophétes qui dans l'antiquité la plus re-
lée signifioit des hommes autorisés par
tat pour instruire les Peuples & conser-
r la mémoire des événemens distin-
és & peu communs qui arrivoient.
Il suit de ces remarques préliminaires,
e les Grecs ne regardoient point la
ophie Fabu' use comme un jeu,
nme un badinage. Cette Philo-
e venoit de plus loin, & devoit
origine aux Nations sçavantes chez
all ser tous les grands
pes manquoient. Les
qui coure cher à acquérir,
aire on les rfait aux autres, on
les leur fait payer encore plus cher.
Combien les Grecs qui séjournerent à
Memphis & à Babylone, eurent-ils de
peine à gagner l'estime & la confiance
des Prêtres, dispensateurs de la Philo-
sophie ? Ils crurent que pour se faire
valoir dans leur Patrie, ils devoient ca-
cher sous des enveloppes mystérieuses
les connoissances qu'on leur avoit prê-
tées à titre de secret, titre toujours oné-
reux. Orphée, par exemple, s'étant ins-
truit en Egypte de tout ce qui regarde
le culte & les Fêtes des Dieux, les Loix
& les Cérémonies de la Religion, la
maniere d'expliquer les songes & les au-

Nat. C mes M thol. l. & l. 10.

tres

tres prodiges, en enrichit la Grece, & ne fit que changer de nom aux Fêtes d'Isis & d'Osiris, qui devinrent par-là les Orgies de Céres & de Bacchus, où tout se traitoit par Enigmes. D'ailleurs la vérité à paru dans les premiers tems peu propre à être communiquée aux hommes : on croyoit sans aucune répugnance qu'il falloit les tromper, ou du moins leur exposer les choses adroitement voilées. De-là vient, dit Strabon, que l'usage des Fables s'est si fort étendu, qu'on a feint & imaginé, par une espece de devoir politique, le Tonnerre de Jupiter, l'Egide de Pallas, le Trident de Neptune, les flambeaux & les serpens des Furies vengeresses. Et ce sont toutes ces traditions ajoutées les unes aux autres, qui ont formé l'ancienne Théologie, dans la vûe d'intimider ceux qui se conduisent par la crainte plutôt que par la raison, trop foible, hélas! sur l'esprit des hommes corrompus. Sénéque fait connoître agréablement que le Jupiter du Peuple est celui qui est armé de la foudre, & dont on voit la statue au milieu du Capitole; mais que le véritable Jupiter, celui des Philosophes, est un Etre invisible, l'Ame & l'Esprit universel, le Maître & le Conservateur de toutes choses, la Cause des causes, dont la Nature

Geog. l. 1.

Quæst. Natur. l. 2.

ture emprunte sa force, & pour ainsi dire, sa vie. Le plus Sçavant des Romains assuroit qu'en fait de Religion, il y a plusieurs vérités capitales que le Peuple doit ignorer, plusieurs faussetés dont il n'est pas à propos de le déprévenir. En général, quelque Systéme qu'on embrasse, il faut que le Peuple soit séduit, & il veut lui-même être séduit. Orphée en parlant de Dieu, disoit : *Je ne le vois point ; car il y a un nuage autour de lui qui me le dérobe.*

Varro apud Aug. de Civit. Dei, l. 4.

Cette attention à cacher la vérité, & pour ainsi dire, à ne la point profaner en la rendant trop commune, étoit poussée à l'extrême chez les Anciens & principalement chez les Grecs. *Il est très-difficile*, remarque Platon, *de connoître le Pere, le Souverain Arbitre de cet Univers ; mais si vous avez le bonheur de le connoître, gardez-vous bien d'en parler au Peuple.* Tout cela rendoit de plus en plus le secours des Fables nécessaire. Elles avoient deux sens ; un littéral, ajusté à la portée des esprits foibles ; & un allégorique, mais infiniment plus relevé, à l'usage des Sçavans & des Esprits forts. Aussi y avoit-il autrefois trois classes de Dieux, rangées avec beaucoup d'adresse : les Poëtiques, les Politiques, & les Philosophiques. C'est la division qu'en fait le Grand

Apud Clem. Alex. Strom. l. 5.

Pontife

Pontife Scévola, qui se trouvant à la tête de tous les Ministres de la superstition, ne devoit point s'y méprendre. Les Dieux Poëtiques sembloient abandonnés au Vulgaire, qui se repaît de fictions : les Politiques servoient dans les occurrences délicates, où il falloit relever les courages abbatus, les manier avec dextérité, leur donner une nouvelle force : les Philosophiques enfin n'offroient rien que de noble, de pur, de convenable à ce petit nombre d'honnêtes-gens qui parmi les Payens sçavoient penser. Mais telle étoit leur conduite, que satisfaits de ne point tomber dans l'erreur, ils regardoient comme une de leurs obligations d'y entretenir les autres. Le Sage, avoue l'Orateur Philosophe, doit maintenir tout l'extérieur de la Religion qu'il trouve établi, & conserver inviolablement les Cérémonies brillantes, sacrées, ausquelles les Ancêtres ont donné cours. Pour lui, qu'il considere la beauté de l'Univers, qu'il examine l'arrangement des corps célestes, il verra que sans rien changer aux choses anciennes, il doit adorer en secret l'Etre Suprême. En cela consistoit toute la Religion des Payens, gens d'esprit. Ils reconnoissoient un Dieu qu'ils regardoient comme remplissant le monde de sa grandeur, de son immensité ; ils

Apud Aug. de Civ. Dei, l. 4.

De Divin. l. 2.

noient avec cela les principaux usage du Pays où ils vivoient, craignant sur tout d'en troubler la paix par un zele fu rieux, & par trop d'attachement à leur opinions particulieres. C'est sur quoi ap puye Seneque d'une maniere très-sensé Quand nous nous plions, dit-il, devan cette foule de Divinités qu'une vieill superstition a entassées les unes sur le autres, nous donnons ces hommages à l coutume, & non pas à la Religion; nou voulons par-là contenir le Peuple, & non point nous avilir honteusement.

Salluſt. de Diis & Mud. c. 2. Heracl. Pont. in Alleg. Homer.

On ne peut disconvenir que l'allégo rie, du moins autant qu'elle nous es connue, ne jette une sorte de décenc & même de beauté sur toute la Théolo gie fabuleuse. Platon & Ciceron n'on pas dédaigné de le faire voir, eux qu étoient si capables d'en juger; & je trou ve leurs recherches curieuses, quan même elles me paroissent manquer d côté de la vraisemblance.

V. l. 2. de Nat. Deor.

V. etiam Plat. l. 2. de Rep.

Suivant quelques Philosophes approu vés de Ciceron, tout le Polythéism Poëtique, tout ce qu'il y a eu de Divi nités parmi les Grecs, tout ce qui entr dans le détail de leurs généalogies, d leurs familles, de leurs domaines, d leurs amours, de leurs avantures, n'es autre chose que la Physique mise sur u certain ton & agréablement tournée

L'Auteu

L'Auteur des Recognitions attribuées à Saint Clément Pape, avoue d'abord que Minerve ſortie de la tête de Jupiter doit paroître une Fable aux yeux du Peuple. Et ce ſeroit en effet une Fable ridicule, ajoute-t-il, ſi elle n'avoit un ſens ſublime & relevé pour les Sçavans. Minerve eſt la ſageſſe de Dieu, elle naît de ſon cerveau, parce que Dieu a produit & arrangé toutes choſes par ſon infinie ſageſſe. Il y a ici une obſervation à faire. Hors quelques Philoſophes anciens dont on vante le bon ſens & la netteté d'eſprit, tous les autres ont cru que la plus grande partie & des merveilles & des phénomenes qui frappent nos yeux, ne pouvoit abſolument s'exécuter par la nature des Etres créés. Sur cela ils ont renoncé au méchaniſme, pour ſoutenir que tout arrive dépendamment de la volonté de quelques Intelligences ſupérieures, & ils ont embrouillé la Phyſique, en mêlant le naturel & le ſurnaturel par une longue ſuite d'opérations déplacées.

I V.

Des Auteurs de cette Philoſophie.

La maniere, quoique ſuccinte, dont j'ai ſaiſi l'objet important des Fables, montre aſſez que ceux qui les ont inventées, devoient avoir le double caractere de Philoſophes & de Poëtes; de

Philoſophes, pour connoître tout le prix de l'inſtruction; de Poëtes, pour couvrir cette inſtruction ſous des voiles qui ne fuſſent point capables de la deshonorer. La Poeſie dans ſon origine a été plus noble & plus ſérieuſe que peut-être on ne le croit aujourd'hui, ou qu'on n'affecte de le croire. Elle ſervoit, non à remuer l'eſprit & à toucher le cœur par des traits vifs, paſſionnés, harmonieux; mais à faire reſpecter les vérités fortes & ſolides dont les hommes ont tant de beſoin pour être contens de leur deſtinée. Auſſi trouve-t on qu'elle a été d'uſage chez preſque tous les Peuples du monde, même chez ceux qui paroiſſent aujourd'hui y avoir le moins de diſpoſition & de goût. Non-ſeulement tout ce qui appartient à la Religion, tout ce qu'on en regarde comme l'eſſentiel & le brillant, étoit écrit en Vers; mais encore les Loix, les Généalogies, les Annales, les Hiſtoires & les Traités de Phyſique. La Poeſie paſſoit alors pour une choſe ſacrée & divine; on lui attribue les premiers avantages dont le monde a joui. C'eſt elle qui a apprivoiſé les mœurs farouches & ſauvages des hommes épars dans les cavernes & dans les forêts, qui leur a fait ſentir les charmes d'une douce ſociété, en formant d'abord les nœuds des familles,

V. Olaï Rudb. Atlant. & Jon. Arng. Specim. Hiſt. Iſland.

Horat. de Arte Poët. Iſid. Origin. l. 1.

milles, & enſuite ceux des Nations qui ne font qu'un amas de familles, qui a enfin inſpiré l'amour de la vertu, ſoit de celle qui eſt modérée pendant la paix, ſoit de celle qui eſt plus vive & plus impérieuſe pendant la guerre. Mais entre autres choſes, la Poëſie a ſervi utilement pour conſerver la mémoire de l'origine du monde & des diverſes révolutions par où il a paſſé, avant que de parvenir à l'état fixe, à l'état organique dans lequel il ſe trouve aujourd'hui. Delà ſont venus les Ouvrages des anciens Auteurs connus ſous le titre de Théogonie ou de Coſmogonie, & qui n'étoient autre choſe que l'Hiſtoire de la Naiſſance du Monde, décrite & paraphraſée ſous les noms & les emblêmes des Dieux. Tous les Poëtes Philoſophes ont compoſé de pareilles Théogonies ou Coſmogonies, à la réſerve d'Homere, qui cependant a jetté dans ſon Iliade & dans ſon Odyſſée beaucoup de principes de Phyſique, le plus ſouvent, dit-on, cachés ſous des allégories très-ſublimes & très-ingénieuſes.

Th. Burn. in Theor. Telluris. ſac. l. 2.

Au reſte, cette ancienne Poëſie ne conſiſtoit point dans un détail ſouvent puérile de rimes, comme tous les Vers modernes; ni dans un certain nombre de ſyllabes meſurées & jointes les unes aux autres avec art, comme les Vers

Grecs & Latins. Elle consistoit uniquequement, (ce qui décide de l'essence de la Poësie) dans les images vives & fortes, dans les figures hardies, dans les comparaisons fréquentes, dans un choix d'expressions convenables, enfin dans le talent d'intéresser l'homme en excitant ses passions, du moins jusqu'à un certain point. Tels sont les mo ceaux qui nous restent de la Poësie Hébraïque, les Pseaumes. On voit que tout y est plein de métaphores & d'allégories, que tout y est figure, & qu'on passe brusquement de l'une à l'autre sans songer à se ménager des transitions; qu'il y a beaucoup de pensées sousentendues, & que les Personnages qu'on fait parler, s'interrompent souvent & semblent presque agir. C'est d'après un si beau modele que les Sçavans jugent des autres Poësies Orientales que le tems a fait périr, destinées pour la plûpart, ou à louer l'Etre Suprême des bienfaits qu'il répand sans cesse, ou à rappeller aux hommes l'histoire de leur propre origine. J'ajouterai seulement ici deux remarques indispensables. La premiere, que la Poësie ne différoit de la Prose que par les figures nobles, frappantes, dont elle étoit comme pénétrée: & ces figures sembloient d'autant plus propres à l'instruction, que sans un pareil secours rien n'est plus sec

ni

ni plus inanimé. La seconde que toute Poësie se chantoit, la Musique ne servant qu'à la rendre plus expressive, qu'à la faire couler plus agréablement dans l'ame. Il y avoit même des Peuples qui ne s'assembloient jamais, pour délibérer sur les affaires qui les touchoient de plus près, sans avoir des instrumens de Musique. Ils croyoient par ce moyen pouvoir réunir les esprits divisés, & les ramener à une sorte d'unisson.

Hyde, de Relig. vet. Pers.

Fab. ubi suprà.

Comme rien n'éclaircit plus les coutumes anciennes que de les retrouver à peu près sous nos yeux, je dirai que dans la plûpart des Provinces de l'Afrique & de l'Amérique qu'ont parcouru les Missionnaires & les Négocians, deux especes de Curieux, mais qui agissent par des vûes bien différentes; il ne s'est rencontré jusqu'ici d'autres Ouvrages que des Poësies que les Peuples chantoient à certains jours privilégiés: & même pour enseigner à ces Peuples les premiers élémens de la Religion & de la Morale, les Missionnaires ont été obligés par excès de zele, de devenir Poëtes & Musiciens. Il est vrai que ces deux qualités, ils les pouvoient remplir aisément, n'ayant affaire qu'à des hommes presque insensibles au goût des beaux Arts.

Quoiqu'on accuse les Hollandois de songer beaucoup plus aux intérêts de

leur commerce qu'à ceux de la Religion ; ce qui est peut-être le vice de tous les Européens, ils n'ont pas laissé dans les principaux endroits où ils ont des établissemens fixes, de faire traduire en Vers tels que la Langue du Pays le pouvoit permettre, l'excellent Traité de Grotius sur la Vérité de la Religion Chrétienne. J'avoue que ce Traité seroit & plus persuasif & plus utile aux Idolâtres, si ceux qui le leur offrent d'une main bienfaisante, avoient des mœurs plus composées, plus régulieres. Mais telle est la fragilité humaine, que d'ordinaire on dément par ses actions ce qu'on voudroit inspirer, ce qu'on surfait même par ses discours.

V.

Du Cahos.

Je reviens à la Théologie fabuleuse des Grecs. Elle commençoit par un point important & décisif, je veux dire, par le Cahos : & ce nom originairement signifioit le désordre universel, la confusion où étoient tous les élémens, tous les principes des choses. Les Egyptiens, au rapport d'Eustathe Archevêque de Thessalonique, pour conserver la mémoire de ce désordre, de cette confusion, avoient fait élever à Alexandrie un Temple au Dieu Serapis. Ce fut l'ouvrage de Ptolomée fils de Lagus, qui l'entreprit à la persuasion d'un Génie

Pontife Scévola, qui se trouvant à la tête de tous les Ministres de la superstition, ne devoit point s'y méprendre. Les Dieux Poëtiques sembloient abandonnés au Vulgaire, qui se repaît de fictions: les Politiques servoient dans les occurrences délicates, où il falloit relever les courages abbatus, les manier avec dextérité, leur donner une nouvelle force: les Philosophiques enfin n'offroient rien que de noble, de pur, de convenable à ce petit nombre d'honnêtes-gens qui parmi les Payens sçavoient penser. Mais telle étoit leur conduite, que satisfaits de ne point tomber dans l'erreur, ils regardoient comme une de leurs obligations d'y entretenir les autres. Le Sage, avoue l'Orateur Philosophe, doit maintenir tout l'extérieur de la Religion qu'il trouve établi, & conserver inviolablement les Cérémonies brillantes, sacrées, ausquelles les Ancêtres ont donné cours. Pour lui, qu'il considere la beauté de l'Univers, qu'il examine l'arrangement des corps célestes, il verra que sans rien changer aux choses anciennes, il doit adorer en secret l'Etre Suprême. En cela consistoit toute la Religion des Payens, gens d'esprit. Ils reconnoissoient un Dieu qu'ils regardoient comme remplissant le monde de sa grandeur, de son immensité: ils

Apud Aug. de Civ. Dei, l. 4.

De Divin. l. 2.

« partie qu'on en voit, paroît presque
« parabolique. Mais ces orbites deve-
« nant plus circulaires avec le tems, il y
« a apparence que les Cometes devien-
« dront elles-mêmes des lieux propres
« à être cultivés, à être habités. » Rien
n'eſt plus profond que cette nouvelle
théorie du Ciel.

VI.

Débrouillement du Cahos.

A l'égard du Cahos poëtique, il ſe débrouilla inſenſiblement, & ſe dégagea par les reſſorts ſecrets que la Nature ſçait ſi bien faire agir. Elle fut comme la force motrice, qui ramena chaque choſe à ſon point. Les uns appelloient tout ce procédé la réconciliation des élémens déſunis & brouillés enſemble : les autres, la fin du long procès que ces mêmes élémens avoient entre eux : les autres enfin, le chef-d'œuvre de l'Amour à qui rien ne réſiſte, & dont le but eſt d'entretenir une mutuelle correſpondance du Ciel à la Terre. Suivant ce dernier trait, le fameux jugement de Paris ne doit paroître qu'un emblême de l'Hiſtoire de la Création du monde. Les Dieux raſſemblés aux nôces de Thétis & de Pélée, ne reſpirant que la joye & les plaiſirs, repréſentent la Nature féconde & qui cherche à tirer la Terre du Cahos. La diſcorde s'y oppoſe par mille

Sallust. ubi ſupra c. 4.

L'Auteur des Recognitions attribuées à Saint Clément Pape, avoue d'abord que Minerve ſortie de la tête de Jupiter doit paroître une Fable aux yeux du Peuple. Et ce ſeroit en effet une Fable ridicule, ajoute-t-il, ſi elle n'avoit un ſens ſublime & relevé pour les Sçavans. Minerve eſt la ſageſſe de Dieu, elle naît de ſon cerveau, parce que Dieu a produit & arrangé toutes choſes par ſon infinie ſageſſe. Il y a ici une obſervation à faire. Hors quelques Philoſophes anciens dont on vante le bon ſens & la netteté d'eſprit, tous les autres ont cru que la plus grande partie & des merveilles & des phénomenes qui frappent nos yeux, ne pouvoit abſolument s'exécuter par la nature des Etres créés. Sur cela ils ont renoncé au méchaniſme, pour ſoutenir que tout arrive dépendamment de la volonté de quelques Intelligences ſupérieures, & ils ont embrouillé la Phyſique, en mêlant le naturel & le ſurnaturel par une longue ſuite d'opérations déplacées.

IV.

Des Auteurs de cette Philoſophie.

La maniere, quoique ſuccinte, dont j'ai ſaiſi l'objet important des Fables, montre aſſez que ceux qui les ont inventées, devoient avoir le double caractere de Philoſophes & de Poëtes; de

Comment. l. 6. Mezerai, Hist. des Gaules, c. 2.

ceux de l'Afrique. Cesar qui vainquoit en Philosophe & en curieux observateur des coutumes de chaque Pays, rapporte cela en particulier des Gaulois: & encore aujourd'hui dans la Langue Celtique pour exprimer les sept jours de la semaine, on ne dit que les sept nuits ou les sept sommeils; nulle mention du jour. J'ai vû sur la côte de Leon en Basse-Bretagne, une petite Isle qu'on appelle l'Isle des sept sommeils, & d'une maniere plus abrégée, l'Isle de la semaine. Quelques Bourgs & quelques Villages portent aussi le même nom. De-là encore les mysteres que les Anciens croyoient renfermés dans le chant du Coq, parce que ce chant annonce la fin de la nuit & le retour de la lumiere, & qu'alors cesse tout le pouvoir des Génies malfaisans, toute leur habileté funeste. On devine au premier coup d'œil pourquoi les ténebres sont proprement affectées à ces Génies, pourquoi elles aident à s'en former une idée plus terrible; c'est que pendant l'obscurité l'imagination se trouble aisément, & qu'elle ne sçait, pour ainsi dire, à quoi se prendre ni s'attacher. Tout lui devient alors sujet de crainte, sujet de frayeur: & plus cette crainte, plus cette frayeur ont été grandes, plus elle est portée à réaliser ce qu'elle a crû voir.

Les

milles, & ensuite ceux des Nations qui ne font qu'un amas de familles, qui a enfin inspiré l'amour de la vertu, soit de celle qui est modérée pendant la paix, soit de celle qui est plus vive & plus impérieuse pendant la guerre. Mais entre autres choses, la Poësie a servi utilement pour conserver la mémoire de l'origine du monde & des diverses révolutions par où il a passé, avant que de parvenir à l'état fixe, à l'état organique dans lequel il se trouve aujourd'hui. De-là sont venus les Ouvrages des anciens Auteurs connus sous le titre de Théogonie ou de Cosmogonie, & qui n'étoient autre chose que l'Histoire de la Naissance du Monde, décrite & paraphrasée sous les noms & les emblêmes des Dieux. Tous les Poëtes Philosophes ont composé de pareilles Théogonies ou Cosmogonies, à la réserve d'Homere, qui cependant a jetté dans son Iliade & dans son Odyssée beaucoup de principes de Physique, le plus souvent, dit-on, cachés sous des allégories très-sublimes & très-ingénieuses.

Th. Bur in Theor. Telluris. sac. l. 2.

Au reste, cette ancienne Poësie ne consistoit point dans un détail souvent puérile de rimes, comme tous les Vers modernes; ni dans un certain nombre de syllabes mesurées & jointes les unes aux autres avec art, comme les Vers

avoient dédaigné jusqu'à l'apparence, & rejetté jusqu'au nom de la Vertu.

Les Grecs, depuis même qu'ils eurent reçû le Christianisme, ne regardoient l'Enfer que comme une violente tempête, un tourbillon de vent interminable; & le Purgatoire, que comme une moindre tempête, un vent qui doit se calmer. Cela fut cause que dans le Concile de Florence les Députés de l'Eglise Grecque voulant trouver quelque voye d'accommodement avec les Latins au sujet du Purgatoire, leur disoient qu'il étoit indifférent de quelle maniere les ames se purifioient, ou par le feu, ou par la tempête. L'alternative leur sembloit égale.

VII.

De l'Oeuf d'Orphée.

Entre les Poëtes Philosophes, Orphée, comme on a vû, tenoit le premier rang. Son nom est aussi très-célebre dans la Théologie Fabuleuse, le détail de sa vie très-intéressant. Quoi, par exemple, de plus heureux que sa descente aux Enfers, sans autre secours que celui d'une douce harmonie! Quoi de plus tendre que ses soins redoublés pour rappeller à la vie cette Eurydice qu'il avoit tant aimée! Quoi de plus fatal que de la perdre une seconde fois, après l'avoir recouvrée si favorablement! Mais

tout

tout cela eſt trop connu, pour en rafraîchir ici la mémoire. *Omnia jam vulgata.*

Je ne parlerai donc que de ce que les Anciens appelloient l'Oeuf d'Orphée: c'étoit un ſymbole myſtérieux dont il ſe ſervoit, pour déſigner cette force intérieure, ce principe de fécondité dont toute la Terre eſt impregnée, puiſque tout y pouſſe, tout y végéte, tout y renaît. Les Egyptiens & les Phéniciens avoient adopté le même ſymbole, mais avec quelques augmentations; les premiers, en repréſentant un jeune-homme avec un œuf à demi-ſorti de la bouche; & les ſeconds, en repréſentant un ſerpent dreſſé ſur ſa queue, & tenant auſſi dans la bouche un œuf. Il y a apparence que, préſomptueux comme étoient les Egyptiens, ils vouloient faire entendre que toute la Terre appartient à l'homme, & qu'elle n'eſt fertile que pour ſes beſoins: les Phéniciens au contraire plus retenus, ſe contentoient de montrer que ſi l'homme a ſur les choſes inſenſibles un empire abſolu, cet empire du moins ne s'étend qu'en partie ſur les animaux, dont pluſieurs mêmes diſputent avec lui de force, d'adreſſe & de ruſes. Les Grecs reſpectoient trop Orphée pour avoir négligé une de ſes principales idées: ils aſſignerent de plus à la Terre la figure d'un ovale, ou, pour

Voſſ. d Idol. l. 1.

Lomei. vet. Gen Luſtrat. 21.

pour parler le langage des Modernes, celle d'un ſphéroïde oblong. Dans une de ces anciennes Théologies que j'ai déja citées, ſe trouve le détail ſuivant: « Ce qui exiſta d'abord, ce furent & le « Cahos, & la Nuit, & le noir Erebe, « & le profond Tartare: ni la Terre, « ni le Ciel, ni l'Air, n'étoient point « encore diſpoſés comme ils le ſont pré« ſentement. La Nuit accoucha d'un « œuf, d'où ſortit au bout de quelque « tems le favorable Amour avec des aî« les dorées, & une légéreté plus gran« de que celle de la fleche qui vole, ou « de l'oiſeau qui traverſe les airs.

Ariſtoph. ubi ſupra.

A l'occaſion de l'Oeuf ſymbolique d'Orphée, il eſt à propos d'avertir que quelques Commentateurs de l'Ecriture Sainte, en examinant ce paſſage de la Geneſe, *& Spiritus Dei ferebatur ſuper aquas*, ont interprêté le mot de *ferebatur* comme s'il ſignifioit, couver des œufs afin de les faire éclorre. D'autres l'ont expliqué de l'action d'un oiſeau, qui bat des aîles, & qui invite ſes petits à voler. Peut-être que de-là eſt né l'uſage bizarre de certaines Egliſes, de ſuſpendre à la voûte des œufs d'Autruche.

Calmet, Comment. ſur la Geneſe.

VIII.

Remarques ſur Homere.

On peut conſidérer les Ouvrages d'Ho-

mere de deux façons différentes : ou comme un modele heureux, & sans doute le plus heureux que nous ayions, de la grande Poësie : ou comme une histoire naïve des mœurs & des coutumes du monde naissant. J'avoue que cette histoire a dequoi toucher un cœur généreux, & qu'elle montre d'une maniere sensible, combien les hommes sont différens aujourd'hui de ce qu'ils étoient autrefois ; combien notre luxe, qui méconnoîtra incessamment toutes les bornes, (si déja il ne les a passé toutes) est au-dessous de la candeur & de la noble simplicité des premiers âges ; combien en un mot le penchant qui nous porte à la servitude, nous rabaisse au prix de la liberté qui régnoit alors dans les sentimens. Mais je retourne à Homere. Où trouver un Ecrivain qui ait reçû autant d'éloges flateurs, autant de louanges distinguées, que lui ? Je soupçonne que la prévention & l'amour idolâtre de l'Antiquité en ont pû dicter une partie : mais c'est toûjours un préjugé décisif, que d'avoir ainsi rassemblé tous les suffrages, concilié toutes les voix, & de n'avoir été critiqué que de loin à loin, & comme on dit, par échapées.

Admirer Homere, & l'admirer peut-être sans l'avoir entendu, étoit autre-

fois un titre d'esprit. Mais ce qu'il y avoit de plus honorable pour lui, c'est que les Philosophes mêmes partageoient cette admiration, eux qui sont d'ordinaire si froids & si lents à admirer. Les Soïciens ne parloient d'Homere que comme d'un Sectateur rigide des maximes du Portique : les Epicuriens au contraire en parloient comme d'un voluptueux, qui charmé de cette vie tranquille, où l'on se possede tout entier, ne cherchoit rien de plus. A l'Académie Homere passoit pour le premier Auteur de l'art de douter, tandis que parmi les Disciples d'Aristote, il passoit pour le plus zélé des Dogmatiques. Enfin, chaque Secte de Philosophie lui rapportoit & son origine & sa fondation, comme si le vrai n'eût osé paroître qu'après avoir été marqué à son coin. Tout cela même fut si fort exagéré, que le célebre Longin en craignit de mauvais effets, & qu'il publia un Ecrit sous ce titre : *Homere a-t-il été Philosophe ?*

Sen. Epist. 88.

Plut. vel potius Dion. Halicarn. in vitâ Homeri.

Sen. Epist. 117.

Quoiqu'il en soit, on pardonne aisément cette espece de culte que les Grecs rendoient au Prince des Poëtes, d'autant plus que les Grecs croyoient que tout étant variable & problématique dans la Nature, ce qu'il y a de plus ancien étoit toûjours ce qu'il y a de plus vraisemblable. Mais comment pardonnera-

nera-t-on le parallele injurieux que des Auteurs Chrétiens n'ont pas hésité de faire, de l'Ouvrage Grec & des Saintes Ecritures ? Ces Auteurs conviennent que malgré la multitude infinie de Divinités dont fourmille l'Iliade, Homere n'a songé qu'à établir l'unité de Dieu & la simplicité de sa nature. Ils ajoutent que l'Odyssée n'est qu'une histoire feinte & allégorique des Héros de l'ancien Israël, & des Patriarches & des Juges & des Prophetes. Pour moi, je n'entreprendrai point de réfuter toutes ces imaginations, elles se réfutent assez d'elles-mêmes : je finirai seulement par un aveu sincere de mon goût, c'est que je n'ai pû lire, sans une sorte d'indignation & de colere philosophique, les deux Traités que Boganus & Crœsius ont intitulés, *Homere Hébreu*, ou *Homere de même sentiment que les Hébreux*.

V. Basnage, Hist des Juifs

CHAPITRE IX.

I. *Des sept Sages de la Grece.* II. *A quelle occasion ils eurent ce titre.* III. *En quoi les Anciens faisoient consister la sagesse & la folie.* IV. *Eloges abregés des sept Sages.* V. *De quelle maniere ils exprimoient leur doctrine.*

I. Les

I.

Des sept Sages de la Grece.

LEs premiers traits de lumiere dont la Grece fut éclairée, partirent de la Théologie poëtique. Elle amusa longtems des esprits encore tendres, & avides de mensonges harmonieux. Mais à cette instruction superficielle succéda une instruction plus solide, plus approfondie: & ce fut aux sept Sages, Précurseurs de tous les grands Philosophes que la Grece admira dans la suite, qu'on en eut la premiere obligation. Il est vrai que ces Sages, par une ferveur trop ordinaire à ceux qui commencent de nouveaux établissemens, voulurent d'abord porter les choses à l'extrême, & transformer un Royaume tout de plomb en un Royaume tout d'or. Leur morale étoit dure, farouche, propre à décourager par l'excès ceux qu'il falloit exciter par des ménagemens à la vertu. Mais tout cela fut adouci & corrigé insensiblement, sous les yeux des Philosophes, qui s'acquirent plus de connoissance du cœur humain, & qui s'apperçurent sans peine qu'on l'effleure par une morale trop austere, tandis qu'on le pénetre par une morale plus proportionnée à ses besoins. Vû l'état malheureux où les choses sont réduites, le meilleur Gouvernement n'est point celui qui exclud

Les plus anciennes Poësies Grecques confirment à peu près tout ce que je viens de dire, excepté qu'elles représentent l'Amour comme le plus puissant des Dieux, comme celui qui a le plus contribué à la formation de l'Univers. S'il m'étoit permis de décomposer ici la Divinité, je dirois que l'Amour pris théologiquement, n'est autre chose que la bonté infinie de l'Etre Suprême, cette bonté qui l'a porté à tirer les hommes du néant, non pour son intérêt, mais entierement pour le leur.

Phurn. c 25.

Aristoph. in Avibus

A l'égard des Poëtes Latins, ils altérerent une partie des Traditions Grecques, ils mirent le Cahos au nombre des Divinités infernales; & cela fondé sur ce qu'après la mort on se trouve errant & confondu dans d'épaisses ombres, on entre dans la Terre de l'oubli & du silence, dans le Royaume où tout dort sans espoir de réveil. Mais le plus souvent le nom de Cahos signifioit l'Enfer, qui véritablement est le plus affreux de tous les Cahos: le nom de Tartare signifioit aussi un abîme profond & obscur, agité & mû en divers sens, & dont aucune partie n'est tranquille. Cette fatale demeure convenoit sans doute à ceux qui pendant leur vie s'étoient tachés de mille forfaits, & qui sans principes, sans honte, sans remords, avoient

Virg Æneïd. l 4. & l. 6.

Pittacus de Mitylene. Il fleurit vers la 42me Olympiade, & mérita l'estime générale de ses concitoyens, qui d'un mutuel accord le placerent à leur tête. Lucien ne l'a pas oublié dans la liste de ceux qui sont parvenus à une heureuse vieillesse.

Bias de Prienne dans la Carie. Il étoit contemporain & ami de Pittacus, & il se fit particulierement distinguer sous les regnes d'Alyatte & de Crésus Rois de Lydie.

Solon. Il fut Préteur d'Athenes vers la 46me Olympiade. Tarquin l'ancien régnoit alors à Rome.

Cleobule de Linde. Il étoit de même âge que Solon, & avoit à peu près les mêmes manieres, les mêmes inclinations, les mêmes vûes de politique.

Myson de Chenes, Ville située au milieu de la Laconie. Il vécut presque toujours dans la retraite & la solitude,

Quelques-uns retranchent du nombre des ſept Sages, trois de ceux que je viens de nommer, & mettent à leur place *Periandre* Tyran de Corinthe, *Thraſibule* Tyran de Milet, & *Piſiſtrate* Tyran d'Athenes. Mais je trouve que c'eſt-là une mépriſe impardonnable, de pareil corrupteurs de la ſociété ne méritant en aucune maniere le titre de Sages.

Le premier fut un de ces monſtres de perfidie que la Nature enfante quelquefois pour les faire contraſter avec les hommes vertueux. Il plongea, ſur un ſimple ſoupçon, le poignard dans le ſein de ſa famille innocente. Le ſecond avoit pour maxime, de faire mourir tous ceux qui devenoient trop puiſſans ou trop agréables à la multitude, ſans diſtinguer dans cet aſſaſſinat public, ni ſes amis ni ſes ennemis, ni ceux qui l'avoient obligé, ni ceux qui avoient cherché à lui nuire. Le troiſiéme enfin ſe ſervit du voile de la Réligion pour tromper les Athéniens, & s'en ſervit ſi groſſierement, que la Religion ne pouvoit manquer d'en recevoir du ridicule. Tout gouvernement qui commence par la fraude, finit par la dureté. Piſiſtrate ſurchargea les Athéniens de taxes & d'impoſitions arbitraires, ſans ſonger que tout l'or qu'on arrache à un peuple gémiſſant ſous le poids de ſa miſere, eſt de

la

la fausse monnoye pour le Souverain. Il y a apparence que les flateurs dont ces trois Tyrans étoient environnés, (car les Tyrans les plus odieux en manquerent-ils jamais ?) leur persuaderent de se faufiler parmi les Sages, & qu'une molle complaisance engagea ces Sages à ne s'y point opposer. C'est ainsi qu'on voit dans les listes des Sociétés Littéraires, les noms de tant de gens qui ne présentent d'autre mérite que la vanité de vouloir y être inscrits ; vanité d'autant plus ridicule, qu'on ne trouve point la plûpart de ces noms dans les listes des Gens de Guerre, où ils devroient avoir une place plus marquée.

II.

A quelle occasion ils eurent ce titre.

Diog. Laert. in Thal. Val. Max. l. 4. Plut. in Sol.

Les Anciens racontent de deux manieres différentes, à quelle occasion fut donné le titre de Sage. Les uns disent que des Pêcheurs de l'Isle de Cos ayant jetté leurs filets en mer, il survint des Etrangers de Milet qui en acheterent le premier trait. Quand ces filets furent tirés de l'eau, on vit avec surprise qu'ils contenoient un trépied d'or, qui avoit appartenu à la belle Helene. Cette illustre Coquette, par je ne sçai quelle bizarrerie, l'avoit jetté en cet endroit après la mort de Pâris, & dans la triste nécessité de suivre un époux qu'elle n'aimoit point. Il s'éleva une longue dispute

pute au sujet de ce Trépied, d'abord
tre les Pêcheurs & les Etrangers de
ilet; les premiers soutenant qu'ils n'a-
ient eu dessein de vendre que le poisſ-
n qui pouvoit s'arrêter dans leurs fi-
:s, & les autres qui n'avoient rien dé-
né en particulier, voulant profiter de
quivoque. Mais bien-tôt cette dispute
vint une guerre de Nation à Nation,
elle auroit eu des suites funestes sans
Dracle de Delphes, qui ordonna que
Trépied seroit donné au plus sage des
recs. On l'envoya premierement à
halès, qui vivoit à Milet sans faste &
Homme de Lettres. Thalès déclara
ec modestie, qu'il ne méritoit point
i si noble présent, & le renvoya à Bias,
ias à Pittacus, Pittacus à Solon, So-
n à Cléobule, Cléobule à Myson,
yson à Chilon, qui le fit enfin rap-
rter à Thalès. Il reconnut alors
l'aucun homme ne pouvoit avec justi-
s'approprier le titre de Sage, & il
nsacra le Trépied à Apollon Isme-
en qu'on adoroit à Thebes. Ceux
ii allerent trouver Myson de la part de
léobule, le rencontrerent seul dans un
amp qu'il labouroit de ses propres
ains. Est-il étonnant que les Grecs
ent tiré leurs Sages de la charrue,
uisque les Juifs en tiroient leurs Pro-
ietes, & les Romains leurs Dictateurs?

Heureux tems, où sa
un attirail superbe, l
se reconnoissoit qu'à

Les autres rappor
Baticlès, (l'Histoire
que ce seul trait) ay
précieux & travail
d'art, le destina au p
Ce vase fut porté de
lès, qui le fit passer
autres Sages; & cor
voya par distinction
offrir au Dieu qui
de Delphes, & y a
Thalès, fils d'Exami
fait présent à Apollo
mérité deux fois.

On juge bien, (c
cès attirent toujours
des critiques) on ju
Sages n'en manquer
cipal reproche qu'o
fut de s'être ménagé
la maniere de ces fa

fonde & dans sa coupe d'or. Et comme elle restoit trop long-tems entre les mains de Chilon, de Bias, de Thalès, un de convives sourit & s'écria malignement : *Ces Messieurs les Sages veulent faire de la coupe de Périandre, ce qu'ils ont fait du vase de Baticlès; ils affectent de se la renvoyer les uns aux autres, & ils craignent de nous on faire part.*

Plut. in convivio 7. Sap.

J'ajouterai ici, qu'à la honte de la raison, quelques beaux Esprits de la Grece mirent en regard des sept Sages, sept Cuisiniers célébres, de ceux qui préparoient les *Phidities* ou repas publics; & qu'à la Sentence que chacun de ces Sages regardoit comme sa devise, ils opposerent le ragout que chacun de ces Cuisiniers regardoit comme son chef-d'œuvre. J'avoue que ce parallele n'offre rien d'exact ni de sérieux. Mais quelle indécence n'y a-t-il point à hâzarder des plaisanteries, qui peuveut décréditer la vertu, & avilir ceux qui en font une profession ouverte ? D'ailleurs, ce qui passoit pour badinage chez les Grecs, s'acquit un mérite réel à Rome. Tite Live se plaint que depuis les guerres d'Asie on ne songeoit qu'à raffiner sur les plaisirs de la table, & que celui qu'on traitoit auparavant comme le plus vil des domestiques d'une maison, le Cuisinier en un mot, étoit devenu le

V. Athe l. 2.

leure partie de ſon patrimo
courſes ſçavantes, & qu'il dé
core chaque jour en négl
amis une fois l'en reprirent
tume, & il leur répondit :
toujours aſſez riche, & le
pas ordinairement & ne pe
ſage. Une autre fois ces n
lui demanderent ce qu'il av
philoſopher, quelles richeſ
acquiſes, quelles maiſons il
plus. *Je vous le ferai voir*
leur répliqua-t-il, *ne vous*
point. En effet, ayant prév
hazard, ſoit par ſes obſervat
nomiques, que l'année feroi
dante, il acheta pendant l'Hy
dépouille des oliviers qui éto
de Milet, & il en fit faire da
d'excellente huile, dont il tir
ſeul le débit, des ſommes im

ta-t-il, *que ce n'est point là tout à fait ce qu'un Philosophe appelle des biens.* Tout le reste de la Morale de Thalès étoit sur le même ton. Quoiqu'il eut donné dans un Athéïsme ouvert, comme je le ferai voir en parlant de son systême de Physique, il ne laissoit pas d'avoir des mœurs très-simples & très-réglées. Il recommandoit sans cesse à ses Disciples de vivre dans une douce union. Ne vous haïssez pas, leur disoit-il, parceque vous pensez différemment les uns des autres : mais aimez-vous plutôt, parcequ'il est impossible que dans cette variété de sentimens & de préjugés, il n'y ait quelque point fixe où tous les hommes viennent se rejoindre. La Nature aime à se cacher, & l'Auteur de la Nature, quel qu'il soit, reste toujours voilé à nos yeux. Qu'est-ce que les hommes peuvent donc faire de mieux, dans cette ignorance profonde où ils sont tous plongés, que de conformer & leurs projets & leurs actions, aux lumieres de leur esprit ? *

II. Pittacus se distingua dans tout le cours de son âge, par une conduite éga-

* Tout ce discours, qui seroit blâmable dans la bouche d'un Chrétien, mérite, ce me semble, d'être excusé dans celle d'un Payen tel qu'étoit Thalès.

droits : par une conduite ſerrée, exacte, circonſpecte ; & par une application ſuivie à tout ce qui peut augmenter ſes connoiſſances. Loin du bruit & du tumulte, il tâche de ſe procurer une félicité certaine, durable, indépendante des aſſauts & des diſgraces ſi ordinaires dans la vie. Les tréſors qu'on augmente ſans ceſſe, les Palais, les Emplois où l'on s'engage pour ſe dérober à ſoi-même, tout cela eſt néceſſaire aux ames communes. Le Sage ſe met au-deſſus, eu regagnant par la modération de ſes déſirs ce que la fortune ſemble lui refuſer, & en ſe tenant toujours au niveau de ſes facultés, quelque médiocres qu'elles ſoient. Tout au contraire, le Fou eſt celui qui ne voit, ne ſaiſit rien que de biais, qui ſe laiſſe entraîner par les moindres vraiſemblances, qui *manque* à ſes avantages & s'en ſert ſouvent contre lui-même, qui gliſſe ſur le préſent pour courir après des eſpérances chimériques ; enfin, qui prend le faux en tout ce qui regarde le ton & le maniment des affaires. Les ſuites de la folie ſont l'ignorance, la molleſſe, l'oubli de ſoi-même, & je ne ſçai quoi d'incompatible avec toutes les choſes honnêtes & raiſonnables.

Si par le droit de ſa naiſſance, ou par d'autres conjonctures imprévues, le Sage ſe voit appellé au gouvernement de ſa

ter long-tems honnête homme! Sans doute qu'il avoit éprouvé que la vertu a beaucoup de peine à ſe ſoutenir dans les grands poſtes, où toute la vie n'eſt que feinte & diſſimulation; où, pour complaire aux Princes, on doit flatter leurs paſſions & ménager leurs intrigues ſecrettes; où, pour conſerver enfin ſes dignités, il faut ſouvent trahir ſes propres lumieres, & ſacrifier à la pourpre, comme diſoit Thémiſte, plutôt qu'à la conſcience.

Parmi les préceptes que Pittacus propoſoit à ceux qui vouloient marcher dans le chemin de la ſageſſe, le principal étoit de fuir toutes les grandes aſſemblées, toutes ces parties de plaiſir où l'on ſe dévelope ſans aucun ménagement, & où l'on montre le fond de ſon cœur. Revenez, leur diſoit-il, revenez de la foule qui importune, à la compagnie qui intéreſſe. Il avoit encore fait mettre une échelle dans tous les Temples de Mitylene, pour marquer les jeux différens & les revers de la fortune.

III. Bias deſcendoit d'une famille illuſtre dans l'Ionie, & il reçut une éducation conforme à ſa naiſſance; c'eſt-à-dire, qu'au lieu de l'amollir par des careſſes & des amuſemens frivoles, on tâcha de perfectionner le goût naturel qu'il ſe ſentoit pour l'éloquence. Auſſi fit-il

répandre parmi les Grecs le goût ignoré & de la Géométrie & de la Physique. Au reste, Thucydide a remarqué que les plus forts Génies n'étoient pas toujours les plus propres au Gouvernement, surtout au Républiquain. Comme ils se croyent au-dessus des affaires courantes, ils se remplissent de projets & de desseins chimériques; ils ont des vues éloignées, mais qui à force de dépendre d'un grand nombre d'événemens, ne réussissent presque jamais : au lieu que les Génies moins sûrs d'eux-mêmes, apportent de grands égards, une grande circonspection, à tout ce qui passe par leurs mains. L'esprit, le courage qui leur manque, ils les remplacent par des qualités moins brillantes, mais plus sures, par la douceur & la modestie. Et d'ordinaire, comme on les croit *incapables* d'une profonde dissimulation, on ne cherche point à les deviner, ni à leur arracher des secrets qu'ils doivent ensevelir dans l'oubli.

[...] 2. V. etiam Cicer. de Oratore.

IV.

Eloges abrégés des sept Sages.

Tout cela pesé aussi exactement qu'il le doit être, je viens à un éloge succint de chaque Sage en particulier : & quoique cette matiere soit des plus rebattues, je ne désespere pas encore d'y trouver du neuf. Un seul objet peut

être

être saisi, envisagé de plusieurs manieres différentes; & c'est même cette variété qui fait le principal agrément de la Littérature.

I. Thalès passa la plus grande partie de sa jeunesse à voyager, & à recueillir avec goût les connoissances qui se trouvoient éparses dans tous les pays sçavans: ce qui le mit en état de lier ces connoissances les unes aux autres; & d'en former un systême. De retour dans sa patrie, sa mere le sollicita vivement de se marier, & comme il n'avoit pas encore trente ans, il lui dit d'un air badin, *La saison n'en est pas encore venue.* Quand les trente ans furent écoulés, sa mere le sollicita encore plus vivement, & il lui dit alors d'un air sérieux, *La saison en est passée.* Ainsi Thalès vécut sans embarras de femme, d'enfans, de ménage; & certainement il n'en vécut que plus heureux. A cette occasion, je remarquerai que deux Auteurs connus ont examiné ce problême: *Un Homme de Lettres & de Cabinet doit-il se marier? Et en cas qu'il se marie, de quel caractere se doit-il choisir une femme?* Et ils l'ont résolu chacun à leur maniere. Je dis à leur maniere, parceque l'un étoit Vénitien & dans les Dignités Ecclésiastiques, l'autre Hollandois & Protestant. Il est triste que le mariage qui devroit

Herm. Barbarus de re uxoriâ.

core chaque jour en né
amis une fois l'en reprire
tume, & il leur répondit
toujours assez riche, &
pas ordinairement & ne
sage. Une autre fois ces
lui demanderent ce qu'il
philosopher, quelles rich
acquises, quelles maisons i
plus. *Je vous le ferai vo*
leur répliqua-t-il, *ne vou*
point. En effet, ayant pr
hazard, soit par ses observ
nomiques, que l'année fer
dante, il acheta pendant l'H
dépouille des oliviers qui é
de Milet, & il en fit faire
d'excellente huile, dont il
seul le débit, des sommes i

périeux, il avoit cependant quelquefois honte de trouver dans le Peuple Romain tant de bassesse & tant de goût pour la servitude. Un peu de résistance lui auroit fait gouter davantage le charme de l'autorité.

Après avoir cherché inutilement à regagner Solon, Pisistrate outré de sa persévérance, le fit enfin menacer d'en venir avec lui aux dernieres extrémités. Solon l'ayant sçu, répondit d'un air railleur : *Le Tyran croit-il m'épouvanter ? Je suis trop vieux pour rien craindre : la derniere heure est prête à sonner.* Je ne doute pas qu'en prononçant ces paroles, la bouche de Solon ne fût d'intelligence avec son cœur. Il auroit pu ajouter ce qu'un intrépide Romain s'applique si à propos dans le Traité de la vieillesse. » Je n'imiterai point, dit-» il, les grands Personnages qui se sont » plaints de leurs années écoulées. Et » pourquoi me repentirois-je d'avoir » vécu, moi qui ai quelque raison de » croire que je n'ai point été tout-à-» fait inutile sur la terre ? Je sors de » cette vie comme d'un hospice, & » non comme de ma maison. On ne » fait que passer dans une Hôtellerie: on » n'y demeure pas. O jour heureux ! » Quand pourrai-je me trouver dans la » noble assemblée des ames raisonna-» bles ?

lement ſoutenue : ce qui fait, à mon avis, le plus bel éloge. *Omnino ſi quidquam eſt decorum, nihil eſt profectò magis quam æquabilitas univerſæ vitæ, tum ſingularum actionum : quam conſervare non poſſis, ſi aliorum imitans naturam, omittas tuam.* Fier par goût, & plus généreux encore quand les obſtacles le traverſoient, Pittacus tua le Tyran qui opprimoit ſa patrie : & ce meurtre, jugé néceſſaire dans les circonſtances, lui valut le Commandement de la Flotte que ceux de Mitylene envoyoient contre les Athéniens. Cette guerre fut heureuſement terminée. Les citoyens que Pittacus venoit de défendre, & qu'il avoit auparavant délivrés d'un Tyran odieux, ſe ſoumirent comme par inſpiration à ſon autorité. Fidele aux loix, il gouverna ſa patrie pendant dix ans, & ne la gouverna qu'autant qu'elle le voulut bien. Rendu à ſon premier état, réduit à la condition d'homme privé, il ſe

[margin: Cicer. de Offic. l. 1.]

même véritablement libre, il ſe retira dans des lieux eſcarpés & ſolitaires, où ſans parler à perſonne il ſe nourriſſoit de profondes réflexions. Quoique le commerce des hommes ſoit bien redoutable, qu'il inſpire d'ordinaire plus de vices que de vertus; encore a-t-on beſoin de leur ſecours pour éviter l'inſupportable ennui d'être toujours avec ſoi-même.

Une choſe ſoutenoit Myſon dans ſa retraite, & l'y étayoit, ſi j'oſe ainſi parler: c'étoit ſon goût pour l'agriculture: c'étoit le ſoin qu'il prenoit de faire valoir par ſes mains un petit héritage. On ſçait que les plus grands hommes de l'Antiquité, ſoit parmi les Grecs, ſoit parmi les Romains, ſe ſont adonnés aux mêmes travaux. Et je croirois volontiers qu'outre une grande ſimplicité de mœurs dont ils faiſoient profeſſion, il y entroit encore quelque raiſon de ſanté. En effet, la partie vraiment terreuſe de notre Globe, maniée par l'analyſe chymique, ne donne que deux ſubſtances, une liqueur volatile urineuſe qui fermente avec l'eſprit de nitre, & une huile noire & fétide: & il y a grande apparence que c'eſt à ce ſel urineux qu'on doit attribuer la longue vie & la ferme ſanté dont jouiſſent la plupart de ceux qui cultivenr la terre.

Par

Par une raiſon à peu près ſemblable, Epicure avoit mis ſon Ecole dans un jardin rempli de fleurs & de plantes médicinales, perſuadé qu'elles purgent, qu'elles diſſipent les mauvaiſes influences de l'air par leur bonne odeur, & qu'elles l'impregnent en même tems de parties balſamiques. C'eſt ce qu'a voulu prouver l'Auteur d'un Traité curieux imprimé à Paris en 1686. où il examine la nature des odeurs, & l'écoulement particulier qui ſe fait des petites parties qui compoſent les corps odorans.

V. Tract. de Curioſit. Phyſicis, in quo qualitates odoris & effluvor. explicantur.

VII. Chilon parvint dans ſa jeuneſſe à la dignité d'Ephore, & il y parvint ſans brigue, ſans aucune autre recommandation que ſon mérite perſonnel: ce qui devoit d'autant plus ſurprendre tout le monde, que le mérite ſeul n'agit point, ou du moins agit très-lentement. On aſſure que ce Philoſophe parloit peu, & ſeulement lorſque la vérité avoit beſoin d'être annoncée ou d'être ſoutenue en public : elle ne rencontre que trop ſouvent de dangereux contradicteurs. Périandre lui ayant écrit qu'il alloit commencer la guerre, & que ſon Armée étoit prête d'entrer dans le Pays ennemi, il en reçut une réponſe fort ſéche, & qui finit par ces mots : *Souvenez-vous qu'un méchant Prince n'eſt point en ſureté dans le ſein même*

même de sa famille. Le plus grand bonheur qui puisse lui arriver, est de ne mourir ni par le fer ni par le poison. Il ne meurt pas même assez tôt pour le bien de ses Sujets.

Etant au lit de la mort, le seul lieu peut-être où l'on juge bien de toutes ses actions passées, Chilon se vanta de n'en avoir fait qu'une dont il pût se repentir : & c'étoit pendant le cours de sa Magistrature, où il sauva un coupable de la mort; mais un coupable son meilleur ami. Qu'il faut être sûr de son innocence, pour n'avoir qu'un pareil crime à se reprocher!

V.

De quelle maniere ils exprimoient leur doctrine.

Cicer. de Orat. L. 2.

Je croi avoir dépeint les sept Sages avec des traits forts & hardis, avec des traits qui découvrent le fond de leur caractere & de leur doctrine. *Explicentur hominun ipsorum non solum res gesta, sed vita ac natura.* Comme on l'a vu, rien n'étoit plus ferme ni plus arrêté que le caractere de ces Sages : aucun péril ne les effrayoit, aucun obstacle ne rallentissoit leur ardeur, aucune considération ne pouvoit les forcer à sacrifier leurs lumieres aux volontés absolues des Princes & des Rois. A l'égard de leur doctrine, elle ne contenoit encore que des morceaux détachés

&

ſoient les Nobles.

Malgré cette eſpece d
utile dans les Etats Rép
lon éprouva mille réſiſt
traverſes. Elles l'obliger
ter ſa patrie. Il alla en
s'inſtruire de la Philoſop
mier voyage fut accom
ſieurs autres. La curioſi
meſure qu'on cherche à la
lon étant revenu à Athe
que toute l'autorité rou
mains de Piſiſtrate. Qu
ſes proches parens, & q
ſous main de l'aſſocier
Souveraine, il ne daigna
le Tyran, & même dans
caſions qui ſe préſenteren
d'exciter les Athéniens à l
ronne. Mais tous ſes effor

périeux, il avoit cependant quelquefois honte de trouver dans le Peuple Romain tant de bassesse & tant de goût pour la servitude. Un peu de résistance lui auroit fait gouter davantage le charme de l'autorité.

Après avoir cherché inutilement à regagner Solon, Pisistrate outré de sa persévérance, le fit enfin menacer d'en venir avec lui aux dernieres extrémités. Solon l'ayant sçu, répondit d'un air railleur : *Le Tyran croit-il m'épouvanter ? Je suis trop vieux pour rien craindre : la derniere heure est prête à sonner.* Je ne doute pas qu'en prononçant ces paroles, la bouche de Solon ne fût d'intelligence avec son cœur. Il auroit pu ajouter ce qu'un intrépide Romain s'applique si à propos dans le Traité de la vieillesse. » Je n'imiterai point, dit-» il, les grands Personnages qui se sont » plaints de leurs années écoulées. Et » pourquoi me repentirois-je d'avoir » vécu, moi qui ai quelque raison de » croire que je n'ai point été tout-à-» fait inutile sur la terre ? Je sors de » cette vie comme d'un hospice, & » non comme de ma maison. On ne » fait que passer dans une Hôtellerie: on » n'y demeure pas. O jour heureux ! » Quand pourrai-je me trouver dans la » noble assemblée des ames raisonna-» bles !

» bles? Qu
» où je lang
V. Cléol
nu, & sa
mens, si ce
un rare que
heureux en
amis, en do
croyoit que d
vie, les deux
sçavoir comm
l'obéissance d'
aversion, & le c
nie. Quoiqu'il
même, Cléobu
quefois de se p
lere qui auroie
fâcheuses. Mais
aimable que spiri
que vertueuse, l
& calmoit tous
de plus favorable
sa propre famille
présent contre se

& chacun de ses enfans en a trente, qui différent de couleur, de forme & de génie. Les uns sont noirs, & les autres blancs. Mais ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'étant tous immortels, ils meurent tous néanmoins ; sçavoir, les enfans au bout de trente jours, & les petits-enfans chaque jour. Le mot de l'Enigme est l'année ancienne des Grecs, composée de douze mois, & chaque mois de trente jours : ce qui en faisoit 360 complets, sans aucune addition ni aucun retranchement par rapport au cours du Soleil. De pareils jeux d'esprit ne seroient gueres goûtés parmi nous.

CHAPITRE X.

I. *Avantages de l'Etude.* II. *D'Anacharsis le Scythe.* III. *D'Epiménide de Crete.* IV. *De Phérécide.* V. *Quel jugement on doit porter des Lettres Grecques.* VI. *Ce que les Anciens ont pensé de l'immortalité de l'ame.*

I.

Avantages de l'Etude.

ON met d'ordinaire à la suite des sept Sages trois autres Philosophes d'un caractere singulier, qui sont Anacharsis, Epiménide de Crete, & Phérécide de l'Isle de Sciro, une des Cyclades. Ces

Par une raison à
Epicure avoit m
jardin rempli de f
dicinales, persua
qu'elles dissipent
ces de l'air par
qu'elles l'impreg
parties balsamiqu
lu prouver l'Aute
imprimé à Paris e
la nature des od
particulier qui se
qui composent le

V. Tract. deCuriosit. Physicis, in quo qualitates odoris & effluvor. explicantur.

VII. Chilon p
à la dignité d'Ep
sans brigue, san
mandation que
ce qui devoit d'a
tout le monde,
git point, ou du
tement. On assu
parloit peu, & se
rité avoit besoin
d'être soutenue e
contre que trop
contradicteurs

toute sorte de bons offices, sans applaudir cependant à ce qu'il peut y avoir de défectueux & de bizarre dans leurs opinions particulieres. Quand Anacharsis commença à se plier sous la discipline des Grecs, on lui trouva je ne sçai quoi de dur & de farouche dans les manieres; mais pourtant de vrai & de naturel. Les Scythes ne connoissoient point cette politesse extérieure qui plaît toûjours, quoiqu'on sçache qu'elle trompe quelquefois ; ils ne mettoient aucun agrément dans le commerce de la vie : bien différens en cela des Grecs, qui assaisonnoient d'un certain art, & tout ce qu'ils disoient & tout ce qu'ils faisoient. Mais il faut tomber d'accord (telle est en effet la destinée des choses) que ces Grecs ne sçurent point long-tems, ni se ménager, ni soutenir leur caractere. Ils devinrent faux, dissimulés, à mesure que leur puissance s'accrut; ils se tromperent les uns les autres sans aucune adresse, & se tromperent enfin eux-mêmes; ce qui avoit une teinture légere d'amour-propre, prit chez eux une forte teinture d'orgueil : tout cela encore augmentant de jour en jour, jusqu'à l'entiere décadence de leur Empire.

C'est une remarque très-vraye, que jamais une Nation n'est plus proche de sa ruïne & de son anéantissement, que lorsqu'e

qu'elle paroît la plus polie au-dehors,
par là même la plus superficielle au-d
dans; lorsqu'elle rampe devant ses ma
tres, en lui prodiguant des respects q
ne sont dûs qu'à Dieu seul; lorsqu'el
fait enfin des plaisirs qui enyvrent,
principale occupation. Il n'y a plus alo
de solide vertu, plus de probité, pl
de science. Tous les rangs se confor
dent, tous les ordres se mêlent. On cef
de regarder le vice comme un blâm
& le crime comme un deshonneur: Tri
te situation, qui annonce infaillibl
ment la chute de tout l'Etat!

Les premieres années qu'Anachar
passa dans la Grece, il eut bien de
peine à s'apprivoiser avec la sobriété d
Philosophes, qui croyoient, selon la r
marque de Valere Maxime, que l'espr
perd toûjours de ce qu'on donne de tr
au corps. Il osa même s'enyvrer a
fameux Banquet que Périandre fit serv
aux sept Sages. Là, couronné de fleur
& de ce ton qu'on peut prendre à ta
ble, il demanda le prix de la lutte Ba
chique. *Le dessein de ceux qui courent*
ajouta-t-il, *est d'atteindre au but de l*
course: le dessein de ceux qui boivent
doit être aussi d'atteindre au but qui leu
est propre, & les plus habiles sont ceu
qui y arrivent les premiers. Pline l
Naturaliste, qui a parlé si au long & d

Plut. in Conviv. 7. Sapient.

L. 14.

la vigne & des diverses sortes de vins qui étoient renommés de son tems, fait ensemble l'éloge de quelques Buveurs célebres. Il n'oublie pas les Scythes dans ce Catalogue, & leur réputation étoit si bien établie de ce côté-là, qu'ils n'assembloient aucun Conseil, ne prenoient aucune résolution, qu'après avoir passé plusieurs heures à table. Ils sortoient de-là gayement pour aller au combat, & se tenoient assez sûrs de la victoire pour l'obtenir. Enfin Pline ayant fait mention des liqueurs qui se préparoient en faisant fermenter différentes especes de grains dans l'eau, observe qu'on connoissoit déja à Rome près de deux cens sortes de boissons vineuses, enyvrantes. Voyez, ajoûte-t-il, combien le plaisir est industrieux & rafiné! On a poussé la débauche, jusqu'à essayer de quelle maniere l'eau pouvoit produire les mêmes effets que le vin.

V. Hom. Nepenthem, auctore Pet. Petit.

III.

D'Epiménide de Crete.

Je n'ai que deux choses à remarquer d'Epiménide, qui passoit dans l'Antiquité pour un homme divinement inspiré. La premiere regarde ce sommeil merveilleux qu'on lui attribue. Etant encore jeune, il se fatigua beaucoup à la campagne, entra vers midi dans une grotte pour se reposer & éviter le grand chaud. Bien-tôt il s'y endormit, & ne

criture Sainte rapport
Samſon propoſa aux jeu
ſiſterent à ſes noces, a
rent réſoudre que par
Alexandre victorieux, &
habile, plus éclairé que
cequ'il étoit plus fort
raſſembla tous les Gym
vinrent le féliciter ſur ſ
leur offrit à chacun un
la dénouer en moins d
peine de mort. Ces Gy
tirerent par des réponſes
péril ſi délicat. Mais A
bien s'appercevoir qu'il
ennemis irréconciliabl
choque plus les Gens de
voir que tout le fruit q
leurs études & de leu
eſt de s'expoſer davanta

que pendant les années qu'on ſuppoſe qu'il dormit, il ſe retira dans quelque endroit écarté & ſolitaire, où il n'eut de commerce qu'avec lui-même, & un petit nombre d'amis d'élite. S'il eſt vrai que la vie tumultueuſe & agitée qu'on mene ordinairement, ſoit une longue yvreſſe; ne peut-on pas regarder la vie tranquille & iſolée comme un doux ſommeil, & pour ainſi dire, comme le repos des paſſions.

La ſeconde choſe fait plus d'honneur à Epiménide. Une cruelle peſte avoit découragé tous les eſprits: on ne ſçavoit plus à quel Dieu recourir, ni quelle puiſſance implorer. Athenes, remplie de mourans & de morts, gémiſſoit ſous le poids de ſes malheurs, dont même elle n'entrevoyoit pas la fin. Epiménide parut alors dans l'Aréopage, & y mena des brebis blanches & noires. Il les laiſſa enſuite aller ſans aucune gêne, & il conſeilla aux Athéniens de remarquer préciſément le lieu où elles s'arrêteroient, & de ſacrifier à la Divinité propre de ce lieu-là. Le conſeil fut ſalutaire, & la peſte dévorante, ſans aucun autre ſecours, ceſſa entierement. Diogene Laërce obſerve, qu'il y avoit encore de ſon tems à la campagne de ces Autels ſans nom.

In Epimen. & in Pythag.

Comme les Anciens s'imaginoient que

de se mettre au-dessu
gaires, & qui fidele
point dépendre son
les autres pensent ;
çoit aisément pour l
haine & d'homme d
sophe. Comme il n
embarras illustres, q
ce qu'ils sont, impo
qu'ils n'honorent,
ment l'éclat qui fra
ne s'occupe que du s
Ce qui lui paroît viv
de nouvelles connoi
te que par-là ses an

I

D'Anacharsis le Scythe.

Anacharsis vint d
à Athenes, où il l
tié avec Solon & le

echercha dès sa jeunesse, & les Livres qui pouvoient lui procurer quelque instruction, & les Savans qui d'ordinaire en procurent plus que les Livres mêmes. Par ce double moyen il se fit un fonds inépuisable de connoissances. Quand on sçait étudier, on s'approprie le travail de ceux qui ont déja paru avec quelque éclat: on profite même de leurs fautes, presque autant que de leurs découvertes. *Corrigit enim sequentem lapsus prioris, & de reprehensione antecedentis exempli nascitur emendatio.* Ce fut Phérécide qui le premier traita les matieres de Philosophie en prose, & qui se dégagea des contraintes de la Poësie, sentant bien que sa mesure & sa cadence gênent inutilement un discours déja par lui-même assez rempli d'épines. Il est étonnant qu'en matiere de Sciences, on ait tant de peine à attraper ce qu'il y a de plus simple & de plus facile. On surfait d'abord, on se fatigue à pure perte: & ce n'est qu'après beaucoup de refléxions, après avoir essuyé des tourmens inutiles, qu'on revient au point par où l'on auroit dû commencer.

Symm. 10. Epist.

Suivant le génie des Grecs, qui supposoient à tous leurs Grands Hommes & des miracles & des prodiges, Phérécide fut un des mieux traités. On en mit plusieurs sur son compte. Mais Ciceron

L. 1. d Divin. Plin. l. 2

un ſimple Phyſicien, & l
les miracles qu'on lui attr
me des effets naturels. Tel
ture de l'Iſle de Sciro, où a
de l'eau d'un puits extrên
fond qu'on lui préſenta, l
fit point difficulté d'aſſure
roit dans trois jours un trer
terre. Cette action étant r
qu'elle a de ſimple, on po
que des ſels acides, détach
ſouterrain, & fondus apr
auroient communiqué à l'e
un goût particulier, & que
Phérécide auroit en effet
quelque dérangement dans
térieure de la Terre. C'eſt
Chymiſtes jugent par la pré
tains ſels, que des corps vo

Pythagore étoit abſent, lorſqu'il eut nouvelles de la maladie d'un Maître ſi diſtingué. Plein de reconnoiſſance, il vola à ſon ſecours, & ne reprit le chemin de la Grece qu'après lui avoir rendu les derniers devoirs. Ce trait de Pythagore a toûjours été fort applaudi. En effet, comme les Grands-Hommes ſe croyent diſpenſés de ces attendriſſemens de cœur, qui leur paroiſſent avoir quelque choſe de trop bas & de trop vulgaire; rien n'eſt plus beau ni plus touchant, que de les voir quelquefois s'y livrer ſans aucune réſerve.

Jambl. in Pythag.

Un Ecrivain qui a recueilli beaucoup d'Anecdotes hiſtoriques, rapporte que les Prêtres de Délos firent courir le bruit que le mal douloureux dont étoit mort Phérécide, lui avoit été envoyé par Apollon, afin de le punir de ſon audace & de ſon impiété. Je ne m'en étonne point: les Prêtres en général paroiſſoient fort piqués contre ce Philoſophe, de ce qu'il enſeignoit à ſes Diſciples, que les Dieux toûjours juſtes regardent les hommes avec la même tranquillité; qu'ils ne leur demandent ni vœux, ni offrandes, ni ſacrifices; qu'ils ne favoriſent point les uns par préférence aux autres; qu'ils nous jugeront enfin, non ſur l'encens que nous aurons fait fumer ſur leurs Autels, mais ſur les

Ælian. Var. Hiſt. l. 4.

Sen. de Benef. l. 6.

qu'ils portoient la pein

tal. Il arriva une avant

blable à Rome, pendant

blement de terre qui en

édifices. On ignoroit à

loit s'adresser, & on s

nommer ni même le co

qui pouvoit détourner u

heur. Funeste & ridicul

perstition, qui refusai

Créateur de toutes chos

à chaque instant de nouv

ramasser dans presque

tions, de peur qu'il n

quelqu'un! Voilà l'or

inconnus & anonymes,

espece de supplément à

que. Aussi St. Paul avoit

aux Athéniens: « En ex

« les, j'ai trouvé un Au

Aul. Gellius l. 2.

Pausan. l. 1.

le Poids ou la Balance des ames. A l'un des plats de cette fatale Balance étoit Thémis, & à l'autre l'Aurore priant pour ſon fils qui alloit s'expoſer aux hazards de la guerre. Thémis, c'eſt la Juſtice, ce ſont les Décrets de Dieu : l'Aurore, c'eſt la tendreſſe d'une mere, ce ſont les hommes qui à force de vœux & de prieres veulent faire changer ces Décrets. Thémis conſtante à elle-même, doit toûjours l'emporter.

V.

Quel ju[illegible] ment o[illegible] doit po[illegible] des Let[illegible] Grecqu[illegible] V. Fabr. l. 2.

Pour faire honneur à Phérécide & aux ſept Sages, j'aurois pû rapporter ici pluſieurs Lettres qu'on trouve imprimées ſous leurs noms. Mais à parler vrai, je les crois toutes fauſſes & ſuppoſées : je porte le même jugement d'une infinité d'autres que l'Antiquité nous a conſervées, & qui ont été depuis traduites en différentes Langues. Quoiqu'il y ait de l'eſprit & du feu dans la plûpart de ces Lettres, on voit aiſément que ce ſont de vaines déclamations, des morceaux fabriqués à plaiſir : on y trouve le génie rampant des Sophiſtes, plutôt que le génie relevé des Philoſophes. Je ne parle point des fautes de Chronologie dont ces Lettres fourmillent, des bagatelles dont elles traitent, [illegible] réfléxions peu ſolides dont elles ſont remplies,

Eraſm. 1. Epiſt.

remplies; en un mot, de cette affectation de ſtile, qui eſt le caractere dominant de la plûpart des petites Pieces Grecques qui ont été compoſées depuis la naiſſance de Jeſus Chriſt.

Joſ. Scaliger, Epiſt. 106.

V. etiam Henr. Steph. ad calcem Poëſ. Philoſ.

Un célebre Critique a fait voir beaucoup de mépris pour toutes ces Lettres. Il commence par celles d'Hippocrate, de Démocrite, de Solon, de Pittacus, &c. il ajoute qu'elles ont été compoſées par des jeunes-gens curieux de feindre & d'impoſer au Public, & que pour ſe trouver dans l'Ouvrage de Diogene Laërce, elles n'ont pas acquis un plus grand degré d'autorité. *Enfin*, dit-il, *je ne force le jugement de perſonne. Je remarquerai ſeulement, qu'il eſt beaucoup plus facile de montrer que ces Lettres ne ſont point des Auteurs à qui on les attribue, que de montrer qu'elles en ſont. Elles reſpirent partout je ne ſçai quel air de nouveauté, qui frappe les Connoiſſeurs à la premiere vûe.* Comme ceux qui feignent, agiſſent toûjours d'imagination & par un vain caprice, ils ne s'occupent que de petits intérêts, ils ne parlent que pour ſe faire admirer: & cela même les décele. La vérité n'a point une allure gênée: cette allure ne convient qu'au menſonge, qui oſe quelquefois prendre ſa place.

VI.

VI.

Il me reste encore un trait à rappeller de de Phérécide, plus important, plus délicat que tous les autres. Ce fut lui, au rapport de Ciceron & de S. Augustin, qui le premier répandit dans la Grece le Dogme de l'immortalité de l'ame. Mais ni l'un ni l'autre ne nous détaillent point les preuves dont il se servoit. Et de quelles preuves pouvoit se servir un Philosophe, qui quoique rempli de bon-sens, confondoit les substances spirituelles avec les matérielles, ce qui est esprit avec ce qui est corps? On sçait seulement que Pythagore n'entendit point parler de ce Dogme dans tous les voyages qu'il fit en Egypte & en Assyrie, & qu'il le reçût de Phérécide, touché principalement de ce qu'il avoit de neuf & d'extraordinaire. L'Orateur Romain ajoute, que Platon étant venu en Italie pour converser avec les Disciples de Pythagore, approuva tout ce qu'ils disoient de l'immortalité de l'ame, & en donna même une sorte de démonstration, qui fut alors très applaudie. Mais il faut avouer que rien n'est plus frivole que cette démonstration, & qu'elle part d'un principe suspect. Platon lui-même ne paroît pas en être trop convaincu. Car ayant fait discourir Socrate sur le bonheur

Ce que Ancien ont pe de l'im mortali de l'An Cic. l. Quæst. Tuscul. August. Epist. 1 ad Volu siam.

bonheur des Justes & les peines des Méchans, il continue en ces termes: *Je tiens tout cela pour vrai, parce que je l'ai oui-dire.* Il y a un Passage dans Ciceron, qui ne s'ajuste que trop à celui-là. Après avoir effleuré ce que Platon avance dans son Phédre, il hazarde ces mots: *J'ai eu soin qu'il ne s'élevât dans mon esprit aucun doute ni aucun soupçon qui pût affoiblir cette doctrine, quoique peu vraisemblable. Car je l'affectionne beaucoup, & je me fais une joye intérieure de la repasser dans mon esprit.* Pour Socrate, quoiqu'il ait employé les derniers jours de sa vie à parler sur l'immortalité de l'ame, il paroît cependant qu'il la souhaitoit plus qu'il ne la croyoit, & qu'il se faisoit un devoir de s'abandonner à cette douce pensée. *Que l'ame soit immortelle*, disoit-il, *c'est ce que tout homme sensé vous assûrera. Mais que lui arrivera-t-il après la mort? C'est ce qu'on ne peut deviner. Cependant il faut se nourrir & s'enchanter de cette idée, qu'il ne lui arrivera rien que d'heureux.*

Ainsi, malgré la conjecture de Phérécide, ni les Grecs ni les Romains n'étoient pas trop persuadés que l'ame survécut au corps. Il est vrai que plusieurs d'entre eux cherchoient à s'en persuader, qu'ils s'y excitoient même

avec

avec une espece de contentement secret : mais c'étoit quelquefois envain. Vous m'avez arraché, écrivoit Seneque à un de ses amis, vous m'avez arraché à un songe flateur. Votre derniere lettre m'a fait un tort infini. En effet, elle m'a tiré d'une pensée agréable, & qui, selon toutes les apparences, m'auroit mené fort loin. Je me faisois un plaisir de songer à l'immortalité de l'ame : peut-être même aurois-je été jusqu'à la croire. Je prêtois mon imagination doucement échauffée aux discours de quelques Grands Hommes, qui nous promettent plus une chose si désirable, qu'ils ne la prouvent. Cette espérance, quoique peu fondée, m'entraînoit insensiblement. Je commençois à me déplaire à moi même : je méprisois les restes d'une vie malheureuse, dans la pensée que j'allois entrer dans l'éternité. & que j'allois jouir de tous les siécles. Mais enfin votre lettre m'a tout-à coup réveillé, & un songe si amusant, si conforme à mes souhaits, m'a entierement échapé.

Epist. 1

Il y a encore dans l'incertitude de Seneque quelque chose de favorable, ou de moins contraire au dogme de l'immortalité de l'ame. Mais avec quelle assurance, avec combien peu de ménagemens, en ont parlé tous les autres

Auteurs,

nation, ou comme une source fécond[e] d'agrémens poëtiques, ou comme de[s] leçons propres à instruire les hommes. Il n'y a point de Cerbere, disoit Lucrece, ni de Furies, ni de Tartare; ce sont là des Fables inventées. Mais il est vrai de dire que les méchans trouvent dans leurs vices, dans leurs passions, des bourreaux qui les assiégent continuellement : ils sentent d'avance pendant cette vie ce qu'ils craignent après leur mort. Disons donc que la vie des fous & des méchans est un véritable Enfer, & qu'il n'y en a point d'autre. Plutarque assure la même chose dans le Traité où il examine; *Pourquoi la justice de Dieu est si lente à punir certains crimes*. Selon lui, aussi tôt qu'un homme a commis quelque forfait, dès ce moment il commence à subir la peine qui lui est due : & plus long tems il respire, plus long-tems il se voit tourmenté. La derniere catastrophe qui l'enleve

L. 3. Vid. etiam Corn. Sever. in Ætna.

V. Schol. Eurip. in Alcest.

prunterent tout le systême fabuleux de l'autre Monde, & le jugement de Minos, & le passage de l'Acheron, & les supplices du noir Tartare, & le repos des Champs Elysées. Il y avoit en Egypte une longue suite de Cérémonies mystérieuses, qui se rapportoient à des traits d'histoire plus anciens, & que les Prêtres observoient avec un grand scrupule. Elles frapperent Homere, Hésiode, Orphée, qui les travestirent d'abord en plusieurs Fables applaudies dans la Grece, & qui pour rendre ensuite ces Fables utiles aux mœurs corrompues des hommes, pour les contraindre à mener une vie plus réguliere, leur firent entrevoir après cette vie des récompenses pour les uns & des peines pour les autres. Mais au fond c'étoient des coutumes politiques, des usages répandus en Egypte, où il ne paroît pas qu'on eût une idée bien nette de l'immortalité de l'ame, quoiqu'on y rendît une espece de culte aux morts: culte dont les Chinois, qui sont Egyptiens d'origine, mais superstitieux & athées tout ensemble, pourroient bien avoir hérité.

A toutes ces raisons j'en joindrai trois autres qui me paroissent plus philosophiques. Je vais les exposer en détail.

I. Les Anciens méprisoient infiniment la vie : ils regardoient la mort avec

trop

Ainsi le même dogme produisoit en même tems deux effets contraires, il intimidoit les uns & enhardissoit les autres ; ce qui ne pouvoit venir que du fond de la Religion Payenne qui recevoit toute sorte d'erreurs, de préjugés & qui par une tolérance folle, aveugle, les mêloit ensemble. En effet, cette Religion si peu liée dans toutes ses parties, n'exigeoit point, comme on sçait, les bonnes mœurs, Et de quel front les auroit-elle exigés ? Tout étoit plein des crimes, des iniquités diverses qu'on reprochoit à l'Assemblée des Dieux. Leur exemple accoutumoit au mal, leur culte même applanissoit le chemin qui y conduit.

Qu'on remonte à la source du Paganisme, on verra qu'il ne promettoit aux hommes que des biens physiques & qu'il ne leur demandoit aussi que des vertus physiques, comme des cérémonies d'éclat, des sacrifices, des décorations propres à faire respecter les Temples & les Autels, des jeux, des spectacles. Pour les passions si difficiles à corriger, ou plutôt à retenir dans de justes bornes ; (car les passions ne se corrigent jamais entierement) il leur laissoit une libre étendue, sans les contraindre en aucune maniere, sans aller jamais jusqu'au cœur. Tout cela a été

sçavammen

vamment éclairci par St. Auguſtin
ns le plus ſenſé de ſes Ouvrages, qui
la *Cité de Dieu* : & l'on pourroit d'a-
s lui appeller la Religion Payenne
e Banque, où en échange des offran-
s temporelles, les Dieux rendoient
s plaiſirs, des ſatisfactions voluptueu-
. Paſſe encore pour ce monde-ci.
ais les Anciens n'avoient pû rien ima-
ier de mieux pour l'autre: marque cer-
ne de la confuſion qui régnoit dans
rs idés: marque encore plus certaine,
ils rappelloient tout à la vie préſente,
ſenſible qui les environnoit, ſans
étrer juſqu'à l'intelligible, juſqu'au
rituel.

Tout le bonheur des Héros dans les
amps Elyſées conſiſtoit à s'occuper
mêmes choſes, qu'ils avoient aimées
dant la vie, où du moins à en parler
c cette complaiſance qu'on a d'ordi-
re pour les actions louables qu'on
it avoir faites: & comme tous ces
ros avoient été ou des Guerriers, ou
Chaſſeurs utiles, leurs plaiſirs, leurs
verſations rouloient encore & ſur la
ſſe & ſur la guerre. Ce n'étoit preſque
une repétition de ce qu'ils avoient
a exécuté, & par-là elle devoit leur pa-
re aſſez ennuyeuſe, ils ſe voyoient pri-
de la choſe du monde qui ſemble at-
r davantage les hommes, du nouveau

II. Parmi les Anciens, ceux même qui paroiſſent avoir été les plus convaincus de l'immortalité de l'ame, s'en expliquent d'une maniere qui renverſe toutes leurs prétentions. On ignore ce qu'ils veulent dire, & aux termes près, qui ſont brillans & magnifiques, peut-être l'ignoroient-ils eux-mêmes. « Nous « ſçavons tous, remarque Seneque, que « nous avons une ame qui nous pouſſe « & nous rappelle, un je ne ſçai quoi qui « eſt au-dedans de nous, & qui prend « part à ce qui ſe paſſe au-dehors. « Mais ſçavons-nous ce que c'eſt que « cette ame, d'où elle vient, où elle « réſide ? L'un dit, c'eſt un ſouffle : « l'autre répond, c'eſt une harmonie. « Celui-ci la nomme une force divine, « une portion de Dieu : celui-là l'apel-« le une puiſſance incorporelle. Il y en « a qui font vivre l'ame dans le ſang : « il y en a qui croyent qu'elle ne ſubſiſte que par la chaleur. En un mot, chacun a ſa maniere de penſer, & chacun ſe trompe & s'abuſe également. Un Chevalier Romain qu'on menoit au ſupplice, ſe félicitoit en quelque ſorte d'y aller par la penſée qu'il ſeroit bientôt inſtruit de ce qui l'avoit le plus embaraſſé pendant la vie. Vous me plaignez, diſoit-il à ceux qui l'accompagnoient, plaignez-vous vous-mêmes.

Quæſt. Nat. l. 7.

Plut. de Plac. Philoſ. l. 3.

Mes

Mes doutes vont être éclaircis Je sçaurai en peu d'heures si je mourrai tout entier : pour le sçavoir il faudra que vous périssiez comme moi.

De la même maniere, les Anciens ignoroient dans quelle partie du corps ils placeroient l'ame. Les uns la mettoient dans le cerveau, les autres au haut de la trachée-artere, les autres enfin dans le cœur. Et Chrysippe, pour prouver cette derniere opinion, faisoit observer que quand on vouloit déclarer aux autres le sentiment intérieur de sa conscience, on portoit toûjours la main sur la poitrine, comme pour indiquer que c'étoit-là le siege de l'ame. Quoi de plus frivole !

Les Stoïciens crurent échapper à cette difficulté, en assignant à l'ame diverses parties, & les éparpillant dans le corps. Selon eux, il y avoit une ame voyante, une ame odorante, &c. en un mot, une ame appropriée à chaque sens : systême qui malgré tout son ridicule, a été encore répeté par les Scholastiques au milieu des clameurs de l'Ecole. Quelques Disciples de Pythagore & de Platon divisoient l'ame en deux parties ; l'une supérieure & qui habite dans le cerveau, où naissent les idées sublimes, philosophiques; l'autre inférieure, & qui se partage encore en deux parties : cel-

le qui a de la force & du courage, est placée entre le cou & le diaphragme, afin de prendre le ton de l'ame ſupérieure : celle qui eſt plus foible & plus chancelante, occupée des beſoins du corps, s'étend depuis le diaphragmme juſqu'en bas. Comme les Dieux ſentirent bien que cette partie ſeroit toûjours dans le trouble & l'agitation, ils la reculerent le plus qu'ils purent de la tête: mais auſſi pour ne la point déſeſpérer, ils créerent le foye, qui eſt une eſpece de réſervoir pour les penſées qui deſcendent du cerveau. Quelle Métaphyſique & quelle Anatomie! J'abrege encore ce qui eſt beaucoup plus étendu dans le Timée.

Mais l'uſage le plus ordinaire étoit de diviſer l'ame en trois portions. La premiere paſſoit pour un détachement de la Divinité, & alloit après la mort ſe réunir au Soleil, où l'on croyoit que la Divinité avoit établi ſon Trône. La ſeconde étoit appellée l'ombre, l'image, le char ou le vaiſſeau de l'ame. Proportionnée au corps, elle en conſervoit tous les traits & toutes les dimenſions: elle ſe faiſoit même voir quelquefois aux vivans. Par exemple, dans l'embraſement de Troye, Enée rencontra l'image de ſa femme : mais elle étoit d'une matiere ſi ſubtile, qu'elle échappa toûjours à ſes embraſſemens. La troiſiéme enfin reſtoit

toit dans les tombeaux : & c'est elle qu'on y alloit évoquer, comme fit Pausanias, Roi de Lacédémone, à l'égard de la jeune Cléonice qu'il avoit tuée imprudemment. Cette portion de l'ame tenoit encore aux nécessités de la vie : du moins les Prêtres, friands de bonne chere, le faisoient ainsi accroire au Peuple, pour profiter des mets qu'on alloit exposer sur les tombeaux.

Cependant toute cette distinction n'étoit point si bien accréditée, que plusieurs ne s'en fissent un sujet de raillerie. *Dans quelle contrée*, disoit Pline, *les ames vont-elles se rassembler ? Qu'il doit y en avoir un grand nombre depuis tant de siécles ! Y-a-t-il autant d'ames précisément que d'ombres ou d'images ?* Pausanias parlant d'une caverne profonde par où les Poëtes racontoient qu'Hercule avoit tiré le chien Cerbere, ajoute : *Combien tout cela est-il vain & chimérique ! Quelle apparence que des Dieux demeurent sous la terre. & qu'on y trouve un lieu d'assemblée pour les ames desunies & séparées des corps ?*

L. 7?

In Lac.

A l'égard des Partisans outrés du systême des deux principes, ils se figuroient que chaque homme avoit deux ames ; l'une susceptible du bien, & l'autre du mal ; l'une qui invitoit à la probité, & l'autre qui portoit au crime. *De-là*

naissent, disoient-ils, *les contrarietés & les disparates qui se font voir dans la vie des humains, tantôt vertueux, tantôt coupables, & souvent tous les deux à la fois.* Cette opinion d'une ame double se perpétua long-tems dans l'Orient: & l'on croit que Photius, ce Prélat ambitieux, & qui sacrifia la Religion à ses intérêts particuliers, en étoit taché dans le neuviéme siécle.

III. Les Anciens en général s'imaginoient qu'il n'y avoit qu'une seule substance dans l'Univers, & que la spiritualité & la matérialité étoient ses deux principaux attributs. Ils faisoient consister la spiritualité dans un assemblage de parties plus légeres & plus déliées, dans une certaine force incorporelle : ils mettoient la matérialité dans un assemblage de parties plus pésantes & plus grossieres, surtout de parties visibles, qui par leurs modifications différenresentretiennent le spectacle de la Nature. Cela posé, je dirai que les Anciens ne pouvoient avoir aucune idée distincte de l'immortalité de l'ame. Puisqu'ils la regardoient comme étant de même nature que le corps, ou plûtôt n'en différant que par la tissure de ses parties, ne devoient-ils pas penser qu'elle subiroit la même loi que le corps? Deux choses qui naissent & vivent ensemble, qui dans leurs opé-

raiions

rations ſe prêtent un ſecours ſi marqué, ne doivent-elles pas mourir enſemble?

Je conclus de-là, que s'il y a quelque preuve de l'immortalité de l'ame, elle dépend des quatre propoſitions qui ſuivent. 1°. Que la ſubſtance étendue eſt totalement diſtinguée de la ſubſtance penſante. 2°. Que ces deux ſubſtances n'ont aucun rapport l'une à l'autre, & ſont, pour ainſi dire, incommenſurables, la premiere n'étant ſuſceptible que de maſſes, figures, mouvemens; & la ſeconde pouvant penſer & ſe replier ſur ſa penſée. 3°. Qu'il a fallu un Décret de la volonté ſuprême de Dieu, pour unir ces deux ſubſtances enſemble, & pout établir entr'elles un rapport ſi juſte, que de certains mouvemens du corps naquiſſent certaines penſées de l'ame, & réciproquement que de certaines penſées de l'ame naquiſſent certains mouvemens du corps. 4°. Que ce concours merveilleux de nos penſées & de nos mouvemens, cette communication mutuelle & qui jamais ne manque, ne vient point d'une harmonie préétablie, qui feroit du corps & de l'ame un ouvrage de pieces de rapport; mais d'une harmonie réelle & véritable, qui compoſe un tout parfait de deux ſubſtances ſi diſſemblables, ſi peu homogenes.

J'ajouterai que ces quatre propoſitions n'ont

n'ont été bien éclaircies que depuis les ſublimes Méditations de M. Deſcartes, & les ouvrages de ceux de ſes Diſciples qui ſont bien entrés dans ſon eſprit; car pour les autres qui ont crû s'élever à une certaine région d'idées, je n'en parle point: ils ont rendu cette région d'un accès trop difficile, il n'y a qu'à perdre pour ceux qui veulent y arriver. Quelle qu'ait été cependant la pénétration de M. Deſcartes, il convient avec cet air de modeſtie qui ſied ſi bien aux plus grands Philoſophes, que ſans la Révélation il ſeroit toûjours demeuré dans l'incertitude. Voici en effet comme il écrit à la fameuſe Eliſabeth, Princeſſe Palatine: « Pour ce qui eſt de l'état de « l'ame après cette vie, j'en ai bien « moins de connoiſſance que Monſieur « Digby; car laiſſant à part ce que la « Foi nous enſeigne, je confeſſe que « par la ſeule raiſon naturelle nous pou- « vons bien faire beaucoup de conjectu- « res à notre avantage, & avoir de flat- « teuſes eſpérances, mais non point au- « cune aſſurance.

Mallebr. Recherche de la vérité, 3. partie.

V. ſes Entret. ſur la Métaphyſ.

V. Nat. Alexand. in ſæculi 5. parte primâ.

Telle étoit la ſituation des Payens, & même des Juifs. On ſçait que ces derniers bornoient toutes leurs vûes aux biens temporels, au court eſpace de cette vie, & que pour nier l'immortalité de l'ame on n'en étoit pas moins admis

admis dans les Synagogues, ni revêtu des premieres Dignités du Sacerdoce. Ce Dogme même, s'il a été proposé dans l'Ancien Testament, ne l'a été qu'à titre de Mystere & de Doctrine secrete.

Loin donc que le sincere aveu que fait M. Descartes puisse le décréditer, je trouve au contraire qu'il en tire une nouvelle gloire; car avant lui, quoiqu'on eut le secours de la Révélation, à peine sçavoit-on distinguer la substance étendue de la substance pensante. Combien de reproches ne méritent point sur cela les Ecrivains qui ont vêcu dans les quatre premiers siecles de l'Eglise? Quelles fausses idées n'avoient-ils point de la spiritualité de l'ame? S. Jerôme a très-bien représenté leurs variations dans cette Lettre si connue, adressée au Tribun Marcellin, & qu'on croit avoit été écrite l'an de Jesus-Christ 411. Il y parle entr'autre-choses d'une opinion qui se répandoit déja dans tout l'Occident, trompé par je ne sçai quel air de vraisemblance, & qui dura jusqu'au Concile de Latran. Cette opinion consistoit à dire que les ames naissent les unes des autres, & que l'ame d'un enfant qui commence à respirer, est une production moyenne de celle de son pere & de sa mere. Par-là on croyoit justifier la tache du péché originel, & répondre aux objections de ceux qui demandent-

paroît plus naturelle, & plus a
à nos foibles lumieres. Mais
opinion qui nuisoit si fort à la sp
de l'Etre pensant, fut tout-à-fa
mée, & l'on condamna sans
ceux qui vouloient remonte
Adam, pour former une chaîn
d'intelligences, & se convainc
que sortant toutes d'une sourc
ble, elles ne pouvoient manque
tre elles-mêmes.

A cette difficulté sur l'ori
ames, tiennent plusieurs autr
maniere dont elles agissent. Plat
soutenu que l'ame se meut par s
force ; c'est-à-dire, qu'elle crée
sées & forme ses vouloirs ; qu'el
un mot tout ce qu'il y a de réel
déterminations. Les Philosoph
cherent long-tems à ce Systê
sembloit donner à l'homme
veau lustre, une nouvelle gloir

mé tout ce qui eſt néceſſaire pour produire ce mouvement. Il faut encore que ſon opération ſoit tout-à-fait indépendante des objets extérieurs, & qu'elle ſe trouve libre en ce ſens, qu'elle puiſſe arranget les circonſtances, combiner les événemens pour ne manquer jamais à ce qui lui plaît davantage. Le détail des raiſons qui nous perſuadent de faire telle ou telle choſe, des reſſorts ſecrets qui nous portent à la faire, leur enchaînement mutuel, leur harmonie avec le fond de notre ame, tout cela nous eſt inexplicable & pour l'ordinaire inconnu. Tout cela en même-tems ébranle le Syſtême de Platon, plus développé encore par ſes Diſciples.

Mais en le combattant, je ne veux point qu'on donne dans l'extrêmité oppoſée, qui eſt de croire que toutes les créatures n'ont aucune force ni aucune activité; qu'il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe agir en elles & par elles; que ſi un eſprit a la perception d'un objet, c'eſt Dieu qui la lui donne; que ſi ce même eſprit a une volonté ou un amour invincible pour le bien, c'eſt Dieu qui l'y porte; que s'il reçoit des ſenſations, c'eſt Dieu qui le modifie de telle ou telle maniere; enfin qu'il ne ſe trouve dans le monde que des cauſes occaſionnelles, & point de Phyſiques. Il eſt vrai que par

ce

tion ? Mais ce rapport néceſſaire
rencontre entre les opérations d
& la connoiſſance qu'il a de leu
à l'infini, donne, ce me ſembl
atteinte mortelle à notre libe
celui qui ne penſe & ne veut, po
dire, que de la ſeconde main, a
choix, & ne peut s'empêcher
Ou Dieu forme les volitions de
me, & en ce cas-là l'homme n'e
libre : ou Dieu ne peut connoît
une volonté étrangere une déte
tion qu'il n'a point faite, & en c
l'homme eſt libre ; mais la preſci
Dieu ſe détruit. Des deux côté
cultés inſurmontables ; mais dont
phe cependant, & triomphe ave
la raiſon aidée de la Foi.

Fin du Tome premier.